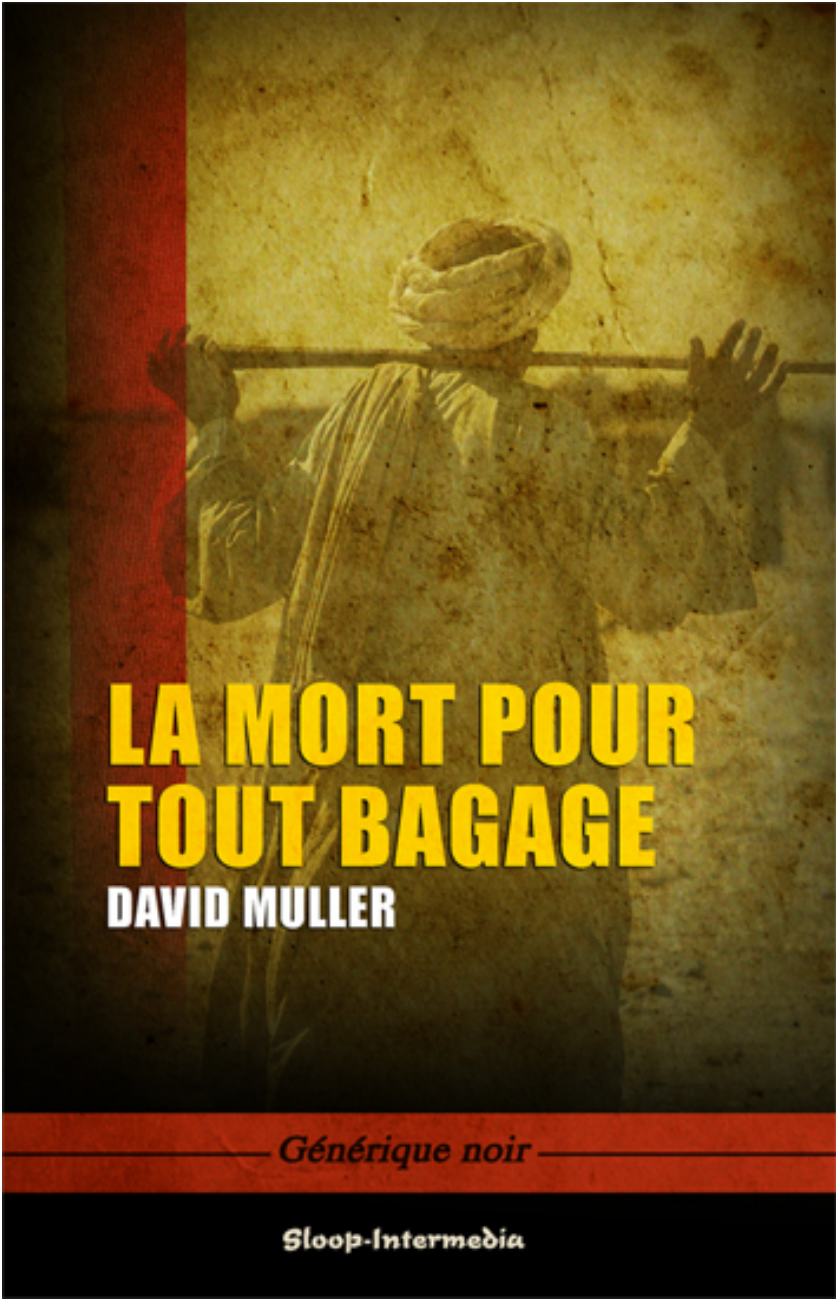




LA MORT POUR TOUT BAGAGE

DAVID MULLER

Générique noir

Sloop-Intermedia

La mort pour tout bagage

Générique Noir

David Muller

La mort pour tout bagage

Roman

Sloop-Intermedia

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions Sloop-Intermedia, 2013

www.sloop-intermedia.com

ISBN : 978-2-919706-18-1

PROLOGUE



arfois j'ai le sentiment d'être un bateau. Un grand et beau navire prêt à naviguer aux quatre vents, à braver les tempêtes. Mais enfermé dans ma bouteille de verre, je suis presque sans vie, comme une graine en dormance.

Le monde qui m'a fait et que je connais, aujourd'hui je le quitte. (*Quoi ! Tu pars ? Mais tu n'es jamais allé nulle part. Reste avec moi, avec nous. On est bien ensemble ?*) Il me répète sans arrêt de rester, mais c'est décidé : je m'en vais ! Ce monde s'est figé depuis longtemps. Depuis le temps, je l'ai exploré, je lui ai souligné les points importants, l'ai analysé, photographié, ai respecté scrupuleusement son mode d'emploi, je l'ai mesuré, mémorisé, lui ai mis entre guillemets les anecdotes, ai édifié ses temples et creusé ses tunnels. Aujourd'hui, d'autres lieux m'appellent. Ici j'ai souvent rêvé d'un ailleurs, et avant de m'endormir définitivement dans cette vie-là, je pars dans un autre espace, une zone étrangère.

Quand j'y pense, les cénobites, eux, se réservent à leur communauté et à Dieu. Qu'est-ce qui peut leur faire passer les frontières dans ce grand voyage intérieur ? Que voient-ils que je ne distingue pas ? Un songe ? Un espoir ? Croient-ils dur comme fer à un mensonge ? Ou tout simplement passent-ils leur vie ainsi cloîtrés à prier, attendre et espérer ? J'ai toujours imaginé que

l'homme devait vivre en société. Du moins, c'est ce que le curé m'a confirmé un jour, il y a très longtemps, lors de ma dernière présence à l'office. Moi aussi, je veux vivre en société. Ma sphère n'est qu'une communauté, une bulle dans la mousse. Une longue litanie d'amis, de proches, de parents même, auxquels je n'ai plus rien à dire.

*

C'est jeudi, le jour se lève à peine, pâle et sans âme. J'attends le premier bus, je suis prêt et je monte.

Plus tard, dans le train, je suis rassuré. Il traverse lentement les banlieues endormies, comme pour m'offrir un dernier au revoir. Mais je suis déjà ailleurs et je ne me retourne pas pour voir ma ville une dernière fois. Le ciel encore brumeux s'éclaircit peu à peu.

Je m'éveille enfin. Plus le train sort du brouillard, plus ma tête se vide et mes souvenirs s'effacent. Maintenant, tout passe à toute vitesse, et après quelques heures de voyage, je découvre de nouveaux paysages. Le soleil cogne dur et la végétation basse, clairsemée entre les sols sableux et caillouteux, transforme le décor de mon passé.

Je regarde en l'air et, à travers la vitre, je vois mon reflet dans le ciel. J'ai son teint coloré, sa mine radieuse. Je me sens déjà fort et prêt à tout. Je serai indomptable dans cette nouvelle vie. Auparavant, je n'avais qu'un rôle parmi tant d'autres, je n'étais qu'un figurant, un simple élément. On verra bien... En attendant, j'étends mes jambes sur la banquette et je regarde. Je prends mon temps et je regarde.

Hier soir, j'ai bu pour fêter mon départ. Un peu trop. Et pour dire une dernière fois merde aux autres. À ceux qui ne me croyaient pas, à ceux qui voudraient être à ma place, à ceux qui riaient quand je leur disais que j'allais partir. Mais je ne suis pas un

cénobite, je ne vis pas que de spiritualité; je ne suis pas non plus comme certains, je ne vis pas par procuration. J'aime l'Homme et attends de le rencontrer. Qu'il m'aime lui aussi ou qu'il me haïsse, qu'il m'aide ou me trahisse, je prends ce risque.

Liberté, liberté chérie, prends-moi sous tes ailes.

*

Je me réveille à la gare de Perpignan un peu groggy. J'étire mes jambes, allume une cigarette et descends sur le quai noir de monde.

Tous ces gens partent en vacances ? Je me sens si loin d'eux. Ils n'iront pas aussi loin que moi. Je le sais aux bagages qu'ils emportent. Leurs valises, leurs vanity-cases, leurs malles ne leur permettent pas de partir très longtemps. C'est leur monde qu'ils emmènent avec eux. On ne va pas loin trop chargé, on rebrousse chemin. Les pauvres, ils ont tellement de mal à monter dans le train, à reculons en général, et tirant leur monde à bout de bras.

PREMIER ÉPISODE

BARCELONE



'arrive à Barcelone en toute fin de journée.

Pourquoi Barcelone ? Je ne sais pas exactement. J'ai besoin de sud et de soleil, d'accents, de couleurs, de bronzage et d'inconnu. Dans les quartiers, autour des gares des grandes villes, il y a souvent des bars-hôtels... de bienvenue, pour les touristes perdus ou les aventuriers en partance. Un vrai lieu de découvertes, enfin, j'imagine.

À l'heure où j'arrive, la lune est presque translucide. Elle est là, dans le ciel bleu du jour. On croirait qu'elle s'est perdue, alors elle tourne, en plein soleil, comme moi.

Le patron de l'hôtel est affalé sur le comptoir. Ses yeux mi-clos sentent la fatigue et l'alcool. La seule chambre qui lui reste est à partager avec un autre client. J'accepte et le suis au premier étage.

*

À peine installé, je sors à la découverte de la ville. Je marche lentement et m'arrête à la vue des grandes places dont j'admire la composition jusque dans les moindres détails. La cité s'allume doucement sur les cendres de la journée, on tire vers le soir. Le ciel est de couleur bleue liquide et les étoiles apparaissent peu à peu, avant de resplendir dans la profondeur de la nuit. La lune est

maintenant à sa place. Les réverbères s'allument pour prendre part au spectacle. Les pavés de granit posés en queue de paon reflètent des éclats lumineux dans le quartz et la chaussée scintille. Tout paraît être or.

Je m'étonne de voir ça ! Je suis en or et brille parmi les passants. Je marche au hasard jusqu'à me perdre. Comment ça me perdre ? Je ne sais même pas où aller ni où je suis. Je ne peux donc pas me perdre. Bien que le temps prédomine dans les grandes villes, je n'ai pas d'heure.

Les grandes villes. Elles ne s'endorment jamais, elles sont toujours conscientes, elles vivent, elles mangent et consomment et dépensent, font des affaires à toute heure du jour et de la nuit, bref, elles fonctionnent. Et du mouvement, c'est ce que je recherche. À chaque carrefour, je découvre une perspective ou une scène différente qui m'attire et me détourne de mon chemin.

Mais qu'est ce que je raconte, je n'ai pas de chemin, c'est à moi de le tracer, de le jalonner. Pourquoi pas ici ? Maintenant, c'est moi qui décide ! Je suis maître.

J'ai la poigne lourde mais fine, je la pose sur un comptoir que je croise au hasard et commande à boire. Ce soir, je me fais un bar. Je devine les conversations qui tournent autour du foot et de la politique. Je me souviens alors de discussions passées, toujours les mêmes sur les mêmes thèmes, et sans discordances. Avec des amis de longue date qui ne racontaient rien d'autre que leurs petites semaines. Des aventures devant l'arrêt de bus, des soucis de voiture au garage ou des scènes de ménage dans les rayons des grandes surfaces. Je les imaginai déjà morts, sans souffle, avec pour seule ambition de travailler la semaine et voir s'approcher le samedi soir qu'on attend plein d'espoir. Mais ce soir, j'écoute les conversations que je ne comprends pas et les bruits d'une ville que je découvre. Ainsi, faisant sa connaissance, je pourrai dire d'elle : « Barcelone, oui je la connais », comme d'une femme si unique qu'elle en devient mythe.

Ce soir, le Barça a sans doute gagné et cela plonge toute la cité dans la fournaise. Jamais je n'ai vu autant de filles crier pour des sportifs. Elles sont toutes belles et amoureuses, hurlent leurs noms, mouillent leurs maillots. Les drapeaux flottent, les fanions volent, les voix assourdissantes des supporters font vibrer toute la rue en un tremblement unanime. Les alarmes retentissent et les sirènes s'impatientent dans les embouteillages causés par les fans. Mon ventre ressent ces vibrations. Tout ce bruit fait écho dans mon estomac vide. Je mange la ville. Je m'en nourris et j'ai encore faim. Je continue de boire. Quelques verres sont passés depuis une heure.

*

Je finis par sortir du sous-marin, j'observe la ville à nouveau. Incandescente, comme si un dieu l'avait embrasée sans qu'elle ne brûle. La cité d'eau, la cité d'or, la cité de feu. J'ai coupé mes racines et déployé mes ailes.

Mon pas nonchalant, titubant légèrement, se dirige vers l'hôtel.

Allongé sur ma couche, j'entends depuis la fenêtre de la chambre des cris et des pas de courses claquant sur le trottoir. Je me lève plusieurs fois, effrayé par les éclats de voix, mais j'arrive toujours trop tard. La rue est déserte.

— Si tu regardes tout le temps par la fenêtre, tu dormiras pas cette nuit.

Cette voix est celle de mon voisin de chambrée. Il est assis sur le matelas nu et se prépare à sortir.

— Y a du bruit tous les soirs comme ça ?

Il acquiesce d'un signe de tête avant de me demander :

— Tu viens d'où ?

— De France.

— T'es là en vacances ?

— Non, en voyage.

— Alors t'es un aventurier, t'as un fouet aussi ?
— Je l'ai filé à un cénobite, paraît qu'y font ça de temps en temps, ils se fouettent. Tu viens d'où toi ?
— De Centrafrique. C'est quoi un céno... ?
— Oh, rien, c'est un moine. Ça doit être beau là-bas.
— Je rentre bientôt. Et toi, tu restes combien de temps à Barcelone ?
— J'sais pas.
— Bon, j'y vais, me dit-il en bouclant son ceinturon.
— Dis, j'aimerais bien faire un tour en ville ce soir. Tu connais un endroit pour sortir ?
— Attends-moi au bar de l'hôtel. Je rentrerai vers onze heures. Après, si tu veux, on sortira ensemble.

*

Une fois seul dans la chambre, je prends une douche dans le carré poisson de la salle de bain puis m'étends sur le lit. La pièce est calme, et maintenant, plus rien ne résonne à l'extérieur. Je regarde par la fenêtre et vois une cour carrée close par quatre pans d'immeubles. La vue est limitée par la plate-forme du balcon de l'étage supérieur. À travers les carreaux, je devine le gris du temps.

Soudain une porte claque brutalement au-dessus de ma tête, et j'entends des voix qui gueulent et s'entremêlent. Le bruit des pas dans l'escalier ressemble à celui de mille marteaux. Ça descend à toute vitesse vers le premier étage, puis plus rien. Un ange passe.

Mais à nouveau une voix forte qui insulte ou menace brise le silence et ils se remettent tous à courir. On dirait une poursuite, un jeu de cache-cache entre truands. Les pas pressés s'arrêtent juste devant ma chambre. Seul dans cette petite pièce, j'angoisse, je manque d'air. Je pressens une agression.

On frappe du poing. Trois coups secs et forts font trembler la

porte. Mon cœur pris de palpitations soulève mon corps et mes pupilles se dilatent.

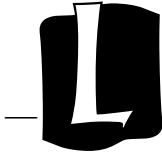
Puis le silence, encore. Je transpire.

Haletant, je décide de répondre d'un ton sec : « Quoi ! ». Puis j'entends qu'on chuchote. Figé devant la porte, je la regarde, impuissant, comme des citoyens assiégés s'enfermant dans leur cité. Mais elle s'ouvre aussi brutalement que se referme un piège à loup. Ils se ruent sur moi et me renversent. J'ouvre les yeux.

— Eh, qu'est-ce que tu fous ? Ça fait deux minutes que j'essaie de te réveiller. Tu viens ?

Un peu ahuri, je regarde autour de moi comme un enfant perdu.

TIRER À VUE

— ève-toi. On y va.
 — Où ça ?... Quoi ?
 — Tu verras. Viens.
 — Aurais-tu rencontré deux Andalouses ? Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu prends tes affaires ?
 — Viens avec moi, j'ai commandé un taxi.
 — Mais où est-ce qu'on va ?

Nous marchons dans le couloir de l'hôtel. Mes jambes tremblent, imitant maladroitement la démarche d'un échassier et mon front transpire encore de ce mauvais rêve. Le sien luit également. Tandis que mon sommeil et mes dernières vapeurs d'alcool se dissipent, je subis les détonations de trente-six mille bombes qui explosent dans ma tête. Il marche vite. C'est étrange, il a son sac à dos sur ses épaules, mais il tient aussi une mallette. Je ne l'avais pas remarquée.

Il me laisse un instant seul au milieu de la salle du bar. Un peu étourdi, je me sens verrouillé dans une bulle de fatigue. J'ai envie de remonter me coucher.

Le taxi attend déjà de l'autre côté de la rue. Nous traversons et rentrons dans la voiture. Lui devant.

- Vous parlez français ? demande-t-il.
- *Françés no.*
- *Aeropuerto presto.*
- Aéroport ? Pourquoi va-t-on là-bas ?

Il se tourne vers moi et me dit d'un ton confidentiel noyé dans l'affolement : « J'ai tué mon père ». Son regard plein d'effroi passe au travers de moi. Je ne sais pas quoi dire et ma bouche est grande ouverte. Je veux m'en aller.

— Je veux descendre. Arrête le taxi.

— Écoute, il faut que tu m'aides à sortir d'Espagne.

— Impossible.

— Je veux prendre le premier avion demain. L'aéroport est ouvert toute la nuit. On s'y planque et demain à la première heure, je change mon billet et je pars. Je te demande juste de m'accompagner, j'ai besoin de quelqu'un pour passer la nuit là-bas. Si je suis seul, je risque d'être repéré très vite. Écoute, j'ai de l'argent maintenant, si tu m'aides, je t'en donnerai. Fini pour toi les hôtels minables.

— Mais j'aime les hôtels minables. Comment ça, t'as de l'argent ? Quel argent ?

— Dans la valise. Elle est bourrée de billets. Tu crois que ce sont des journaux que je trimbale ?

— Je ne veux pas de l'argent d'un mort. T'as tué ton père et tu l'as volé !

— Moins fort ! Ça c'est pas passé comme ça d'abord. Aide-moi, je t'en prie.

— Non. Je peux pas. C'est trop.

— Je croyais que t'étais un aventurier ? Un touriste, ouais. T'as eu raison de laisser ton fouet, t'aurais dû t'acheter une chemise avec des cœurs et des palmiers à la place. Et puis c'était pas une grande perte, ce type-là.

— Ça, j'en sais rien.

— Je te le dis.

— Et la police ?

— Le danger, c'est pas seulement la police. Ce sont ses hommes.

— Pardon ?

— Écoute, quand je suis parti pour le voir, je pensais pas le faire. On devait manger ensemble. Le Député aimait passer des heures à table, c'est ce qu'il m'a dit quand il m'a accueilli : « *On va bien manger, mon fils. Tu vas voir. T'as jamais mangé ça de ta vie. Ça n'existe pas en Afrique.* » Son service d'ordre, deux gros tas, est resté à l'extérieur du salon devant la porte, tu sais, comme dans les films. Il s'y croyait tellement qu'il se faisait appeler le Député.

— Pourquoi le Député ?

— C'est le seul qui a obtenu le respect et l'immunité de tous. Le Député. Tu vois ce que je veux dire ?

— Pas très bien mais je...

— Bon, alors tu viens ou tu me lâches ici ? Je te paierai le taxi si tu veux partir, t'en fais pas.

Qu'est-ce que je me suis promis avant de partir ? Maintenant, je suis là. Ce dont j'avais toujours rêvé arrive.

Ça va commencer.

Du danger comme dans les films, du suspense et de l'adrénaline. Qu'est ce qu'il dirait mon monde s'il me voyait ? (*Mais il est fou... il est complètement cinglé... Je ne le reconnais plus...*) Je n'arrive pas à me débarrasser complètement de lui. J'ai l'impression qu'il me parle, qu'il me suit. Comme si sa caméra filmait mes pas et qu'ils étaient tous devant l'écran. Et puis merde, c'est ma vie après tout. Je l'aide juste à sortir du pays. Je peux faire ça. Et puis ça va rapporter.

— Je sais même pas comment tu t'appelles.

— Chouki.

— Tu veux une cigarette, Chouki ?

— Oui, j'en ai besoin. Merci.

Je la lui tends avec le briquet, et voilà. Il se met à fumer, laissant échapper sa première bouffée dans un soupir. Il vient de tuer son père et il fume à l'avant de la voiture. La pression du meurtre tombe et les traits de son visage se détendent peu à peu. Et moi, je le suis. Ce mec d'un mètre quatre-vingts venu d'ailleurs,

assez mince, aux cheveux courts. J'imagine que c'est le type même du Centre-Africain. Il porte un pull rouge, un jean, des chaussures noires, son sac et sa mallette. La nuit est chaude, bien chaude.

J'ouvre la fenêtre et m'enroule dans l'air comme dans une couette. Comme quand le réveil sonne et que l'hiver silencieux, froid et boueux nous attend dehors. En revanche, je suis persuadé que c'est idiot d'aller à l'aéroport à cette heure. De plus, un homme en fuite en pleine nuit, ça se trouve dans les aéroports ou les gares. Les gardes doivent se douter que Chouki veut partir aussi vite que possible. En tout cas, ce sont les endroits qui seront les premiers surveillés.

J'explique à Chouki qu'il vaut mieux changer son plan, même si ma tranquillité n'est que superficielle. Ce n'est pas le moment de s'affoler. Je vais l'aider.

— C'est vrai, j'y avais pas pensé. Ils vont me chercher partout alors. Dans les gares et à l'aéroport. Ils vont retourner la ville toute la nuit. Je pourrai même pas prendre l'avion. C'est pas possible ! Où allons-nous alors ?

— Pas à l'aéroport, c'est sûr. On peut se cacher dans une des grandes boîtes de la ville ?

— Mon père c'était le Député, tu comprends toujours pas. Il possédait des boîtes, ils ont posté des hommes là-bas aussi. Partout. C'est toute une armée qui me cherche. Il était puissant, tu sais. En fait, il ne se doutait de rien avec moi. C'était peut-être le seul moyen de le piéger.

— En tout cas, on a de l'argent, on peut aller dans un grand hôtel ? Qu'est-ce que t'en penses, Chouki ?

— Oui, c'est ça. Un roux et un Noir au milieu de la nuit qui vont louer une chambre à cent mille. Si mon père avait des amis partout, il en avait aussi dans ces endroits.

Un roux. Je suis donc roux et de la taille de Chouki. Des taches de rousseur sur la face et des yeux verts.

Un Noir en pull rouge et un roux en t-shirt noir. C'est un duo

qui paraît plutôt pitoyable dans le texte et vu les circonstances, car si les hommes qui recherchent Chouki savent qu'il y a un roux avec lui, ça va leur faciliter le boulot. Mais je ne lui dis rien. Ce qu'une ville qui est si grande, si noble et si diversifiée et majestueuse, peut apparaître comme le plus petit bourg de montagne qui soit, quand on est recherché par des hommes, des tueurs. Le Député, c'est un nom qui sonne faux, un titre flou, si on n'est pas élu. Et d'abord, pourquoi l'a-t-il tué ? Un gars qu'on appelle le Député peut quand même prêter de l'argent à son fils ? Chouki aurait pu lui demander quelques billets au lieu de le tuer et d'avoir la moitié de la ville à ses trousses, enfin à nos trousses. Ça lui aurait évité une chasse à l'homme plus terrible que celle du *Prix du danger*.

Le taxi continue de longer le boulevard éclairé au fil du Llobregat. J'aperçois le fleuve et juste après, il y a la mer. Et juste après... et juste après ! La mer, notre seul espoir, notre salut, l'exit vers l'exil.

— Il faut passer par la mer, Chouki. Le temps que durera la traversée et le temps de rentrer en Centrafrique, ils t'auront perdu ! Il faut te faire oublier avant de rentrer chez toi. T'as de l'argent, paye-toi une traversée.

— Tu crois ?

— Avec de la chance ils n'iront pas couvrir le port, il est immense. On a pas le choix, il faut essayer.

— Les billets, on peut les avoir ce soir ?

— Chouki, t'as vu l'heure ? Tu crois qu'ils font nocturne les soirs de meurtre ? On les achètera demain matin. En attendant je ne sais pas où on peut aller.

Chouki regarde par la fenêtre d'un air perdu. Le taxi s'arrête au feu.

— Ici, dit-il.

Il sort de la voiture immobilisée et paye le chauffeur.

Je reste assis sans savoir quoi faire. Rentrer à l'hôtel, prendre

l'avion, le bateau, acheter un billet de train, me teindre les cheveux. Je ne sais plus rien. Trop de choses se sont passées depuis ce mauvais rêve. Pourtant j'ai juste pris un taxi. J'ai besoin de...

— Alors, tu viens ? Tu voulais boire un verre, je t'invite.

C'est ça, voilà, j'ai besoin de ça. Mais quand même, ça va un peu vite là, un peu trop vite.

Assis à la table d'un bistrot du coin, nous buvons sans trop discuter. La mallette est à ses pieds, son sac à dos posé sur une chaise. Mais verre après verre, la chaleur de l'alcool et son effet piquant nous détendent. Je n'ose pas, mais j'ai tant de questions à lui poser. Je voudrais tout savoir en une seule phrase, tout comprendre avant même qu'il ne la dise.

— Comment ?

— Comment quoi ?

— Comment ça s'est passé ?

— On était debout devant son bureau, il ne parlait que de lui depuis vingt bonnes minutes. Ses exploits et comment il a réussi. Il croyait que ça m'intéressait. Et il insistait, sans demander aucune nouvelle de ma mère ou du pays. Pour me montrer qui il était, il a appelé son valet ou je sais pas quoi avec une clochette et il m'a dit : « *Tu vois mon fils, quand je sonne, on me sert* » avec un sourire malin, tu vois ? Et puis il m'a montré sa mallette pleine de billets, tu sais la frime, en disant qu'il avait gagné ça rien qu'aujourd'hui. Et moi j'ai vu rouge, j'ai pensé à la famille qu'il a abandonnée et dont il se fout. Je l'ai détesté. Et j'ai vu ce coupe-papier sur le bureau, et après, je sais plus trop. Si. Je me souviens que ma main était humide, je l'ai écrasée sur sa bouche pour étouffer ses cris. Je l'ai poignardé, j'ai pris sa valise et je suis sorti par la fenêtre qui donne sur son jardin. Après, je t'ai cherché.

Le regard de Chouki dévisage tous les clients. Il y a du monde. Des filles au bar, d'autres au billard, et des clients de toutes sortes.

Des costards, des loulous, des voyageurs, des chasseurs de *gos*¹, des habitués, des paumés ou des désespérés, et toujours des fans de foot. Parmi eux, j'ai repéré un gros bonhomme dormant sur le zinc. Le front posé sur ses avant-bras tatoués. Il a une dégaine de camionneur avec une queue de cheval. Il est énorme. C'est étrange, on n'oserait pas le regarder dans les yeux, pourtant, il est inoffensif. Il dort comme un bébé. La musique, elle, est forte, la fumée épaisse, le sol détrempé de bière.

— Mais pourquoi tu as tué ton père, il pouvait te prêter de l'argent ?

— C'est pas mon père. Enfin, c'était la première fois que je le voyais. Il a épousé ma mère et ils m'ont eu. Et puis il s'est tiré.

— Je croyais que les familles africaines étaient nombreuses. T'as pas de frères, de sœurs ?

— Si, mais pas de lui. Peu après ma naissance, il est parti chercher du travail en Europe pour fuir la merde où on était. Il est jamais revenu, il a jamais donné de nouvelles. S'il était mort, on l'aurait jamais appris. Puis, il y a un mois, il a écrit. Une carte, une simple carte après vingt-et-un ans d'absence. Comme s'il nous écrivait d'un voyage d'affaires qui devait durer une semaine. Il m'invitait chez lui. Sa plus grosse erreur. Moi, j'en ai rien à foutre de ce mec-là. « CERVEZA ! » crie Chouki aux oreilles du patron qui doit être à moitié sourd, tant les supporters hurlent à la bière et parlent comme on interpelle l'horizon du bord de la mer.

— Alors, on se planque où après, Chouki ?

— Je sais pas.

— Toi qui voulais attendre à l'aéroport, lui dis-je en ricanant. T'en fais un beau, toi, d'aventurier. J'ai même pas... les bagages ! Mes bagages, Chouki !

— T'en a plus besoin, je t'achèterai des slips si tu veux.

— Mais mes affaires ?

1 Mot d'argot qui désigne les filles ou les petites amies dans certains pays africains, en Côte d'Ivoire notamment (dérivé de l'anglais *girls*).

— T'as tes papiers ?

— Oui.

— Ton porte-feuille ?

— Oui.

— Il te faut quoi d'autre ?

Je suis resté coi un instant. Moi qui me moquais des voyageurs entrant dans les trains. Je ne l'ai pas tout à fait quitté, mon monde. Ma réaction est presque aussi vive que lorsque Chouki m'a avoué son meurtre. Je me sens perdu sans mon sac. Perdu ou libre ? Est-ce le même chemin, ou sont-ils de faux amis ? Est-ce que je décide encore ? Peut-être est-ce cela, la liberté ? Ne plus rien maîtriser. Ne pas savoir où, quand, comment et pourquoi, mais se laisser guider par les circonstances, s'adapter et agir. Je me sens comme un captif libéré après un long isolement. Désorienté et surpris. Quelle direction prend l'homme qui brise ses chaînes ? Court-il droit devant ? Regarde-t-il à gauche, à droite, autour de lui ? Se laisse-t-il caresser par le soleil ? Je me sens libre, je ne porte rien. Je crois que j'ai peur de faire le grand saut.

Il continue de me raconter sa vie et pendant qu'il parle, je ne cesse de me répéter : *Lui aussi, il l'a fait*. L'air est moite et j'ai l'impression de transpirer la bière que je bois.

— Et toi, ta vie ?

— Ma vie, c'est pas un roman. Rien de spécial. C'est pour ça que je suis là.

— C'est-à-dire ?

— Chouki, ça te gêne pas de pas savoir mon prénom ?

— J'm'en fous, si t'avais voulu, tu me l'aurais déjà dit. J'ai trouvé ça bizarre, d'abord. T'étais pas pressé de savoir comment je m'appelais, alors j'ai joué le jeu. De toute façon, plus tard, c'est pas de ton prénom que je me rappellerai, c'est de notre rencontre.

— T'as raison, Chouki. À notre rencontre... Pour sortir de Barcelone, j'ai peut-être une autre idée.

— Vas-y.

— J'ai pensé qu'on pourrait prendre le taxi, tout simplement, comme t'as de l'argent...

— ON a de l'argent.

— Oui mais Chouki, c'est toi qui, qui l'as...

— Écoute, on est tous les deux dans cette galère. L'argent, c'est moi qui le porte mais il est à nous, c'est comme ça. Ça te gêne que je partage avec toi ? Je t'ai raconté ce qui s'est passé, non ? Moi je suis pas franchement copain avec la conscience, j'étais trop habitué à survivre toutes ces années. Mais avec toi, je calcule pas. Alors, ton taxi ?

— Oui, on pourrait prendre le taxi pour sortir de Barcelone et prendre un train à la prochaine ville. En plus, on peut partir maintenant.

— D'accord, on le fait.

Nous ne sommes plus que quelques-uns dans le bar. Chouki et moi plus trois clients attardés qui parlent avec le patron. Il se retourne vers nous : « *Me cierro* ».

— *Último vidrio si él usted plait.*

— *Si.*

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il ferme.

— Il est déjà si tard ?

Le patron nous sert deux verres, après ça, nous reprendrons notre fuite. L'alcool nous détend et l'idée du plan nous rassure. Chouki et moi sommes bien installés, à l'aise, contre le dossier de nos chaises, les jambes étendues sous la table.

Un des trois clients quitte le bar, mais je sens un courant d'air qui souffle dans mon dos. Mon t-shirt est humide.

Je me retourne pour voir si quelqu'un va fermer cette porte et aperçois deux hommes. Ils nous fixent et s'approchent.

Je regarde Chouki, sa main droite couvre son visage. Les frissons qui parcourent mon corps n'ont plus rien à voir avec le courant d'air.

Comment ont-ils fait pour nous retrouver si vite ?

*

— Chouki, t'as fait une grosse bêtise, tu sais. Lève-toi !

Chouki se lève lentement, prend sa mallette et...

— NON, dit le même homme d'un ton sec et tranchant.

Chouki laisse le colis sans même affronter son regard.

— Prends juste ton sac.

Collé à ma chaise je n'ai qu'un souhait, devenir transparent. Comme à l'époque, quand personne ne me remarquait, le soir au milieu de la foule, et qu'il me fallait une demi-heure pour demander des cigarettes ou à boire tandis que les autres braillaient. Pourtant j'étais accroché au comptoir et je suivais le barman des yeux. Je voulais savoir au bout de combien de temps il me calculerait. Je tentais bien des fois un petit « hé », ou un « s'il te plaît » mais il ne venait pas. Je suis dans le même état d'esprit sauf que je me tais.

— Lève-toi aussi, *gringo* !

L'homme qui parle assez bien le français, malgré son accent ibérique qui roule les *r* et sort les mots du fond de sa gorge, jette un billet sur la table. Nous sortons. Ils ont la même taille, la même démarche, le type espagnol pure origine et certifié.

— Tu restes avec nous, Chouki. Et ton ami aussi. Tranquille dans la rue sinon...

Le message est clair et concis. L'autre ne dit rien, ce qui le rend tout aussi inquiétant. Il ferme la marche.

Arrivés à leur voiture, ils nous font monter à l'arrière. L'homme muet démarre, le second se tourne vers nous. Il tient son pistolet entre les sièges avant. Le « CLAC » de la fermeture automatique des portes me fait sursauter.

— Qui c'est, lui ?

— Un copain.

— T'as pas de chance, le copain, y fallait pas sortir ce soir. Les vacances vont mal se terminer pour vous. T'as rien à voir dans l'histoire, toi.

— Non monsieur, j'ai juste rencontré Chouki à l'hôtel.

— Je sais. Tu crois qu'on est venu ici par hasard ? Et toi Chouki, sale fils de pute, tu pensais partir tranquille en tuant le patron pour partir avec notre fric !

Il pose la mallette sur ses genoux et l'ouvre avec sa main libre. « *Es bueno.* » Puis il nous pointe à nouveau de sa main armée.

— Tu sais ce que t'as fait, Chouki ? En plus, ton copain, il va avoir des problèmes à cause de toi. Vous savez ce qui va se passer ?

Il regarde un instant sa main, puis nous sourit avant de continuer :

— Vous savez, vous avez de la chance. Normalement on devrait vous amener au local. C'est un endroit très bien, un peu comme un garage. Il y a plein d'outils et des tables de travail. C'est un peu en désordre, alors il y a pas mal de choses qui traînent. Quelquefois le travail sur les patients dure plusieurs jours, alors on a pas toujours le temps de ranger. Mais pour vous ce sera plus expéditif. On peut pas faire courir le bruit que le patron s'est fait descendre par un jeune connard qui en plus est son fils. La crédibilité. Nous, on vous détruit puis on inventera un scénario digne de son rang.

Tout en le regardant, je me dis : *c'est fini, ce sont des pros. C'est fini.* En quelques heures seulement, ils nous ont retrouvés. Après avoir fait la tournée des petits hôtels, ils ont rencontré le patron qui leur a dit qu'on avait pris un taxi. Et après avoir fait parler le chauffeur, les deux hommes ont ratissé le quartier où il nous a déposés. Et puis, les voilà. Ils savaient où chercher.

Nous longeons les différentes artères de la ville, les avenues des beaux quartiers, jusqu'aux boulevards périphériques pour la seconde balade de la soirée. Puis nous quittons les grands

faubourgs pour entrer dans des rues plus étroites. Nous approchons sans doute de l'endroit qu'ils ont choisi.

Quelques secondes plus tard, le chauffeur met le clignotant et se gare. L'autre glisse la mallette sous son siège. « CLAC. » Les hommes nous font sortir. Nous parcourons les quelques mètres qui nous séparent d'un parc. Je regarde mon ami du coin de l'œil, son regard est désespérément fixe, les yeux rivés vers le point de fuite. Les hommes sont tous les deux muets maintenant. Seul le bruit des pas écrasant le sable des allées rompt le silence. L'endroit est calme, sombre et bientôt funèbre. Pourtant, en nous voyant de loin ou en nous croisant, des passants nous prendraient pour des amis qui rentrent chez eux. S'ils savaient... Peut-être que des hommes sur le point de se faire abattre sont déjà passés sous mon nez sans que je ne remarque rien ? Je sens la fin qui s'annonce. Elle entre par la grande porte. Elle prend son temps, avançant avec une grâce divine sur un tapis rouge. Les orchestres et la cour peuplés de personnages monstrueux ou difformes l'accueillent à bras ouverts tout en lui jouant un air d'opéra des plus retentissants. Elle n'a plus qu'à prendre sa place et nos vies. Encore quelques mètres, pitié messieurs, laissez-moi encore quelques mètres. Je ne veux pas déjà mourir.

Nous nous arrêtons tous les quatre comme un seul homme.

— Bougez pas, dit le tueur.

Nous avons tous entendu ce sifflement. La cadence du crissement sur le sable est rapide et arrive derrière nous. J'ai à peine le temps de me retourner qu'un boxer nous dépasse, dérape et nous fixe, la langue pendue, le souffle saccadé. Chouki est déjà parti et coupe à travers la pelouse. Je le suis. Et puis au trot et au galop.

— *Koke, ven me perro*², crie un homme au loin.

Le chien obéit et s'en va aussi vite qu'il est apparu. Nous courons droit devant, traversant la « Pelouse interdite ». La chasse

2 Koké, viens mon chien.

à l'homme s'engage. À une certaine distance, le meurtre n'est plus possible ou plus assez discret. À bout portant oui : ils nous exécutent puis se débarrassent des corps ou les laissent traîner. Seulement à vingt mètres de distance, avec témoin et en pleine nuit, on n'est plus sûr de descendre la cible du premier coup. Pas assez professionnel.

Nous courons au milieu de la verdure où la lumière n'arrive plus.

— Par là, me dit-il.

Nous arrivons devant le hangar du parc. Je passe par-dessus la barrière en bois et nous nous retrouvons derrière une petite nacelle garée dans la cour.

— Ça va, Chouki ?

— Tais-toi.

Caché derrière l'engin, nous regardons l'herbe noire. Je les aperçois. Tout en nous cherchant, ils visent un silencieux dans la bouche de leurs armes.

— Chouki !

— Oui, j'ai vu. On va derrière la maison, viens.

Les deux hommes sont encore loin de nous. Ils trottent et regardent partout autour d'eux. Les fenêtres et la porte vitrée sont parfaites pour une effraction caractérisée. Il faut défoncer une vitre et se dépêcher. Les secondes sont à cet instant aussi précieuses qu'une année, qu'une vie entière. Chouki enroule son pull autour de son poing et brise un carreau.

— Vite, vite, murmuré-je devenant aussi détraqué qu'un sanglier entouré d'une meute de chasseurs et de chiens fous.

Il entre enfin. À mon tour. La barrière a grincé. Surpris et terrifié, je bute sur le rebord de la fenêtre et m'étale sur le plancher. Sans m'attendre, Chouki ouvre la porte qui mène quelques marches plus bas dans un petit sous-sol, l'ultime refuge. Mon cœur bat aussi fort qu'une rafale de grêle sur du métal. Le silence règne. Un silence mortuaire, semblable au calme

inquiétant d'une église désertée. Le temps s'écoule au ralenti maintenant. Mon corps se raidit et devient minéral au moment où nous entendons un poids tomber au-dessus de nos têtes. Des talons avancent à pas comptés. J'accompagne chaque claquement, scrutant le plafond voûté de la cave, mais je sais déjà que le tueur viendra. J'ai l'impression d'être un condamné juste avant une exécution. La porte s'ouvre, grinçant légèrement. Il descend l'escalier. Quelques marches nous séparent. Je vois son ombre s'allonger et lécher le mur.

— Oh non, on va s'le prendre, celui là ! craqué-je d'une voix tremblante, pleurante et déjà suppliante.

Le tueur saute les deux dernières marches et braque son pistolet près de ma tête. Il domine mon corps accroupi, recroquevillé dans le coin de la cave. Je ferme les yeux très fort. J'entends le métal partir.

Immobile, sans broncher, sans plus respirer, le spectre de la mort m'apparaît masqué de la figure du diable. Il s'approche et me dévisage. Mes yeux restent clos. Mais je sens une chaleur, une main caressant ma joue avec une douceur bienveillante. Chouki est à genoux devant moi, le regard affectueux, l'air compatissant et inquiet. Il tient encore le pied de biche avec lequel il a frappé le tueur. Je sens peu à peu, mais plus que jamais, l'air rentrer dans mes narines. C'est la première fois que je m'en rends compte, je crois.

Chouki ramasse le pistolet et fouille les poches du tueur, puis m'aide à monter les marches et bloque la porte du petit sous-sol.

Assis sur le bord de la table posée au milieu de la pièce, je le regarde sortir le chargeur de l'arme, compter le nombre de balles, recharger aussitôt, enlever la sécurité.

— Nous avons éliminé le premier, c'est ce connard qui parlait tout le temps. Mais c'est l'autre qui a les clefs.

— Les clefs de quoi ?

— Les clefs de la voiture. Il y a la mallette dedans. Ils se sont

séparés pour nous traquer. Il faut chercher l'autre, récupérer le fric et la bagnole.

— Non. On s'en va maintenant. On s'en fout d'la caisse et du fric.

— J'ai pas tué mon père et frappé un autre mec pour rentrer chez moi à sec. Il faut trouver l'autre et prendre les clefs. Tu comprends ?

— Non, je comprends pas. On rentre.

— Toi bien sûr c'est pas ton problème, toi t'es là en voyage ! Demain tu iras dans un hôtel et tu boiras de la sangria toute la nuit. Tu raconteras ton histoire à des connasses en te faisant passer pour un héros. T'as une âme de voyageur mais pas d'estomac. Je te connais pas assez mais t'as déjà fui une fois, non ? T'es parti de chez toi. Pourquoi ? Tu voulais connaître l'aventure. Celle des livres, celle des rêves, et quand elle arrive, tu t'enfuis encore. Alors vas-y, casse-toi ! Rentre chez toi et va retrouver tes moines. Sérieusement, c'est un conseil que je te donne. Et puis c'est trop dangereux pour toi. Moi, j'ai rien à perdre. Fais ce que tu veux. T'es libre, non ?

Je ne contrôle plus rien. Tout m'échappe. Je n'ai pas le choix, *t'es libre, non ?* Rentrer seul, mais pour rentrer où ? Il faut sortir du parc d'abord. Et puis je n'en peux plus. Mes membres tremblent et ma mâchoire claque et crispe mon visage, me défigure. L'idée de marcher perdu dans la ville, avec à chaque coin de rue l'angoisse de me faire assassiner, finit de me décider.

— Bon, je reste ici alors. Je peux plus bouger. Récupère les clefs et reviens me chercher, s'il te plaît.

— D'accord. Planque-toi ici ou derrière les machines dans la cour. Je fais vite.

Je suis le conseil de Chouki et sors du hangar pour me cacher derrière un des engins. Si l'autre vient, il faut que je puisse m'enfuir. Il vaut mieux voir qu'être vu. Tiens, je recommence à réfléchir. Je ne suis donc pas fou ni en plein rêve. Mais l'image

jaillit dans ma tête.

L'établi !

En sortant, j'ai vu ce sécateur posé dessus. Oublié sans doute. Je regarde autour de moi, il n'y a personne. Pas un bruit, pas un *catto*³, pas un tueur à l'horizon. Je me dirige vers la maison, passe la tête à travers la fenêtre et vois l'objet posé là, sur le plan de travail. Je m'introduis sans faire de bruit. Je m'avance à pas de velours et, en contournant la table massive, j'arrive à l'armurerie. Sécateurs, sécateurs de force, tronçonneuses, chaînes de tronçonneuses, marteaux, tournevis, scies, faucilles, masses, maillets, serre-joints et même bidon d'essence. Je prends le sécateur. Sa lame est aiguisée, prête à trancher. Un vent de peur traverse mon corps. Je tourne la tête brutalement. Qu'est-ce que c'est que cette... cette sonnerie de téléphone.

Merde, c'est le téléphone du mec dans la cave.

L'autre doit pas être loin. J'entends l'alarme, la barrière. On marche autour de la maison. Je reste cloué face à la fenêtre. C'est pas Chouki, il m'aurait appelé. Le tueur rôde. Je saisis finalement une masse, me dirige vers la fenêtre et me colle contre le mur. Je ne respire plus, ne bouge plus. Le tueur entre. Il avance prudemment. Je suis dans son dos, *il vaut mieux voir qu'être vu*. Je n'ai plus le temps de réfléchir, je serre la masse et prends un élan désordonné. Je rabats mon bras sur sa nuque. Il tombe raide. Je prends le flingue et fouille sa veste. Les clefs sont dans sa poche intérieure. Je prends aussi son téléphone et sors du dépôt endormi.

— Chouki... Chouki... Chouki...

Je passe la barrière et je cours, *t'es libre, non ?* Je trace à travers les pelouses, les massifs et les allées. J'y crois pas, c'est moi qui ai fait le sale boulot. Je devais juste me planquer. Je ne sais pas si j'ai plus envie de tirer sur Chouki que de lui sauter dans les bras. Mais il y a comme des fourmis dans mon ventre. Quelque chose se

3 Chat.

passé. Je n'ai plus peur. Au contraire, je suis presque euphorique, plein de force et d'entrain. Encore dans le feu de l'action, je parcours les verdures d'un pas sûr, la tête haute, le torse bombé. Ils peuvent tous venir. Je les attends ! J'ai la sensation d'être indestructible, immortel, plus fort, en fer forgé. Cette impression met en ébullition les moindres particules de mon corps herculéen. Je cherche Chouki, regardant partout comme une girouette par temps de grand vent. Le bleu impérial du ciel laisse peu à peu la place au bleu azur. L'éclat des étoiles se voile. Le cadre est silencieux, intimiste, comme si jamais il n'y avait eu de tentatives de meurtres.

La nature reprend ses droits. J'aperçois deux rayons blancs venant de l'horizon. Ils fendent la nuit et rendent à l'herbe sa couleur originelle. J'ai l'impression d'assister à mon premier lever de soleil sauvage et romantique. Les rayons se perdent au loin comme le piaillage des oiseaux. J'aperçois des lumières multicolores se déplaçant lentement. Mais elles ne ressemblent pas aux rayons du soleil.

Des gyrophares !

Qui les a prévenus ? Peut-être le maître du chien qui, en se promenant, se croyait plus en forêt à l'ouverture de la chasse que dans un parc. Je prends de suite la tangente, puis une diagonale au pas de course, je coupe les angles et surtout, je ne galope jamais trop longtemps en ligne droite et continue. Tout ça en sens contraire de la patrouille. Seulement, dans cette seconde chasse à l'homme, ma course éperdue me ramène au hangar. Mes doigts crispés serrent la crosse du calibre pendant que je continue à courir. Je suis contracté et mes jambes commencent à me faire mal. J'arrive à découvert juste devant la maison. Rien ne semble bouger. Les hommes sont-ils encore KO ou se sont-ils enfuis en voyant la patrouille de police ? Je passe devant le dépôt sans le quitter des yeux, puis continue à fuir dans l'herbe. Je transpire, je respire mal, la sueur coule le long de mes jambes et mon pantalon

me serre. Je m'arrête un instant derrière un arbre et reprends mon souffle. *Allez, continue. Sors d'ici.* Mes yeux s'écarquillent soudain. Une main ferme empoigne mon épaule. Je me jette par terre et hurle à me brûler la gorge, mais aucun son ne sort. L'effroi éteint mon cri.

— C'est moi, c'est Chouki. Calme-toi.

— J'ai les clefs.

— Mais comment...

— Chouki, la... la, elle est là, la police est là.

— Oui je sais, je les ai vus. Allez, on se casse.

Nous atteignons la limite du parc et continuons à courir jusqu'à la voiture. On s'en est sorti comme on dit dans ces cas-là. Et de fort belle manière. On peut même dire que pour un coup d'essai... L'instinct de survie est une force que possèdent tous les hommes. Un pouvoir, un don inné, une particularité génétique transmise de génération en génération : un héritage du vivant. Le refus de mourir, c'est un réflexe. Le réflexe de celui qui, mettant ses mains au-dessus de sa tête, cherche à se protéger de la grue de chantier qui s'effondre sur lui. C'est l'antilope qui choisira plutôt ce chemin-ci que celui des sentiers carnivores. Il suffit simplement d'en prendre conscience. Et moi, j'ai réveillé cet instinct. Étonnant ? Je ne me doutais pas que j'avais ce secret en moi. Cette force maintenant amplifiée, décuplée et qui a vu le jour au cours de cette folle escapade. C'est d'ailleurs après chaque situation où l'instinct de survie prédomine que l'on se sent le plus vivant.

LA FUITE EN AVANT



e coup de grisou est passé, je récupère doucement. Chouki conduit. Je ne lui en veux plus, j'hésite presque à le remercier, mais je ne sais pas de quoi. Je lui raconte comment je me suis débarrassé magistralement du second homme de main, lui mimant le coup de masse fracassant que je lui ai administré. Nous rions de ces deux machos ténébreux et probablement poilus qui ont osé nous énerver.

En route pour Tarragone. De là-bas, on laissera la voiture pour prendre le train et aller vers le sud du pays. Chouki et moi : deux hommes jeunes, riches, instinctifs, insolents, rieurs, noir, roux, grands et armés.

Le soleil sauvage se montre. J'ai le nez pointé vers le ciel, les étoiles s'éteignent. Adieu Barcelone. Je ne sais pas si je te connais finalement, mais tu m'en as appris des choses. On fait vivre une ville, on la dirige, on la commande sans se douter que c'est réciproque. Les hommes construisent une cité : ses angles, ses magasins, son centre-ville, ses arcades, ses ponts, sa petite église ou sa cathédrale, ses rues pavées, son odeur, son ambiance, ses éclairages, son blason, son accent, ses bâtiments, ses toits, son histoire... Puis quand tout est en place, c'est comme un écosystème qui naît et qui évolue. Toujours sous le joug des hommes bien sûr, mais tissant un lien, telle la mycorhize à la racine d'un chêne. L'homme est donc inféodé à l'environnement

qu'il a conçu. Il est pris dans la grande roue et une forme d'interdépendance se met en place. En tout cas, la belle m'a montré ce qu'elle peut faire et quelle puissance elle dégage.

— Et maintenant ? me demande-t-il.

— Maintenant, le Maroc. On sera vraiment en sécurité là-bas. Enfin, j'espère. Et puis tu dois prendre ton temps pour rentrer chez toi. On ne sait pas si les Espagnols t'attendront au pays.

— Ils n'ont pas mon adresse ni la ville où je vis.

— Ils n'avaient pas beaucoup de renseignements avant de nous trouver.

— Tirons-nous d'ici. Vite.

Je pose ma tête et rideau pendant le reste du trajet.

*

La voiture est arrêtée au beau milieu d'un parking quasiment vide. Je déboucle ma ceinture et me redresse. Ma tension passe de zéro à cent en une fraction de seconde. Le coffre de la voiture claque sèchement. Chouki arrive de mon côté et ouvre la porte :

— Tiens, prends mon sac.

— C'est quoi ça ?

— Je suis allé en acheter un autre.

— Pourquoi ?

— Pour mettre le fric dedans. Avec une mallette en cuir, on se ferait vite repérer. On est prêt de la gare. On fait comme on a dit. On prend le train pour le sud et direction le Maroc.

*

Dans le train qui nous mène à Algésiras, je me prélasser dans le compartiment première classe du *grande linea*. À nouveau, un sommeil instantané et lourd comme une enclume ferme mes paupières et me plaque sur la banquette. Nous avons quelques

heures de repos. Le soleil tape dur. Je ne sens plus mon corps. Je suis dans un état de lévitation ou de léthargie. Je ne sais pas exactement. Mais un enfant seul pourrait entrer et prendre le fric que je n'y verrais rien. Je suis comme le gros monsieur du bar.

Quand j'ouvre enfin les yeux, le train est en plein désert. Chouki et moi sommes allongés. Je me sens toujours fatigué et perdu dans ce train qui circule quelque part. J'ai envie de fumer et sors du compartiment. Je tape l'arrière de mon paquet de Camel souple, une cigarette lève la tête pour se présenter à ma bouche. D'un côté du couloir, un couple discute, de l'autre, une personne regarde le paysage plat et sablonneux. Nous sommes dans un véritable western spaghetti. Je regarde l'horizon guettant la moindre offensive indienne. Mais bien sûr, rien ne vient.

— Cigarette, me demande un petit homme moustachu et tonsuré.

Je lui tends mon paquet.

— French, English, Spanish ?

— Français.

— Oh, c'est bon la France. Nice, Bordeaux, Marseille, Paris. Première fois au Maroc ?

— Comment vous savez que je vais au Maroc ?

— T'y vas pas ?

— Si.

— Alors, tu vois. Tous les étrangers qui vont à Algésiras vont au Maroc.

— Oui, c'est la première fois.

— Pour visiter ?

— C'est ça.

— C'est beau le Maroc, comme la France avec le désert en plus. Tu veux aller dans le désert ?

— Pourquoi pas ? J'aimerais aller en Mauritanie.

— Oh, ça c'est long. Au moins vingt jours. Avec un 4x4 ou des dromadaires ?

— Je pense en 4x4.

— Pourquoi tu vas là-bas ?

— Je suis avec un ami et nous voyageons.

— Moi aussi je vais dans le sud et je connais les guides au village. Mais je dois rester deux ou trois jours à Tanger. Je m'appelle Houcine. Et toi, mon ami ?

— Enchanté, Houcine.

En voilà un qui connaît le pays. Ça peut rendre service. Nous discutons encore un peu et finalement, je l'invite à entrer dans notre compartiment privé. Nous bavardons en attendant Algésiras.

Pendant le voyage, Houcine nous raconte son pays, ses coutumes, ce qu'il faut faire et ne pas faire, sa chaleur en pleine après-midi, les filles qui sont fréquentables mais intouchables et celles qui sortent le soir. Et aussi des affaires fructueuses qu'il organise depuis des années. Dans l'immobilier, paraît-il. Il loue. Sûr qu'il ne suit pas le Coran à la lettre. Je sais pas trop si j'ai bien fait de l'inviter.

— Écoutez, si vous voulez, vous pouvez habiter dans un de mes appartements. C'est à Tanger. Et puis comme ça, fin de semaine, si vous voulez, on descend dans le désert. J'ai une voiture. Alors c'est d'accord mes amis ?

Houcine se lève pour aller chercher trois autres bières. Sûr qu'il ne suit pas le Coran à la lettre.

— Ça va Chouki ? T'es pas déjà saoul ?

— M'appelle pas Chouki. Devant lui, je m'appelle Stéphane et toi Philippe. T'es sûr qu'on peut lui faire confiance ?

— Non.

— Tu sais ce qu'il y a dans mon sac à dos ? Du fric.

— Moi oui. Mais lui il le sait pas. Et puis c'est cool. S'il peut nous emmener dans le désert et nous guider jusqu'en Mauritanie, c'est parfait. Dans une semaine on y est. Tu dois te faire oublier pendant quelque temps. Tu te rappelles ? Au fait, qu'est-ce que

t'as fait des flingues ?

— Je les ai nettoyés et balancés avec les clefs pendant que tu dormais. Écoute, j'aime pas beaucoup ce type-là. S'il nous tend un piège comme avec les autres qu'il arnaque et qu'on se fait tabasser ? Adieu le Marocain, adieu le fric et on pourra même pas porter plainte.

— Ça n'arrivera pas.

— Je vais me changer, je suis dégueulasse. Toi aussi y faudrait qu'on t'achète des fringues, t'as même pas ton sac.

— À qui la faute ?

— Sinon tu serais jamais venu. Au fait, merci pour ce que tu as fait. Sans toi, j'y serais jamais arrivé. Je serais mort sans doute. Maintenant, on est uni. Si tu crois que c'est bien de rester avec lui, alors c'est d'accord. Je te suis.

— Écoute Chouki, on reste chez lui ce soir. Comme ça on a le temps de se préparer. Mais si on le sent pas, on se casse, OK ? Et puis, rien ne dit qu'il est malhonnête. T'as des fringues pour moi ?

— Ouais. Mais j'aime pas beaucoup ça. Et pourquoi on reprendrait pas le train jusqu'à Marrakech ?

— Et voilà trois bières pour fêter notre rencontre, mes amis.-

La fête continue dans le bar du port, puis dans celui du ferry. Nous arrivons à Tanger au beau milieu de la journée.

*

Je pose le pied au bord du continent. Le premier pas dans un nouveau monde. Au premier abord rien ne change. Pourtant, tout paraît différent. C'est étrange, car les hommes sont les mêmes. Je découvre une autre clarté, un autre accent, un bruit de fond différent, mais il y a autre chose.

Nous montons dans un taxi au milieu de la cohue et des cris. J'observe et je me tais. (*T'as vu où il est... C'est très beau... Oui, j'y étais en vacances...*)

Nous arrivons au pied d'un immeuble ordinaire à coté du centre-ville. Façade fissurée, hall qui résonne, boîtes à lettres métalliques. Nous montons jusqu'au cinquième et arrivons en face d'une grande porte de sécurité blanche. Elle s'ouvre sur une garçonnière de luxe. Le sas d'entrée présente déjà des murs habillés de draps de soie, de masques et de tableaux évoquant des scènes de la vie nomade. Et juste après, la pièce principale. Rectangulaire et bordée de canapés marocains le long des murs. Couverts de satin bleu, cousus de fils dorés et ornés d'arabesques, les longs sièges et les coussins rendent l'endroit exotique et me font tout à fait quitter l'Europe. Sur les murs, de grands miroirs aux cadres sculptés et sur le tapis sans doute précieux, une table basse en racine d'orme. Il y a aussi cette chambre à coucher meublée et des couvertures en laine dans l'armoire. Mais la lumière, la lumière c'est le clou de la déco, le *nec plus ultra*. Des ampoules jaunes, rouges, vertes et bleues bordent les arêtes du plafond, donnant un charme troublant et tamisé à la pièce. Enivrante et voluptueuse, je l'essayerais bien dans l'instant, mais je suis plutôt mal accompagné pour la circonstance. La salle d'eau est plus sommaire. Douche, toilettes, lavabo, carreaux blancs.

Après la visite de notre appartement, nous nous asseyons à la solide table basse.

— C'est combien l'appartement pour la nuit ?

— Rien. Rien pour vous mes amis. Philippe, je vous ai invités. Alors c'est gratuit.

— Mais ce sont ces appartements que tu loues aux touristes ?

— Oui.

— T'en as combien ?

— J'en ai quatre. C'est bien non ? Et puis c'est facile, les touristes, ils préfèrent ça à l'hôtel. Tu sais, y a des vols et tout ça.

— Ça coûte combien ? On peut payer, tu sais.

— Non, non, non, pas pour vous, Stéphane. Vous, vous avez pas d'argent, ça se voit. Ah, excusez, il faut que j'y aille. Vous

voyez, ça fait presque trente ans que je fais ce métier, d'accord ? Vous pouvez faire les proies idéales mais vous êtes intelligents. Ça se voit. Quand je t'ai vu Philippe, je savais tout de suite que tu étais un homme. C'est pas vrai ? Mais toi Stéphane, je sais pas ? Tu as peur ou quoi ? Pourtant, t'as l'air courageux et intelligent aussi. J'ai pas raison ? Mais un Français et un Noir n'ont jamais beaucoup d'argent. Ce qu'il faut, c'est trouver deux hommes jeunes comme vous, mais suisses, américains, canadiens ou japonais. Eux, ils ont l'argent. J'ai pas raison ? Vous, vous les rencontrez, vous me les présentez et c'est tout, après c'est mon travail. C'est pas dangereux.

— Tu payes combien pour nous deux ?

— Je sais pas Stéphane, ça dépend de ce qu'on gagne. Si on gagne de l'argent, on fait 70 pour moi et 30 pour vous avec l'appartement, sinon on gagne rien. C'est ça le système de travail.

— Pardon, mais je comprends pas tout. Je vais discuter avec Stéphane et on te répondra demain.

— D'accord. Je passe à dix heures et je vous explique tout.

Ce Marocain a le don de mettre les gens en confiance jusque dans la cage aux lions. C'est son travail après tout.

Enfin, nous passons une soirée tranquille et confortable devant la télé branchée sur le satellite. La première depuis mon départ. J'ai l'impression que ça fait des années. Posés devant l'écran, en djellaba, douchés, reposés, rassasiés, nous moulons sur les sofas.

L'ARNAQUE



h, le confort matériel. Quel bonheur. Suis-je donc tant que ça en manque ? Suis-je donc inévitablement soumis à cette sournoise dépendance malgré mes efforts pour m'en sortir ? Le conformisme, l'habitude, quelles drogues mortelles. Nous en avons tous notre dose. Par exemple, à l'opposé, un guerrier massai qu'on pense être à des milliers d'années-lumière de notre société ne se plairait pas dans nos mégapoles, avec le chauffage central et la télé satellite. Sa pailleasse et sa hutte, son village et ses nuits d'étoiles filantes lui manqueraient, évidemment. Lui aussi veut la sécurité de son confort, son environnement. Est-il lui aussi soumis à cette vile habitude, à son conformisme ? Et puis, il y a les affranchis. Vivants hors de la morale courante. Libérés des a priori, ils sont en marge de notre époque et ont leur propres rites. Qui deviendrais-je ? Le guerrier africain, l'affranchi ou la moule touristique ? Ou peut être que la définition d'un mot n'est pas la même sur la terre ? Sûrement. Je me doutais bien qu'il y avait un problème de communication, c'est pour ça que je vais voir les gens en personne.

Mes pensées se mélangent et je plonge encore quelques instants mon esprit tortueux dans ce débat soporifique. Je réfléchis les yeux rivés sur l'écran. Chouki zappe. Les émissions de folklore marocaines l'ennuient profondément. Il termine sa

longue partie de sport de salon sur le j.t. d'un réseau français. Nous regardons sans nous y intéresser les informations du monde. Sans entrain ni lassitude, à moitié endormis, nous subissons le flot des mauvaises nouvelles : une guerre, une famine, une élection truquée, des mères qui pleurent, une terre qui craque soudainement sous la ville. Et puis des affaires à vomir, des sacs de nœuds, des frais de bouche indigestes...

— Non !! hurle Chouki.

Il est debout devant l'écran, les yeux presque sortis de leurs orbites.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tais-toi !

« En Espagne, un homme d'affaires a été assassiné dans sa villa de Barcelone. Surnommé le Député, l'homme à la réputation sulfureuse gérait plusieurs hôtels de grands standing, ainsi que des établissements privés du monde de la nuit. La police espagnole recherche un homme de type noir africain âgé d'une vingtaine d'années. Nous vous informerons de l'avancée de l'enquête dans les prochains journaux. Retour en France où... »

— Mon père.

— Quoi ! Qui ?

— J'te l'dis, mec. Mon Dieu, c'était la photo de mon père à la télé.

Là, à cet instant précis, tout s'arrête. La tension monte brutalement, au point de crever le plafond. La presse et la police sont sur le coup. L'affaire est désormais officielle. Sans parler des officieux de feu le Député qui nous pourchassent. Nous sommes officiellement recherchés pour meurtre et vol. Une overdose d'adrénaline inonde mon cœur et mes tripes tremblent. Je tremble de partout d'ailleurs, sans pouvoir me contrôler. Mes nerfs lâchent mais je n'arrive pas à pleurer. Ma bouche se fracture en un rictus de douleur et de panique sur mon visage mis à nu. Mes yeux se plissent. Les jugulaires distordent mon cou. Sans un regard, sans un commentaire, nous nous préparons à passer une

nuît de cauchemar longue et pesante.

— Et si Houcine l'a vu, bafouille Chouki arrivant à peine à articuler.

Il se pose doucement sur le canapé, tel un vieillard à l'hospice.

— Je ne crois pas. Il doit regarder les chaînes marocaines. Enfin, j'en sais rien... Oh ! c'est pas possible. Mon dieu, quelle catastrophe. Notre seul espoir c'est de prendre par le sud. Y viendront pas nous chercher là-bas, chez les nomades. Il faut suivre Houcine jusque dans le désert. Le train c'est trop risqué.

— Même sortir d'ici c'est risqué.

La remarque de Chouki déclenche en moi une crise de paranoïa aiguë. Les bruits du voisinage s'intensifient soudain, les discussions de palier s'amplifient et les échos se mélangent. Je sursaute à chaque grincement de porte résonnant dans les couloirs, écoute malgré moi et devine les chaussures qui traînent et les talons qui claquent. On dirait que tous les gens de l'immeuble entrent et sortent, comme s'ils avaient deviné. Je ne comprends rien à ce qui se raconte, mais ils parlent de nous. Ils parlent des deux étrangers qu'ils ont vu entrer cet après-midi. Ils se demandent s'il faut appeler la police. J'ai peur qu'on frappe à la porte comme dans mon cauchemar à l'auberge. Mon estomac se noue et ma gorge se serre si fort qu'avaler un verre d'eau me fait mal. J'imagine que des hommes surgissent dans l'appartement en criant : « Police ! », que Houcine nous vende à eux, que l'on passe des années dans les geôles marocaines, oubliés de tous. Je me prépare déjà au pire. La peur me ronge et finit par m'abrutir.

Une autre heure passe. Je regarde ma montre, mais non, seulement dix minutes viennent de s'écouler. Et ce mal de tête qui n'en finit pas, me fatigue et m'empêche de dormir. Je tourne la tête lentement, Chouki en est au même point. Son regard vide se perd sur le frigo. Ce silence me rend fou. Je ne supporte plus ces affres ni cette violence sourde et passive. C'est pour rompre ce mutisme que je lance à Chouki :

— Vaut mieux pas se montrer en ville et travailler avec Houcine alors qu'on est recherché. On peut pas non plus prendre le car et voyager pendant trois jours au nez et à la barbe de tout le Maroc !? En même temps, c'est là que Houcine est important. C'est le seul qui pourrait nous faire passer. Eh, Chouki, qu'est-ce que t'en penses ?

— J'sais pas, j'sais pas. J'pense pas.

— Il faut partir au plus vite. Il faut convaincre Houcine de quitter la ville. Chouki, les flics sont en train de nous chercher. Ils savent peut-être qu'on est au Maroc. Et si eux le savent, les hommes de..., les hommes de ton père le savent aussi. Moi je suis trop voyant. Demain j'irai acheter de la teinture.

Toujours posé sur le canapé, les yeux ouverts, depuis des heures déjà, je fais le topo de la situation au plafond. On entre dans le petit matin et j'ai tout juste somnolé. Les voisins ont fait des allées et venues toute la nuit. Maintenant, c'est au tour des lève-tôt, des travailleurs, peut-être aussi des écoliers. J'en suis moins sûr, car je ne sais plus très bien quel jour on est. Enfin, tout ça c'est pas très bon, ni pour la tête, ni pour la forme. Quand on est fatigué, on dérape. On perd plus facilement le contrôle si on est sous pression. J'ai bien essayé de me calmer cette nuit, mais rien à faire. De l'ingénu que j'étais en partant, je me retrouve dans le pire cauchemar qu'on puisse imaginer. Je suis en fuite avec un criminel et un voleur. C'est pas ce que j'ai toujours voulu, la fuite ?

(On lui avait bien dit de rester là, avec nous... Mon Dieu mais qu'est-ce qu'il fait ?... Oh ! C'est pas vrai !... Mais putain, qu'est-ce qu'y font !?... Qu'est-ce qu'on peut faire pour lui ?... Pourquoi est-ce qu'il est parti ?) Rien à faire pour retrouver un semblant de quiétude. Évanouie celle-là, envolée, disparue dans la nature.

Malgré la fragilité dont je suis empreint et l'agoraphobie qui me tient depuis cette nuit, je me lève et descends dans la rue pour acheter la teinture. Je marche rapidement et rase les murs. Je ne

fixe personne et ne demande aucun renseignement. Là-bas ! Un salon de coiffure vient tout juste de lever ses grilles. Je me présente devant le patron. S'il me reconnaît... (*Ne sois donc pas débile, personne ne te connaît.*)

— Bonjour, monsieur. Alors, qu'est-ce qu'on fait, on coupe les cheveux rouges ?

— Bonne idée, on coupe. On coupe tout et bien court.

En même temps que j'entre dans la boutique, un autre client arrive. Un Européen aussi. Il s'installe à coté de moi et d'un geste significatif commande au barbier un rasage. J'aimerais bien essayer, mais mon système pileux de rouquin ne me permet que trois voire quatre rasages par mois. Je ne suis pas imberbe mais je n'ai pas non plus la barbe drue.

Passé le blaireau sur le visage et sous le menton, le barbier ouvre son rasoir. J'observe la lame effleurant les contours et la gorge de l'homme. La rapidité du geste, la souplesse et l'agilité du poignet me captivent. J'imagine un tas de choses. Étant donné mon état mental, je m'invente des scénarios tragiques : une erreur technique, un éternuement soudain et malencontreux, des convulsions subites, un toc inattendu. Ou bien plus venimeux : un règlement de compte, la vengeance d'un adultère ou pire encore, l'acte gratuit.

J'avale une grosse gorgée de salive. L'autre coiffeur prend son rasoir électrique et commence à tondre ma crinière. L'homme à coté de moi discute avec le barbier. Nous nous regardons les yeux dans les yeux à travers le reflet de la grande glace, puis il commence :

— Français ?

— Oui.

— D'où ?

— Comment ça ?

— Ben, t'es né où ?

— Oh, dans le train.

— Ah bon, c'est rare ça. T'es là en vacances ?

— Oui. T'es pas marocain toi non plus ?

— T'as remarqué. Non, mais ça fait bientôt un an que je suis coincé ici, au bled. Tu t'appelles comment ?

— Philippe. Je m'appelle Philippe. Et toi ?

Il baragouine quelque chose aux coiffeurs qui éclatent de rire. Sans doute sur l'histoire du train.

— Moi, c'est Driss.

— C'est un drôle de nom.

— Ouais, c'est un nom du bled. C'est comme ça qu'on m'appelle.

Ici, on dirait que tout le monde se ment ou se cache quelque chose. Jusqu'à son prénom. Et moi, je ne suis pas en reste. Philippe, c'est pas mal comme nom d'emprunt. Je dois m'entraîner à mentir. Continuer à mentir !

— Alors, tu vis ici ?

— Disons que les circonstances font que je reste pour l'instant. Il faudrait que je me rende au Sénégal.

— T'as pas d'argent pour y aller ?

— C'est un peu ça. J'en avais, mais j'ai tout perdu. En fait, on m'a tout volé. Tout mon investissement.

— Tu t'es fait agresser ?

— Arnaqué. On prend un café après ?

Je fais oui de la tête. Il continue :

— À l'époque, j'étais encore en France et je faisais des plans à la petite semaine. On était toute une bande. Un soir de beuverie magnifique, on fêtait le vol et la revente d'une tire de luxe. C'était notre premier gros coup. Donc ce soir-là, en allant pisser, un gars me suit et commence à discuter avec moi, devant l'urinoir. Il m'a certainement entendu parler dans le bar. Tu sais, je suis pas une grande gueule, seulement j'arrive pas à la fermer. Donc on discute et il commence à me payer un verre, puis d'autres et la bouteille. À une certaine heure, on était plus que tous les deux, et il me

racontait ses escroqueries. Son prochain plan, c'était de partir au Sénégal où il avait des contacts pour acheter de l'or. Il m'a proposé l'aventure et j'ai dit oui. Il m'a bien calculé. On est parti le lendemain soir. J'avais assez d'argent avec ce que j'avais gagné et mis de côté. Vingt-mille euros, c'est pas mal. Surtout que l'or qu'on allait acheter coûtait moins cher. Il est pas trop rentré dans les détails, mais après coup, je crois que c'était de l'or volé par des pirates du désert. En gros, on achetait deux pour le prix d'un. Et je me suis fais plumer.

— Comment ?

— On est arrivé à Dakar. Trois gars nous attendaient. On est allé directement au fin fond d'un quartier. Luc, le mec du bar, connaissait déjà les types. J'étais rassuré, tu vois. Et leur chef nous a même montré la fabrication artisanale des lingots. La fonte, le moulage, on voyait tout et c'était bien de l'or. Du bel or pur. On a fait l'affaire, puis le chef nous a dit que pour le retour c'était déjà réglé, qu'il nous avait pris les billets et réservé une chambre pour le soir. J'étais sur le cul. Luc aussi. Il a précisé qu'on recevrait les billets le lendemain, à l'aéroport, mais qu'on ne rentrerait pas ensemble. Luc resterait un jour de plus, afin d'éviter les soupçons à la douane. Putains d'enculés !

— Quoi ?

— C'était eux la douane.

— Quoi ! ?

— Je suis arrivé en taxi, à l'aéroport, avec le patron. Il m'a donné la pochette avec le billet et je suis parti. Mais les trois gars qui nous avaient accueillis m'attendaient, souriants jusqu'aux oreilles, avec un képi sur la tête. Ils en étaient. Ils m'ont conduit dans une salle et passé à la fouille. Ils ont ouvert mon sac et repris les lingots. Pour finir, ils ont pris la pochette du billet retour, l'ont regardée, puis ils ont littéralement explosé de rire en me la rendant. Putain, c'était une réservation déjà passée. Un putain de faux billet. Deux des trois lascars m'ont emmené à la gare

routière, m'ont filé un billet pour Tanger et m'ont conseillé de ne pas insister pour récupérer mon blé, que s'ils devaient me revoir un jour, ce serait le dernier, pour moi. Je leur ai demandé ce qu'ils allaient faire de Luc. Ils m'ont souri en me regardant avec un brin de tendresse, tellement j'étais con et je l'avais profond. Ils étaient tous complices. Depuis ce jour, j'essaie de partir pour retrouver les salauds qui m'ont baisé. Putains de trafiquants.

— Et tu feras quoi là-bas ?

— Je les retrouverai et je récupérerai mon fric. De toute façon, j'ai plus rien à perdre.

— Et depuis presque un an tu traînes à Tanger et t'as jamais pu partir ?

— Bien sûr que si. J'ai fait tout le Maroc et je vis grâce au jeu. Je gagne souvent mais jamais assez. Je me suis enterré ici. Je peux pas rentrer en France comme ça, sans rien. Avant de retourner à Dakar il me faut pas mal d'argent, pour les retrouver, préparer un coup et j'ai besoin d'une voiture. Pas de train ni de car. On part pas comme ça à la recherche de truands. Mais je ne les lâcherai pas. Question d'honneur et d'or. En plus, moi, ils ne m'attendent pas. C'est un avantage. Pour l'instant, le Maroc, quand t'es européen, c'est le pied. Enfin, si tu es un touriste avisé. Écoute, j'ai plus le temps de prendre un café mais je traîne souvent dans le quartier, comme ça tu sais où me trouver. Sinon tu demandes Driss. Salut.

Un vague soulagement apaise mes nerfs à vif. Il y a toujours pire que soi. Les autres, ça sert quand même. En tout cas, son histoire me réconforte un peu. On est pas les seuls dans la mouise.

Il commence à faire chaud et les rues sont bruyantes. Les taxis usent de leur klaxon, les travailleurs travaillent, les dealers dealent et la police au milieu fait la circulation. Un rythme se met en place comme à la fin d'une ouverture musicale. Ça monte crescendo. La chanson, celle du *Tanger d'Origine*. En longeant les rues qui me

ramènent à la garçonnière, j'ose lever la tête. Sur certains trottoirs, les ordures et les poubelles renversées gisent au sol. Les immeubles sont noirs de dioxyde de carbone, les fenêtres sont troubles. Des arbres squelettiques sortent du bitume, leurs branches mortes servent de gourdins et d'épées aux enfants. Les pieds de ces derniers sont nus et leurs chemises déchirées, le seul ballon de la place ne rebondit presque plus. Quand je les croise, ils me font de grands bonjours. Ces quartiers servent maintenant de circuits touristiques pour safari urbain. Dernière trouvaille des agences de voyage. Nouveau concept à la mode. *« Avec excursion de nuit en ghetto, visite des hauts lieux de la mendicité le lendemain matin et plage publique l'après-midi. Spectacle d'agressions en bord de mer garanti et avec un peu de chance, vol à la tire en direct... »*

Mais un peu plus loin, la majesté fine des portes de la ville m'invite au détour. Je crois suivre la silhouette d'une danseuse orientale, dont les mains se joignent au-dessus de la tête. L'élégance des courbes maçonnées transforme un simple passage en une ouverture gracieuse. Les jardins parfumés de pots fleuris, de bambous, de solanum, d'euphorbes longent les murs blancs. La chaussée est propre et large.

— Tu t'es pas fais teindre ?

— Non. Tiens, je t'ai ramené à manger.

— T'en as mis du temps, t'as rencontré quelqu'un ?

— Ouais, chez le coiffeur.

— Qu'est-ce que tu lui as dis ?

— Oh, rien de spécial. T'inquiète pas, on est pas les plus malheureux.

— Quoi ?

— Peut-être qu'on pourrait partir avec lui. C'est un Européen. Si on le conduit au Sénégal, je suis sûr qu'il pourra nous aider. Il connaît le pays.

— Toi, tu rencontres toujours du beau monde, c'est dingue ! Mais on est toujours dans la merde. Tu peux m'expliquer ?

Il est 9 heures 45, je sors de la salle de bain torse nu, la serviette autour de la taille. Je m'apprête devant un des miroirs géants de l'appartement.

— Qu'est-ce que t'en penses, ça me va ?

— Quoi ?

— Ben, la coupe.

— Et tes taches rouges sur la gueule, t'en fais quoi ? Et ton passeport, tu l'as tondu lui aussi ? Ça doit être Houcine qui frappe à la porte. Je vais ouvrir.

— Ça va, mes frères ? Oh, t'étais déjà au coiffeur ce matin, Philippe ? Ça te va bien. Vous avez fait quoi hier soir ?

— On a regardé la télé.

— C'est bien, elle marche bien, non ? Ah, moi aussi mes frères, j'ai regardé la télé. Il y avait un bon programme sur la française.

Il sait, il sait, j'en suis sûr. Ne sois donc pas naïf, pauvre pomme, pauvre pomme. Et puis c'est sans doute toi avec ton changement de look qui confirmes ses soupçons. Passons pour l'instant...

— Bon allez, on y va. On boit un thé et je vous explique le travail. Nous sommes pris en otage par un malfaiteur-fossoyeur-menteur-tricheur-professionnel. Le diable au pays de l'Islam.

*

Arrivés au café, Houcine s'assoit à une table voisine de la nôtre et prépare son tiercé en observant les clients.

— Bon et qu'est-ce qu'on fait ?

— On attend. Je vais chercher le thé.

Stéphane a pris un sac à dos qui traînait dans une armoire, moi j'ai pris celui qui contient les habits. Houcine nous a passé une carte du pays, notre matériel de travail. Comme ça, nous passons pour deux touristes qui viennent d'arriver. Je suis tout de même bien curieux de savoir comment nous allons opérer. Et bien

excité. J'apprendrai sur le tas, moi qui n'ai jamais travaillé. Mon C.V. est blanc avec un faux nom. Au moins, on peut dire que j'ai le profil de l'emploi.

— Écoutez, avec moi vous êtes en sécurité, d'accord. Je connais du monde et il ne vous arrivera rien si vous suivez mes conseils. D'accord ? Là-bas, les deux Blancs à la terrasse, allez-y. Vous faites connaissance, et après, Philippe, tu leur dis qu'il y a un ami de tes parents que t'as pas vu depuis très longtemps qui habite à Tanger. Et justement tu vas l'appeler. Moi, je pars et dès que tu m'appelles, je viens avec la voiture. Tiens, mon numéro. À tout à l'heure.

Nous prenons nos affaires et nous installons près des jeunes gens. Stéphane sort la carte et nous commençons à étudier un trajet au hasard. En réalité, le boulot n'est pas très compliqué et même plutôt amusant. Il suffit de se lancer. D'abord, faire connaissance avec les proies innocentes. Ce qui est aisé puisqu'elles sont innocentes, justement. Et puis un Européen, ça rassure. On leur demande si elles connaissent telle ou telle ville, quel horaire pour l'autocar, bref n'importe quoi pourvu que la discussion s'engage. Bien sûr, au passage, on oubliera pas de demander leur nationalité. Au bout de quelques minutes, une fois la confiance installée, je leur dis que j'ai un vieil ami de mes parents ici à Tanger et que je dois l'appeler. Et vingt minutes plus tard, Houcine apparaît. Grands bonjours, embrassades, une pointe d'émotion, presque la larme au coin de l'œil. Il est si heureux de nous voir, c'est touchant. Alors, plein d'entrain, il nous propose une belle balade en voiture. Qui refuserait ? Les proies sont ferrées, la Providence leur ouvre les bras.

Ils sont euphoriques et nous suivons le chef de la troupe avec enthousiasme. Cette première opération achevée, il s'agit maintenant de dépenser leur argent. Ça c'est l'affaire d'Houcine et ça se passe comme ça : plutôt que de prendre une chambre d'hôtel, Houcine nous apprend que l'on peut avoir des

appartements pour le même prix. Tout le monde est d'accord et nous partons visiter la garçonnière où nous sommes installés. On trouve ça super. Stéphane et moi devons nous extasier. Difficile, après l'horrible nuit que nous venons d'y passer.

Après la visite, le faux propriétaire des lieux arrive, un autre complice d'Houcine pour l'occasion. Un voisin sans doute. Ils discutent le prix pour la forme, car il est déjà fixé et Houcine nous dit 200 dirhams par personne. Les proies ouvrent une première fois leur bec et l'on peut voir ce qu'il y a dedans. Chacun paie sa part. Donc les deux jeunes hommes, Stéphane et moi-même. Une partie de l'argent tourne en circuit fermé, le nôtre, l'autre tourne à perte, le leur.

Après nous être installés (ou réinstallés), Houcine nous fait comprendre que le *must* de l'intégration à la population marocaine, c'est la dje-lla-ba. Je le rejoins tout à fait sur ce point et m'empresse de lui demander s'il sait où en trouver. Évidemment qu'il sait ! Et mieux encore, il peut les avoir au prix marocain. Tout le monde donne de l'argent et les économies se vident.

Entre-temps, pour ne pas éveiller les soupçons et avant que les proies ne comprennent qu'elles dépensent trop d'argent, tonton offre les bières, les cigarettes et raconte mille histoires sur le pays. Prix des robes longues : 300 dhs.

Arrive le soir et le programme est le suivant : dans la joie et la bonne humeur, notre *bad guide* nous propose l'apéritif pour discuter d'un éventuel pseudo-itinéraire de voyage à travers le Maroc. Il a la voiture et adorerait nous faire visiter son beau pays. Puis un petit repas pas trop cher, avant de terminer en boîte. Mais avant cela, il faut passer au distributeur de billets. Là est le tournant de l'arnaque. Moi le premier, je vais retirer de l'argent. Sous un prétexte quelconque, j'appelle tonton à mon secours afin qu'il soit à côté du distributeur. Puis c'est au tour des deux arnaqués de faire chauffer les *master cards*. D'un coup d'œil aiguisé,

il faut repérer le code. C'est ici le but final de l'entreprise, car les quelques centaines de dirhams récupérés dans la journée couvrent juste les frais d'essence, de bières et de cigarettes.

Une fois le plein de billets effectué, nous repartons à la garçonnière nous préparer pour la soirée. Sur les *bad conseils* d'Houcine, nous laissons tous nos portefeuilles dans un tiroir afin d'éviter les vols. « Les pickpockets sont nombreux à Tanger et puis on ne sait jamais sur qui on tombe, n'est-ce pas ? Faites-moi confiance, mes amis. »

Enfin, nous sortons, nous buvons, l'ambiance est chaude. Tanger la nuit est très attractive et bout comme un volcan en éruption. Houcine connaît plein de monde et nous présente des filles. Les pigeons ne paient presque rien, pour l'instant.

Vers le milieu de la nuit, Houcine s'absente une demi-heure. Le reste de l'affaire semble logique. Il rentre à la garçonnière avec un double, prend les deux cartes, vide les comptes au premier distributeur venu, remet tout à sa place et réapparaît. Puis vient la phase de séparation. Deux scénarios peuvent apparaître selon les cas :

Si par malheur les choses se compliquent et que le code secret n'est pas découvert, alors il y a séparation dans la soirée. De retour à l'appartement, Houcine pique un coup de colère soudain, nous nous disputons très fort et avec Stéphane, nous décidons de partir. Les deux oiseaux perturbés et effrayés ne veulent pas passer la nuit avec ce démon, ils récupèrent leurs affaires et s'en vont un peu plus tard sans demander leur reste.

La seconde mise en scène se passe après l'arnaque. C'est un départ prématuré d'Houcine pour un grave problème familial. Dans ce cas, la séparation est plus pacifique et tout le monde souhaite bon courage à notre valeureux mais malchanceux guide. Nous quittons alors tous les quatre la garçonnière. Chouki et moi, nous nous séparons des deux autres avant qu'ils ne vérifient leurs comptes. Ils continuent leur voyage seuls et à poil.

Dans tous les cas, la bande se reconstitue le lendemain à dix heures. Et si les proies ont la mauvaise idée de revenir à l'appartement, ils se font proprement jeter. Qui les a vus ici. Qu'ils aillent porter plainte, qu'ils aillent seulement. Et voilà.

Nous travaillons ainsi depuis une semaine avec des hauts et des bas. Mais sur un seul coup, on peut ramener un mois de salaire. La mécanique est bien huilée. Chaque jour, c'est une autre pièce de théâtre qu'on réinvente. Sans répétition, que des premières improvisées. Il y a des acteurs de choix et des figurants triés sur le volet. Les décors sont naturels et somptueux, les répliques impromptues. Les spectateurs des milliers et le spectacle peut durer plusieurs heures. Des fois, on joue toute la journée et sans entracte. Une prouesse, que les plus grands comédiens comme les cabotins nous envieraient à en mourir. Car nous-mêmes découvrons la pièce en la jouant.

— Bon, Philippe, aujourd'hui tu vas travailler au port. Stéphane, je te dépose à la gare. C'est mercredi, y a du monde qui va venir.

— Houcine, on a pas encore touché d'argent depuis qu'on a commencé.

— Comment ça, Stéphane ? Arrête ! On a pas bien travaillé cette semaine. Les deux Anglais, ils sont partis le lendemain matin. On a pas eu le temps. Et les Japonais, ils sont même pas restés dormir.

— Ouais, mais ils ont payé.

— On s'en fout. C'est rien, ça. J'achète les cigarettes, la bière, je mets l'essence pour aller à la grotte d'Hercule. Ça couvre les frais, c'est tout. Si vous m'avez pas appelé, on se rejoint ici à trois heures. Moi, je vais voir à l'auberge de jeunesse.

*

L'immensité du port, la couleur saphir de la mer, les effluves

iodées du large font un doux mélange qui s'harmonise et me laisse rêveur. Comme la musique et le chant, le pinceau et la palette, la plume et le papier. C'est un poème qui vient du paysage. Les bourrasques chaudes et vives s'infiltrèrent dans ma chemise et parcoururent mon corps avant de s'écraser sur le flanc des bâtisses.

Debout, au bord du quai, je vois au loin la coque blanche du premier ferry. Peu à peu, les familles, les amis et les guides se présentent devant le débarcadère, attendant le défilé des pingouins. Ils sortent à la queue leu leu, les bras plantés vers le sol par leurs sacs, tentant de se dépasser maladroitement pour attraper un taxi. C'est parti. Des copines baba en pantalon large et sandalettes, sac de toile en bandoulière décoré d'une grosse fleur, des enfants du bled et leurs parents retraités, serrés dans des voitures qu'on dirait des magasins ambulants, des couples à la pelle, quelques curieux ou solitaires, deux ou trois groupes de vacanciers, enfin, un nombre insignifiant de bourgeoises un peu trop mûres mais pas encore vieilles. Rien de spécial à me mettre sous la dent. Pas de Jap' ni de Suisses, d'Américains ou d'Anglais. En tout cas, pas que j'aurais remarqué.

En un peu moins d'une heure, le débarcadère est désert.

Le prochain ferry arrive avant midi. J'ai bien vu les quatre gars qui attendaient comme moi le premier arrivage. Ils sont partis avec deux gars et deux filles mais sans conviction. Il y a pire que de vouloir arnaquer des pauvres, c'est d'essayer d'arnaquer des filles. C'est un enfer. Aucune confiance. Très distantes, toujours méfiantes. On y arrive jamais.

Je vais boire un thé. Pas la peine de se faire remarquer. J'ai l'air paumé, c'est vrai, je le suis. Je réceptionnerai les prochains arrivants depuis la terrasse du port. *Prends du recul. Mieux, avec ton sac, mêle-toi aux arrivants, fais-toi passer pour un voyageur. Personne saura que t'étais pas dans le ferry. C'est le meilleur moyen de nouer des liens de confiance. T'es seul, t'arrives et t'es perdu. Fais comme d'hab'.* Le nez

plongé dans la carte du pays, j'ai les yeux orientés plein sud. Il faudrait bouger d'ici, on est trop près de l'Espagne. Il y a le train bien sûr et l'autoroute. Mais j'ai bien peur qu'Houcine ne tienne pas sa parole. Je ne le vois pas nous descendre jusqu'à la frontière, mais alors pas du tout. L'avion, pourquoi pas ? Je sais même pas s'il y a un aéroport par ici.

— Salut. J'te dérange pas ? C'est parce que j't'ai vu ce matin.

Je n'ai pas senti arriver un des quatre gars qui rôdaient dans le débarcadère. Il m'a surpris.

— Ah oui, au port, ce matin. T'étais avec trois copains. Je me souviens.

— Ouais, c'est ça. Ça va ?

— Euh, oui merci.

— Non mais t'inquiète pas, c'est parce que je t'ai vu l'autre jour aussi.

— Ah bon ? Où ça ?

— T'as du thé, c'est bien. J't'en prends. J'prends ta tasse.

— Oui, euh...

— Ouais, je voulais t'dire, y a des règles pour travailler ici.

— Comment ça ?

— Tu peux pas venir et prendre la clientèle, ça se fait pas. Tu vois, moi, j'viens et j'te prends ton thé. Ça se fait pas. T'es d'accord.

— Mais, je comprends pas. Je suis seul. Je suis juste venu chercher un copain qui doit me rejoindre à Tanger.

— Je finis le thé, ça te dérange pas.

— Ouais, vas-y. Non, moi je viens juste...

— Ouais, j'te disais, y a des règles pour travailler au port. Tu comprends ? Chacun son quartier. Tu travailles pas où tu veux. Nous, on t'connait pas, tu viens, tu t'installas à la terrasse et t'attends nos clients. Ça s'fait pas.

— Non, mais, je te promets, je cherchais juste un copain, je te jure, mais il a pas débarqué ce matin, alors j'attends le prochain

bateau.

— Ah ouais. T'attends ton copain et après tu pars.

— Oui, c'est ça.

— Non. Tu pars maintenant. Tout d'suite. Tu t'lèves et tu pars.

Au fait, tu disais que t'étais seul. Mais tu diras à ton copain *black* et à l'autre avec la Golf rouge que c'est pas comme ça qu'on travaille au port. L'aut'fois, j'veus ai vu acheter des djellabas et après au bar, près d'la plage, avec les deux Japonais. Tu t'souviens ? Alors t'es pas seul. J'te donne une minute pour ranger ton sac. Salut.

C'est pas vrai, j'ai la tremblote. J'ai les jambes en accordéon. Je peux pas me lever. Il faut que je parte pourtant. Si je reste, ils vont me tomber dessus. Mais j'ai la tremblote. Putain, j'arrive même pas à me lever. Allez, lève-toi ! Allez, allez, pousse sur tes bras ! Ouais c'est bien, t'es debout. Garde l'équilibre, reste bien sur tes jambes. Compte tes pas. Voilà, reste bien concentré. Lève pas la tête, non ! Regarde tes pieds. Regarde tes pieds, ils sont là, ils te surveillent. Oh non. Y a encore cent mètres à faire. On a pas chaud avec ce vent. Putain, j'ai des frissons. Bon, moi j'arrête. C'est fini, on s'en va. Connard de Houcine : « *Tu risques rien, tu risques rien.* » C'est sûr, je risque plus rien. En tout cas, je risque pas de retourner ni au port ni nulle part. Je démissionne. Y faut que je le dise à Chouki. Tiens bon, plus que quelques mètres jusqu'au taxi.

— À la gare.

LES DUNES CHARNELLES



Il est 13 heures. De la gare, j'ai appelé Houcine pour lui donner rendez-vous à l'appart'. En attendant, Chouki et moi ne disons rien. J'accuse encore le coup de la menace. Nous entendons le bruit de mocassins pressés dans le couloir et la porte s'ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi vous êtes déjà rentrés ? Vous voulez plus travailler aujourd'hui ?

— Houcine, je me suis fait repérer, Houcine. Par des collègues.

— Comment ça ?

— Y avait quatre types qui étaient au port et qui attendaient comme moi. Et y en a un qui est venu me parler. Il m'a dit qu'il fallait arrêter de travailler. Ils te connaissent et ils savent où on est allé avec les deux Jap'.

— Oh, t'inquiète pas, je sais qui c'est. Je les connais, moi. Moi si tu veux, je vais les voir et je leur explique. Tout le monde me connaît. C'est pas vrai ? Même les flics. Vous en faites pas, moi à quatre ou cinq, je les prends tous.

— Ouais, mais nous on arrête.

— T'as peur ou quoi ? Toi aussi t'as peur Stéphane ?

— Écoute quand on s'est rencontré t'as dit qu'on partirait quand on voudrait. T'as dit aussi que tu nous aiderais. Alors maintenant on te le demande. Ça fait plus d'une semaine qu'on est avec toi et...

— Oui mais Stéphane, c'est pas le moment là. Tu comprends, moi je peux pas partir comme ça. C'est pas comme ça que ça fonctionne, le système de travail.

— Il m'emmerde ton système de travail, moi je te dis qu'on part, c'est tout.

— Mais vas-y, pars. Qu'est-ce que tu veux ? T'as peur ? Si t'as peur on arrête, c'est tout.

— Quoi, j'ai peur. De quoi j'ai peur, de toi ? Je te dis que c'est fini. On part !

— Eh, t'es chez moi là. Tu veux frapper ? Allez viens, moi je t'attends.

— J'vais pisser.

Les regards électriques se croisent et se défient. Le silence et la tension apparaissent comme par temps d'orage, avant que le tonnerre n'éclate violemment, brisant la terre. Il suffit d'une étincelle, d'un détail, même d'un mot, pour que tout s'enflamme. Aucun ne veut céder ni s'entendre. L'explosion semble imminente.

Chouki, c'est pas un grand causeur, tout comme moi, bien que je sois plus loquace lorsqu'il s'agit de prendre du fric aux touristes. Seulement, quand une situation l'ennuie, il le fait comprendre. Et là, ce sont les autres qui restent bouche bée.

Houcine s'installe sur le canapé, passant sa main sur son crâne poli. Il me regarde d'un air désolé, crispant les sourcils, comme un cocker qui a fait où y fallait pas.

— Tu comprends Philippe, moi je vous invite, je vous accueille chez moi, vous gagnez de l'argent et là tu veux que je t'emmène dans un autre pays ? C'est pas comme ça que ça marche, le système.

— C'est ce qui était prévu au départ, Houcine. Alors ou tu viens avec nous ou on se quitte ici.

— Pars. Pars. Tu veux partir, vas-y pars ! Je m'en fous, moi. Mais à la gare, vous vous faites arrêter, non ?

Merde, il sait.

— Pourquoi ?

— Oh Philippe, tu sais bien de quoi je parle. Je me suis renseigné sur vous. Tu sais, au Maroc, on a aussi les informations de la France et de l'Espagne. Tu vois ce que je veux dire ? Moi, je connais plein de monde. C'est pas vrai ? Alors reste encore un peu ici et on part sans problème, *Inch Allah*. Sinon, vous allez vous faire arrêter, c'est sûr. Moi, je dis ça pour vous. Je peux pas vous protéger de tout le monde, tu comprends. Mais ici, *ouala*, vous êtes en sécurité.

— Et si la police t'interroge ?

— Pourquoi ? Je les connais, moi, les flics.

— C'est très bien, comme ça on traversera le pays sans problème, annonce Stéphane de retour dans l'arène.

— Quoi, Stéphane ? Il y a encore un problème ?

— Quoi ? Un problème ! Et comment ça, on est en sécurité ?! Les flics peuvent venir dès que tu les appelles. Et tes amis là, s'ils nous voient, ils nous défoncent. Où ça on est en sécurité ? On part, c'est tout !

— Comme tu veux, mon ami. Tu pars, tu pars. Moi, je t'ai prévenu.

— Et toi, tu viens avec nous !

Houcine bondit du canapé provoquant le face-à-face. Des fusils dans les yeux. Ils sont prêts à tirer à bout portant au moindre signal.

— Où ça je viens avec vous ! Toi, tu me dis quoi faire ? Tu sais qui je suis, petite merde ? Moi, je t'apprends encore tout sur la vie. Trente ans que je suis dans le métier. Et toi, tu veux m'obliger, petit con ?

J'ai juste le temps d'apercevoir la main de Chouki plongeant dans la poche arrière de son pantalon. Puis un éclair de métal vif et tranchant traverser la gorge d'Houcine. Ses yeux s'évaporent instantanément et son corps glisse lentement aux pieds de la

précieuse table basse. Il n'a même pas crié. Une cravate rouge se dessine peu à peu sur sa chemise. Et ce silence, comme après le tonnerre.

— Allez, on s'en va. Allez ! Tu voyais une autre solution ? Il voulait nous sucer jusqu'à la moelle. Un jour il nous aurait dénoncés, ou fait tuer par ses collègues, tu comprends ? Ça y est. J'ai trouvé les clefs. Putain. Attend, je me lave les mains. Sa veste est dégueulasse.

Le sang d'Houcine coule lentement sur le carrelage et tache le tapis. Des pétales carmin éclosent autour de sa tête. *Mais c'est pas vrai, mais qu'est-ce qui lui arrive ?* Je cherche des réponses à mes interrogations désordonnées. La bougie éléphant posée sur une étagère me sourit d'un air entendu. Mes synapses jouent au squash dans mon cerveau-bouillie. J'ai dépassé le degré de l'épouvante et je m'égare dans la folie. Le bruit de l'eau s'est arrêté.

Chouki s'affaire autour du corps. Il range nos affaires, boucle les sacs à dos, parcourt une dernière fois l'appartement puis revient vers moi, passant les lanières du sac sur mes épaules, comme les mères font à leurs enfants avant le premier jour d'école. Il me soulève et me soutient jusqu'à la voiture. Comme une vieille habitude, un vieux rite.

— Philippe, je suis désolé. J'avais pas le choix. T'as rien à te reprocher. Allez, fuyons ce désastre. T'es prêt ? Philippe !

Nous remontons vers le centre-ville. J'abaisse le pare-soleil et attrape mon visage dans le petit miroir. Je n'ai aucune expression, c'est peut être la pire.

— L'autre là, tu crois qu'il pourrait nous amener près de la frontière ?

— Qui ça ?

— L'autre, celui du coiffeur.

— J'sais pas. Tu vas aussi le butter ?

— Arrête Philippe, j'étais obligé. Dis-moi où on peut le

trouver, s'il te plaît.

— Si tu veux. J'm'en fous. Prends à droite là-bas et remonte vers l'avenue d'Angleterre. C'est pas loin.

— Tu crois que tu pourras aller le voir ? Il le faut. C'est pas facile, je sais, mais il le faut. Pense plus à ça. Dans une heure on est parti.

— D'accord. Je vais essayer. Arrête-toi ici. Mais j'ai peur, j'ai tellement peur.

— Allez mon ami et n'oublie pas, on est ensemble.

Mon Dieu, je suis uni à un tueur. Quelle gloire. J'avais pas tout ça, moi. J'avais pas tout ça. Je descends de la voiture et marche lentement vers le salon de coiffure. Je n'arrive pas à cacher mon angoisse, elle est comme gravée sur mon front. Il faut faire face. Faire illusion encore un peu. Et partir. Oh oui, partir loin. Dans un autre lieu, une autre vie.

— Bonjour, monsieur. Tu veux encore couper les cheveux ? Ça te plaît pas ?

— Non, ça va. Je cherche Driss.

— Je sais pas où il est.

— Parce qu'il m'a dit que je pouvais le trouver dans le quartier.

— Peut-être il est au café, juste là. Il joue souvent aux cartes. Sinon je sais pas.

— Merci.

Je traverse la route en courant et entre dans le café de turfistes. Il est assis à une table du fond et regarde la course, le pied droit sur le genou gauche, les doigts entrecroisés sur le ventre. Il m'a vu et ouvre ses bras pour m'accueillir :

— Salut, Philippe.

— Salut. J'ai quelque chose à te proposer.

— Et qu'est-ce que ça me rapporte ?

— Une voiture et un aller pour le Sénégal.

— Mais, je n'attendais que ça mon cher.

— Mais il faut partir tout de suite.

- Laisse-moi prendre mes affaires, j'arrive. Attends-moi ici.
— Non. Viens nous rejoindre dehors. On t'attend dans la voiture. Une Golf rouge.
— Super. Mais qui ça, on ?
— Je voyage avec un copain. On t'attend. Dépêche-toi.

*

Dix minutes plus tard, nous sommes tous les trois dans la voiture. Driss et Chouki sont à l'avant et moi, allongé derrière, je me confie au ciel. Son corps doit être exsangue maintenant. Il n'a même pas réagi. Pris par surprise, il n'a même pas dit adieu à la vie. C'est peut-être de là que viennent les âmes en peine. C'était pas leur tour. La mort a surpris les corps et les âmes voguent comme ça, dans l'air, se lamentant, poussant des cris de douleur et des soupirs de remords. Épuisées, elles sont prisonnières des rues ou des maisons qu'elles fréquentaient. Ce ne sont même plus des âmes, tout juste des ombres égarées dans les limbes de l'enfer. Et le temps, c'est l'infini et l'espace, le néant.

— Bon, Stéphane et Philippe, écoutez-moi. On va longer la côte jusqu'en Mauritanie et descendre au Sénégal. Là-bas, on se quitte. D'accord ? Pas de questions ? Alors c'est très bien, on peut mettre la radio.

Moi aussi, j'ai mon plan. Puisqu'il faut fuir... J'ai décidé de les quitter à Agadir. Moi qui voulais devenir un être en homme massif. Ma métamorphose s'opère dans la douleur. Celle de la peau arrachée à coups de cutter. Il faut souffrir pour être beau, pour apprendre à travailler et devenir.

Me laissant envahir par le sommeil, je n'entends plus que les lointains échos d'une discussion à l'avant de la voiture.

- T'as du feu, Driss ?
— Ouais.
— C'est long jusqu'en Mauritanie ?

— Deux, trois jours, je pense. On longe l'Atlantique. Philippe m'a dit que vous me laisseriez la voiture une fois au Sénégal.

— On verra quand on sera arrivé.

— Vous avez de l'argent ?

— Eh, Driss le Blanc, arrête avec tes questions.

— Oh, c'est pour faire conversation. Et l'autre, il dort toujours quatorze heures par jour. Avec sa coupe de militaire rouquin, il passe pas inaperçu. Ou non, on dirait plutôt un raveur. On dirait que ça fait vingt-quatre heures qu'il a pas dormi. Tu vas où toi en Afrique ?

— Chez moi.

— Ouais, mais où ça ?

— Chez moi, je te dis.

— Et t'es toujours aussi sec dans tes réponses ?

— Ouais.

— T'as pas envie de parler.

— De quoi ? Dis-moi des choses intéressantes. Qu'est-ce que ça peut te foutre de savoir où je vais ?

— Alors, quand je te parle de la voiture, tu te fâches et quand je te pose des questions qui m'emmerdent autant que tes réponses, tu te plains. C'est pour faire la discussion, c'est tout. Pour faire connaissance. Sinon, je pourrais te parler d'autre chose. Tu sais, je t'ai demandé si vous aviez de l'argent. C'est parce que j'ai un plan pour acheter de l'or. Ça vous dit ?

— Non.

— T'es le premier mec que je rencontre qui veut pas faire de l'or avec de l'argent. Attends, je te parle pas de faire du tamis au bord de la rivière. J'ai pu me faire un réseau au Sénégal, je les contacte dès qu'on arrive et...

— Et ils nous vendent de l'or, c'est ça ? La dernière fois que j'ai parlé affaires, ça s'est vraiment mal passé. Alors laisse tomber.

— Écoute, t'en parles à Philippe et vous me dites ce que vous décidez.

- On a pas d'argent.
— Alors pas d'or, tant pis. Mais comment vous avez acheté cette voiture ?
— On nous l'a prêtée.
— Bien sûr, au Maroc tout se prête sans gage, surtout pour des gars qui veulent sortir du bled en douce.
— Plus de questions, je t'ai dit. Conduis et laisse-moi écouter la radio.

*

Nous nous arrêtons à Mohammedia pour manger. C'est une ville sans autre charme que sa grande plage. Assis sur le capot de la voiture, je finis d'avaler mon sandwich. Le soleil survole l'Atlantique. Le puissant projecteur traverse les teintures bleu profond, reflets de la mer.

Je n'arrête pas de penser à Houcine, à son visage. Je revois ses yeux étonnés, puis éteints l'instant d'après. Les balades avec les touristes quand nous allions à la grotte d'Hercule, confluent de la mer et de l'océan. Et puis tous les autres moments. Les boîtes de nuit, les attrape-nigauds, les angoisses, les bruits de couloir et quelques fous rires.

J'ai besoin de me retrouver seul.

J'aurais aimé accompagner Chouki en Centrafrique, mais je suis à bout de force et tout se mélange. J'ai fait sa connaissance et nous avons vécu l'impensable. Nos liens ont pris dans le ciment pur. La rencontre et la sympathie ont engendré l'amitié et, d'aventures en sacrifices, la fraternité a éclos. On ne sait pas qui doit quoi à qui. Ça n'a pas d'importance. Hier encore, je ne me voyais pas continuer sans lui. Mais je dois me détacher. Je peux pas continuer. Je suis déjà allé bien trop loin. Moi qui n'avais jamais voyagé...

— Alors mesdemoiselles, on peut y aller ? Parce que je préfère

vous le dire tout de suite, on n'est pas arrivé. Alors si vous êtes pressées, on arrête de regarder la mer. Rave, tu passes devant ?...

— Qu'est-ce que t'as dit ?

— Pardon. Philippe, j'veux dire. Tu passes devant ? Stéphane, il a rien à raconter.

— Ça m'étonne pas.

— Eh, j'veus ai rien demandé. Montez tous les deux devant, j'm'en fous. De toute façon, j'ai besoin de me reposer moi aussi.

— Dis-moi Philippe, une question m'obsède. Ça fait un an que je suis là et que je bouffe la rouille, et vous, en dix jours, même pas, vous trouvez une voiture, vous avez de l'argent, ceci, cela. C'est formidable ! Comment vous avez fait ? Si...si je puis poser la question.

— T'occupe pas de notre cas, Driss. On a eu de la chance, c'est tout.

— Vous, vous avez quelque chose à cacher. Vous avez volé la caisse, c'est ça ?

— On a rien volé du tout. Fais attention à la route. Le reste, ça te regarde pas. On gère.

— Vous gérez quoi ?

— Tais-toi. Chouki déteste qu'on s'intéresse à ses affaires.

— Allez, il dort. Tu peux me le dire à moi.

— Ce que tu as à savoir, Driss, et tout ce que tu as savoir, c'est la route pour nous sortir de ce putain d'enfer.

— Putain d'enfer ?! Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

— Des ennuis de voyage, c'est tout. Mais comme j'ai pas l'habitude, je m'affole très vite et pour un rien, tu comprends ?

— Oh oui, mais je suis sûr qu'il y a autre chose. Tu pourrais me le dire quand même. Moi, je t'ai tout dit de mes aventures. Entre voyageurs, on échange. Tu crois pas ? Enfin, je vais te laisser tranquille avec ça.

— Roule s'il te plaît, Driss. Roule et tais-toi.

Il est vingt heures. Nous avons passé Azemmour. C'est le moment où le projecteur prend une teinte rouge orangée avant de se noyer. Il est juste au bord de l'eau.

— On va s'arrêter à la prochaine ville. El Jadida. C'est juste à côté. Je connais des gens qui nous accueilleront pour la nuit. Je les adore, ils parlent pas bien français, mais ils sont formidables.

— Eh, Driss, c'était pas prévu ça, dit Stéphane qu'on avait pas entendu depuis plusieurs heures.

— Ah tiens, Stéphane. Tu te réveilles pile à l'heure. T'as fait une sacrée sieste.

— J'avais des choses à évacuer.

— On arrive bientôt. Soyez polis, les mecs. Faites-moi honneur.

— *Salam Saïd. Leibes ?*

— *Salam oh my brother Driss*, comme ça va ?

— Ça va, mon frère, ça va. Je traverse le pays avec des amis, tu vois, et on est venu s'arrêter un peu chez toi. Lui, c'est Stéphane et lui, c'est Rave.

— Non, Driss. C'est quoi ce nom ? Je m'appelle Philippe.

— Ah oui, c'est Philippe.

— Bienvenue. Comme ça va ?

Driss parle à Saïd comme à un enfant. Lentement, détachant avec exagération les syllabes et le ton de la voix plus fort qu'à l'ordinaire. Je me sens humilié par ce surnom débile qu'il me donne mais finalement qui me va si bien.

L'homme qui nous reçoit a une femme et deux filles. La mère, Habiba, une femme qui a l'image de la gentillesse tatouée sur le visage. Une vraie mère. Dévouée, fidèle, souriante, douce, accueillante. Une Mama ronde et dodelinante. Attendrissante, lorsqu'elle court à ses plats ou qu'elle tend un verre de thé chaud et sucré. La première fille Rachida et la seconde Najate.

Le vieux nous raconte le monde nomade d'où il vient. Driss nous traduit cette époque de liberté rare et incomparable. Longtemps, ils avaient vécu dans le désert entre le Maroc et la Mauritanie. Ils allaient partout, vivaient de l'élevage et se déplaçaient en emmenant avec eux leurs troupeaux de chèvres et de dromadaires. Au plus fort de la caravane, on comptait deux cents personnes, soit plus d'une quarantaine de familles. Au-delà des regs, après les longues traversées dans le sable mou et fin comme de la poussière d'or, la mythique troupe s'était construit une ville. « Une vraie ville », nous dit Saïd, avec des jardins et des maisons. Les chèvres avaient assez de buissons à défricher, et les hommes de l'eau de source, des fruits et des légumes qu'ils cultivaient, des peaux de bêtes, du fromage frais, du lait, des pommes de terre, des oignons, des palmiers dattiers et quelque blé dont ils faisaient commerce. Ils étaient les maîtres du désert et l'avaient apprivoisé. Ils vivaient de siestes, de prières et de travaux agricoles. Puis la naissance de Rachida et les sécheresses successives forcèrent Saïd et sa famille à s'installer à El Jadida. Là où l'on trouve du travail.

Aujourd'hui, il est guide dans le désert, avec d'autres anciens nomades.

Tandis que nous buvons le thé entre mâles, attendant le couscous, j'entends les femmes à la cuisine chuchoter et rire. En entrant dans le salon pour préparer une belle table, les deux sœurs se pincement les lèvres dès qu'elles me voient, retournent à la cuisine, se chuchotent à nouveau quelque chose et rient de plus belle. Elles sont jolies, les deux sœurs. Rachida est un peu ronde, mais ça lui va bien. Ses reliefs offrent une petite niche bien douillette. Ses yeux noirs brillants, son teint mat font ressortir avec plus de contraste encore ses cheveux cuivrés et ondulés. Najate, la plus jeune, est bien différente. Petite et menue, avec une poitrine ronde et, à vue d'œil, ferme. Ses yeux sont en forme d'amandes et ses cheveux noirs. Mais ce qui m'excite par-dessus

tout, ce sont ses pieds. Elle doit chausser du trente-six ou du trente-sept avec une forme parfaite. Des pieds de bébé, des chevilles fragiles qu'on aimerait embrasser et ses ongles sont peints.

— Pourquoi Mauritanie, Rave ?

— Non, je m'appelle Philippe, monsieur.

— Laisse tomber Rave, il arrive pas à dire ton prénom.

— On voyage un peu, monsieur. Vous savez, on voit un peu du pays.

— Aller à la Mauritanie ?

— Oui, monsieur.

— Payer la Mauritanie.

— Ouais, Rave. Driss dit que pour aller là-bas, il faut payer à la frontière. Enfin, si tu veux pas avoir de problèmes.

— Argent y en a ?

— Non, pourquoi ?

Moi, l'ancien démarcheur, je le sais maintenant, il faut toujours paraître plus bête qu'on est. Dans mon cas, c'est plutôt difficile. J'ai le sentiment de plus en plus permanent de me sentir le dindon de la farce.

— Ben ouais, mon grand, il faut payer si tu veux pas qu'on te fouille la voiture. Et tu sais l'argent, il faut toujours le donner. T'as les papiers ?

— Les quoi ?

— Les papiers de la voiture, Rave ! T'es né dans un chou ? Tu veux passer des frontières sans papiers du véhicule.

— Pourquoi un chou ?

— Non, c'est rien Stéphane, c'est une expression. Alors comment est-ce qu'on fait, monsieur Saïd ?

Pour se faire comprendre, Saïd parle de l'arabe petit nègre à Driss qui traduit tant bien que mal.

— Alors, si j'ai bien compris, il peut nous amener près d'un passage à la frontière.

— Il connaît les douaniers ?

— Non, on va juste contourner les barrages en priant pour pas rencontrer des pirates du désert.

— Et là, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il veut qu'on parte demain. Lui et moi. On ira en bus et en taxi. Dès qu'on arrive là-bas, on prépare tout. Les dromadaires, l'itinéraire, les provisions. Quand on est prêt, on vous appelle et vous nous rejoignez avec la voiture. Ça devrait prendre deux jours.

Chouki connaît cet air aussi bien sinon mieux que moi et enchaîne directement :

— Et qu'est ce qu'il veut en échange ?

— Non, ça un colis pour *my brother*.

— Ah bon, mais on a qu'à y aller tous ensemble, relance Chouki.

— Non, ce que mon père veut dire, c'est que c'est comme un frère pour lui, mais il a pas assez d'argent pour aller là-bas, alors il fait passer des colis.

C'est Najate qui vient de parler. C'est la première fois que j'entends sa voix. Fluette et chantante, une légère hésitation sur les mots choisis accompagnée d'un accent mélodieux. L'odeur mêlée de la menthe et de sa peau stimule certains de mes organes sensoriels. Assis en tailleur, je suis bien trop à découvert, à la vue de tous. Je sors le t-shirt de mon pantalon pour couvrir le stipe qui grandit sans contrôle.

— Allez, c'est d'accord. On vous le prend votre colis.

— Attends Rave, il faut qu'on discute.

— T'as une autre solution ? Laisse faire. C'est normal. Il nous rend service, alors nous aussi on peut l'aider.

— Ah merci, merci, mon ami. Ça manger là ?

Itinéraire, mise au point, emploi du temps, lieu de rendez-vous. Plus nous avançons dans le repas et les détails, plus Saïd améliore son français. Mais vivement qu'ils partent tous les deux. Vivement

que le paternel s'en aille pour que je sois seul avec Najate. J'imagine notre rencontre tandis qu'elle étend le linge à la terrasse. Elle, elle me sourit, bridant ses yeux, m'ouvrant son visage. J'allume une cigarette pour occuper mes mains, me donner un peu de contenance.

*

- Tu fais quoi ici ? Tu veux laver le linge ? Donne-moi.
— Tu parles bien français, Najate. T'as appris à l'école ?
— Non, moi pas bien parler. Y en a un peu des Français ici. Pour les vacances. Toi aussi en vacances ou rester au Maroc ?
— Je sais pas Najate, c'est bien le Maroc. Y a du travail ici ?
— Non, pas travail. Toi marié ?
— Non, Najate. Je suis tout seul, j'ai pas de copine. Et toi, t'as un amoureux ?
— OH, oh moi, non ! Pourquoi ? Moi trop petite, c'est pas bien. Rachida c'est jolie, toi marier avec elle ?
— Pourquoi pas avec toi ?
— OH ! C'est fou ! Toi malade dans la tête, pourquoi avec moi ?
— Parce que moi rester avec toi ici. Dis-moi, t'as envie ou pas ?
— Moi, je connais pas toi. Je veux pas. Pourquoi y en a pas de cheveux ?
— Najate, écoute, j'ai écrit ça pour toi. Petit poème.
Habibi,
Ta peau cuivrée par un rayon de soleil dore comme la plage
Et ton regard nomade déchire le voile qui habille ton visage
La vision du lointain
Habi
Un son de ta voix
Et tout se trouble autour de moi

*Je bois à la source de tes mains fluettes une eau douce
Trouve entre tes bras ce nid douillet sous un ciel d'airain
Et devine les lignes qui descendent de tes épaules jusqu'à tes reins
À genoux, je suivrai ton pas.*

— Oh, c'est gentil. Pas tout compris mais c'est gentil. *Habibi*, embrasse-moi. *Boussa, boussa, boussa, habibi...*

— Eh ! ALLÔ ? TU M'ENTENDS ?

— Hein, euh...quoi, qu'est ce qu'il y a ? T'as besoin de mon avis, Driss ?

— Ben oui, ça te convient ?

— Y faut qu'on y soit quand ?

— On vous appellera, bon Dieu ! Écoute un peu, c'est important. Ça t'intéresse pas ?

— Mais si, je suis d'accord, si tu veux, n'en parlons plus. Je suis fatigué.

— Alors c'est bien, moi et Driss partir demain. Ça, plan pour la route, pour vous. C'est bien. Moi au lit. Demain on partir tôt. Six heures.

*

La petite fille du désert dépose le thé et les pains sucrés devant mon lit. Je la trouve encore plus belle que la veille. Son père doit être parti, à l'heure qu'il est. Je fais semblant de dormir encore, les yeux mi-clos, je l'espionne. Je l'entends préparer mon déjeuner, délicats tintements de vaisselle et de couverts. Je sens le parfum de la menthe qui vient à moi. Sur la table basse, près du lit, elle a posé la théière, deux coupes, un demi-pamplemousse, une serviette en papier, deux pains, deux verres et le sucre. Elle revient et pose sans faire de bruit une carafe de jus d'orange, telle la boisson que l'on porte au roi qui dort.

Je chasse soudainement le drap comme on ôterait une cape de ses épaules. Elle s'effraye. Surprise, puis gênée, à la vue de

l'étranger en caleçon qui sourit devant elle.

— Bonjour, Najate.

J'enroule le drap pour en faire une toge et m'assois au bord du lit.

Les doigts entre-croisés et les pieds joints, elle me regarde déjeuner. Je crois que ça lui fait plaisir. Elle sourit. C'est un instant étrange. Un moment d'intimité, comme une scène entre deux amoureux, intense et sereine. Mais ce cri ! Ce cri aigu à en crever les tympanes.

Najate, la première, se précipite à la cuisine. Je la suis maladroitement avec le drap et arrive juste après. Non, c'est pas possible ! Le tableau est pathétique. Chouki, le front bas, se tient la joue l'air penaud. Rachida, elle, continue d'astiquer avec force un meuble de l'autre côté de la pièce. Tout ça dans le silence confus d'un malaise palpable.

Don Juan quitte la pièce, je le rejoins dans le salon.

— Chouki, mais ça va pas !? Qu'est ce que t'as fait ?

— J'sais pas, moi. Elle me sourit tout le temps. Depuis hier soir déjà. Moi, je croyais que c'était bon, tu vois.

— Mais moi aussi, elle me sourit depuis hier soir et je lui ai pas sauté dessus.

— Qui, Rachida ?

— Mais non, Najate.

— Ah, Najate. Tu l'aimes bien, alors.

— Non, mais écoute... écoute, je vais te dire quelque chose. Y faut pas te vexer, mais peut-être qu'elle a peur de toi ?

— Pourquoi ça ?

— Eh bien parce que vous les Noirs, eh bien, peut-être qu'elles aiment pas, tu vois ?

— Non, j'vois pas. Quoi, elles aiment pas quoi ?

— Peut-être qu'elle n'a pas l'habitude, tu comprends ? Et tu sais ce qu'on dit sur vous, sur vos appareils.

— (?...)

— Elles aiment pas, c'est tout ! Alors tu restes tranquille et tu laisses les deux sœurs.

Je retourne illico à la cuisine mais avant que j'ouvre la bouche...

— Oui ça va, monsieur, merci.

Monsieur. Elle m'appelle monsieur. Oh, Najate. Je me sens propulsé à des milliers de kilomètres d'ici. Expulsé de son cœur. Loin, à l'autre bout du monde. Loin et seul, seul au milieu des autres, seul sans elle. J'ai l'air d'un roi déchu et retourne dans ma chambre, triste et tête baissée, le cœur en compote. Ma toge fripée traîne par terre. J'ai honte de boire son thé, j'ai honte qu'elle me débarrasse, j'ai honte d'être présent. Je me sens encore plus honteux avec ma tronche d'Européen bourgeois modèle.

Comment faire pour obtenir son pardon ?

En me préparant, piochant dans les affaires de Chouki, je décide de me risquer à la scène du Grand Pardon. Ses habits ne me vont pas trop mal. J'enfile une chemise bariolée de jaune, de vert et de noir sur fond blanc avec un pantalon de toile claire. Je la rejoins à la table de la cuisine et je sens la pression monter. Elle est assise devant les aubergines, les oignons, la volaille, les pommes de terre, les bocaux d'olives et d'amandes.

Elle ne me regarde pas. *Tant pis, j'y vais.*

— Elle est où, ta maman ?

— Souk.

— Elle revient quand ?

— Mais je sais pas, moi.

— Il est beau, ton village. C'est grand ?

— Un peu.

— Moi, je connais pas. Tu veux pas me faire visiter ?

— Visiter ? Pourquoi ?

— Comme ça on se promène cet après-midi.

— Non, non, moi travail à la maison. Beaucoup de travail. Toujours.

— Oh, Najate, pourquoi t'es méchante ?

— Moi pas méchante. Ton copain, il est méchant.

— Et moi aussi, tu crois que je suis méchant ?

— Je sais pas.

— Écoute, moi je vais demander à ta maman si tu peux aller avec moi.

— Non ! Pourquoi ?

— Pour visiter, Najate. Alors toi tu demandes. S'il te plaît, Najate. Moi, je veux me promener avec toi. On ira voir l'océan et puis on fera une balade en voiture. Je veux aussi acheter quelque chose pour ta famille, c'est normal. Petit cadeau. Avec toi, c'est mieux. Tu connais les magasins. S'il te plaît, demande. Sinon, c'est moi qui demanderai.

Najate me regarde comme une chose étrange. Elle semble atterrée que je vienne lui parler et lui demander de sortir avec moi. Son expression ne trompe pas. Elle hoche la tête en marmonnant un truc du style : il est cinglé, qu'est ce qu'il me veut, ils sont fous ces Européens, pourquoi il vient me voir, celui-là...

— C'est pas de ma faute, Najate.

— Après manger. Après la vaisselle pour acheter un cadeau pour maman.

— Oui. Merci, Najate. Je peux faire quelque chose pour t'aider ?

— Non. Toi assis au salon. Attends pour manger.

Il est quatorze heures quand enfin la belle vient vers moi.

— Suis prête.

*

Nous roulons direction El Jadida.

Najate reste muette. Malgré tout, nos regards semblent complices. Je crois qu'elle est heureuse de m'accompagner, qu'elle m'a déjà pardonné l'incident de ce matin. D'ailleurs, elle sait que

c'était pas ma faute. Mais surtout, elle doit être heureuse de faire autre chose que ses corvées de l'après-midi. J'essaie de la faire parler. Questions sur sa vie, ses amis, son pays. C'est pas original mais ça marche. Après quelques kilomètres, nous nous surprenons même à rire. Je fais le clown, raconte des bêtises. Elle couvre son visage éclairé avec ses mains. Sa timidité la rend fragile. Elle rit et je souris. Je crois que j'y perds. Je me dévoile. Un sourire signifie bien plus qu'un éclat de rire. C'est le miroir des sentiments, alors que sa sœur de lait en est le masque. Il traduit les émotions cachées par un dessin doux et retenu, parfois gêné, mais toujours authentique. Le rire lui peut être faux, jaune, forcé, moqueur ou bien nerveux, même s'il lui arrive d'être franc. On ne devine rien la bouche grande ouverte et les yeux fermés.

Je gare la voiture et nous voilà marchant sur la plage ondulée. Le vent du large rend ses cheveux fous. Je m'adosse au pied d'une dune tandis qu'elle reste debout, devant moi, à fixer la toile de fond bleue. Elle porte une simple djellaba blanche et un léger foulard azur. Le vent fait flotter son habit, et le tissu autour de son cou prolonge les remous frénétiques de ses cheveux. À l'arrière, les dunes laissent s'envoler le sable des crêtes. Najate paraît planer au milieu des grains tourbillonnants et danser dans ces dunes sans se mouvoir. Elle plisse les yeux, c'est tout. Le vent l'enveloppe et valse avec son corps.

Je me lève et passe mon bras autour de sa taille pour ne pas qu'elle s'envole, pour l'avoir près de moi. Elle me regarde et me sourit, timide et délicate. Plus loin, au bout de la plage, se dressent les remparts du vieux port d'où sortent des perchoirs en fer. Usés par le sel marin, ils visent sans relâche le continent d'en face. Armes roussies, oxydées, démodées, symboles fatigués d'une liberté défendue, ils pointent les bateaux depuis des siècles. Dans leurs bouches ouvertes résonne le bruit des vagues, et les mouettes rieuses se posent inlassablement sur leurs bras tendus.

Nous montons les escaliers fracturés de la citadelle

abandonnée. En haut des marches, une cour carrée et déserte nous laisse dans l'intimité de deux amoureux intimidés. J'ai cette sensation bizarre d'une énergie extravagante au fond de moi. Je respire profondément, glisse ma main entre ses doigts pour partager avec elle ce moment si unique où j'ai conscience de vivre.

— Je suis content d'être ici, avec toi, Najate.

— Moi aussi.

Enfin, nous fermons nos yeux. Plus besoin de parler, de voir ni d'observer. Plus besoin de penser ou réfléchir. Juste se laisser aller. Mes lèvres fines caressent sa bouche en cœur. Les pointes de ses cheveux fouettent mon visage comme des lanières de satin. Nous plongeons dans un baiser chaud et passionné. Cette citadelle à la mémoire lourde d'anciennes batailles se transforme en un minaret où nous sommes éternels. Les vagues semblent s'arrêter, le soleil se figer, le vent s'essouffler. Le temps suspendu à jamais, à jamais.

*

Dans la médina, nous jouons les amants secrets, nous effleurant les mains sous les tas de foulards et de chèches, à l'abri des regards de la foule ou d'éventuelles connaissances de la famille.

Najate choisit un turban bleu pour sa mère. J'en offre un rouge à ma belle.

— Il faut rentrer maintenant, *habibi*. J'ai du travail. Maman m'attend.

— Oui Najate, mon cœur, on y va.

Elle est à côté de moi dans la voiture, et j'attends déjà notre prochain rendez-vous. Impatient et vorace, je goûte à toutes les envies, toutes les gourmandises du cœur. Ma main frôle son genoux. Najate se laisse faire. Les mains sagement croisées contre

son ventre, elle regarde défiler le paysage, l'air de rien, souriante.

L'après-midi touche à sa fin quand nous rentrons. À la maison, l'ambiance paraît plus détendue. Je suis bien soulagé de surprendre Rachida, sa mère et Chouki autour d'un thé. Il s'est réconcilié avec la sœur de mon amour et la mère ne saura sans doute jamais ce qui s'est passé. Ça sent déjà le chaud, les épices et les légumes. La bonne cuisine.

— J'boirais bien une bière.

— Moi aussi, Rave. Putain, t'aurais pu t'arrêter pour en acheter.

— Arrête de m'appeler Rave. Tu crois que j'avais rien d'autre à foutre.

— Alors ? Comment c'était ?

— Pas mal.

— C'est tout ?

— On s'est baladé, Chouki. On est pas allé acheter de la bière ni faire le tour des bordels de la ville.

— T'es trop romantique.

— Ah oui, on peut pas en dire autant de toi. T'as arrêté de lui sauter dessus à la grande sœurlette.

— Très drôle. J'ai passé une très bonne journée. Et tu sais pourquoi ? Parce que j'avais pas le stress.

— T'as raison. Ça fait longtemps que j'ai pas été aussi détendu.

— Sers-moi du thé, Rave.

J'attends le soir plein d'espoir et d'impatience. J'imagine Najate me rejoignant dans la chambre, en secret. Sans faire de bruit, sa silhouette s'approche et se glisse au bord du lit. Je la sens sans la voir, la devine puis la découvre. J'espère, mais viendra-t-elle ? L'incertitude est à l'espoir ce que la division est à la multiplication : une opération à trou. Ils sont opposés mais indissociables. L'un n'existe pas sans l'autre, tels l'anion et le cation.

En attendant, je ronge mon frein et calme mon appétit féroce en profitant du repas que la mère apporte. Pour barrer toute

éventualité de déception, je décide de bouleverser les habitudes. Je vais à la cuisine et demande à Habiba de venir boire le thé au salon avec ses filles après le repas. Elle est surprise, comme je l'imaginais, mais elle accepte en souriant, comme je le voulais.

On ne se comprend pas toujours, alors on se parle en mime. Je l'admire, je trouve qu'elle a la classe. Sans forcer, sans même le savoir. Elle dépasse de loin l'élégance. Ce petit bout de femme, c'est une histoire à elle seule. Je crois qu'elle m'aime bien, et son émotion lorsque je lui offre le foulard est presque démesurée. Elle a les larmes aux yeux, me prend dans ses bras et découvre son cadeau comme une petite fille à qui l'on offre un déguisement de fée.

Sur l'étagère blanche du salon, perdu entre des vases, des bibelots, quelques livres, des assiettes décoratives et juste à côté d'un verre rempli de stylos, il y a un jeu de cartes. Je me lève, sors les figurines de l'étui usé et propose aux filles une petite partie.

Habiba caresse sa joue de ses mains jointes et ferme doucement les yeux. Elle nous souhaite bonne nuit.

Rachida se lève et accompagne sa mère. Je crois qu'elle essaie de négocier la bataille. Habiba se retourne vers nous et nous salue d'un geste de la main.

La sœur aînée s'assoit à côté de Chouki. Ils se rapprochent et forment maintenant une équipe soudée, tandis que Najate et moi trouvons mille astuces pour rester en contact. Sous la table, c'est ma jambe qui vient glisser délicatement contre la sienne, c'est ma main qui effleure sa peau quand ce n'est pas mon tour de jouer. Les cartes écornées, presque décolorées passent de main en main. Elles ne glissent plus mais tombent à plat. Il y a des rois et des reines sénescents, des valets amputés au tiers, et les autres valeurs tombant en lambeaux sur le plateau de jeu.

Après quelques tours de table, ma tendre laisse la partie, s'allonge sur les coussins et les tapis, nous regarde jouer, nous écoute, traduisant de temps en temps pour sa sœur ce que Chouki

raconte. Il monopolise la parole, personne ne l'arrête, on entend que lui. Il arrive à l'intéresser et la fait rire. C'est une facette que je découvre chez lui, il assure plutôt bien d'ailleurs. Puis elle accepte de l'accompagner dehors. Il ne veut pas fumer seul, paraît-il, et moi, je n'en ai aucune envie. Ils nous laissent dans cette pièce silencieuse et lascive.

Je me penche vers Najate, lui enveloppe le cou, lui caresse la nuque. Elle ferme les yeux et déjà, sa respiration se fait plus lente et plus profonde. Elle tourne la tête et sa joue se loge dans ma paume. Je lui fais une bise, puis un bisou, puis un baiser. Najate est allongée, sans défense, les bras ouverts, sa poitrine légèrement dressée. Après avoir pris conscience de la vie, j'en jouis. Mes mains couvrent ses épaules, ses joues, ses mains, son dos, descendent sur ses hanches puis déboutonnent sa robe blanche. Je la touche comme une pièce d'art rare et précieuse. Elle tire cette couverture posée à côté puis nous enveloppe, nous coupant du monde. La chaleur devient suffocante. Mon pouls s'accélère, ma respiration est saccadée. Nos corps se caressent, mêlant notre sueur à cette ambiance moite. Sa djellaba repliée autour de sa taille m'offre sa poitrine ouverte et ses jambes nues. Je l'embrasse fort afin de contenir nos soupirs. Seuls quelques gémissements de plaisir émanent de nos poitrines. Je m'enfonce dans la partie tropicale de son corps. Son ventre se soulève, ses bras s'accrochent à mon cou. Ses yeux étonnés puis un peu vagues me regardent, sa bouche entrouverte laisse échapper un souffle chaud puis son corps tout entier se contracte jusqu'à m'étouffer et se laisse tomber sur les coussins éparpillés. Je continue de me frotter à sa peau, de sentir la douceur entre ses jambes, de goûter à ses seins, d'aller encore plus loin. Je me contiens pour ne pas exploser dans un cri et prolonge cet enivrant combat au plus profond de son ventre. Des gouttes perlent de mon visage et pleuvent sur sa poitrine, mais ses ongles s'enfoncent dans mon dos, sa tête va et vient et tous ses membres s'accrochent à moi comme pour me

ligoter. Son corps se rebelle et devient fou. Je perds pied et tout tourne autour de moi au moment où le plaisir jaillit.

J'atténue le bruit de ma respiration la tête enfouie dans ses cheveux. Immobiles un long moment, peut-être une heure, peut-être dix minutes, quelle importance, nous revenons petit à petit de cette étreinte furtive.

Je regarde ma belle.

— Où sont Chouki et Rachida ?

— Ils dorment ensemble, *habibi*. Rachida, elle aime bien ton ami.

— Ah bon ? Tu restes ici ?

— Non, il faut que j'aille me coucher. Si maman se réveille, c'est pas bien.

— Tu viendras demain ?

— Où ça ?

— Je sais pas. Avec moi, en balade.

— On verra, *habibi*. À demain, chéri-chéri.

Elle remet sa djellaba, m'embrasse et s'en va comme un oiseau retourne à son nid.

Allongé sur le dos, les bras en croix, je reste là, sentant l'amour qui se dissipe. Mon regard et mes pensées sont à néant. Je vais m'endormir comme un rien.

DANS LE DÉSERT

- ave ! Rave ! Oh, debout !
- Quoi, qu'est-ce qu'y a ?
- Lève-toi, faut qu'on y aille. T'as dormi au salon ?
- Ouais, j'ai... je me suis assoupi. Et toi ?
- Moi ? Mais, j'ai pas dormi, moi. P'tite nature. Allez, on bouge.
- Où ça ?
- Driss a appelé. Ils nous attendent. On part après le déjeuner.
- Déjà ?
- Ben ouais, déjà. Tu voulais rester encore une semaine peut-être ?
- Ou plus.
- La prochaine fois. Allez, dépêche-toi. C'est prêt.

Ça y est. La machine-vie s'emballe à nouveau. J'étais bien pourtant, au calme. Je pourrais me cacher là. Mais rien ne va jamais comme on le souhaite. Les bons moments que l'on veut à rallonge ne durent souvent qu'un temps, toujours trop court, tandis que les épreuves se succèdent à la chaîne en général. La première sera après le déjeuner. J'ai de l'appétit ce matin. Je dévore tout ce qu'il y a sur la table. Je finis le thé et le jus d'orange. L'heure tourne, Chouki a déjà rangé les deux sacs à dos dans le coffre et fume tranquillement en compagnie de Rachida.

La mère toujours souriante se démène à la cuisine. Elle prépare des sandwiches pour la route. Elle a sans doute reçu des ordres de son mari et il ne faut pas partir en retard.

Je me lève, plie la couverture et tape les coussins.

— Non, laisse, *habi*. Je ferai, moi.

Sa voix est tremblante et plus que jamais fragile. Moi aussi, j'ai un nœud dans la gorge qui me fait mal quand je parle.

— Tu dois partir ?

— Oui, chérie.

— Tu penseras à moi ?

— Oui.

— Tu me parleras dans ta tête ? Tu resteras avec moi dans ta tête ?

— Oui.

— Et tu te souviendras de nous ?

— Oh oui, mon amour.

— Quand tu reviendras, je serai là. Moi, j'attends toi. Et si tu penses à moi, c'est comme si j'étais avec toi, un peu.

— Oui, chérie.

— Tu feras attention à toi. Ne tombe pas malade. Reste toujours avec des gens bien. Écoute ce que dit papa. Vois plein de choses et raconte-moi tout.

— Oui, oui, chérie.

— Serre-moi, *habibi*.

— Oui, oui, ma chérie, Najate. Je suis là et je te serre dans mes bras. Oh Najate, je ne t'oublierai pas.

Je regarde une dernière fois ses yeux mouillés, souriant légèrement.

Il faut y aller.

Devant la voiture, la mère, le visage rempli de larmes, me serre dans ses bras et Rachida nous souhaite bonne route. Najate, en retrait, devant la porte de la maison, a enroulé autour de son cou le foulard rouge qu'elle serre contre elle.

Chouki fait demi-tour et la voiture s'en va. Mais je ne me retourne pas une dernière fois pour voir la belle. Je me le défends. Même si, quand je regarde le ciel je vois la belle, quand je regarde la mer je vois la belle, quand je fixe la route je suis en face d'elle. Quand je dors je rêve de la belle, quand je conduis je parle à la belle, quand je suis seul, c'est avec elle.

— Eh, Chouki, tu sais ce qu'on doit faire passer en Mauritanie pour son frère ?

— J'sais pas exactement. Des médicaments, je crois. Ils nous les donneront avant de partir.

— Il faudra donner de l'argent à Driss et la voiture sans doute.

— Ouais je sais, mais on a pas dépensé grand chose. Je lui filerai deux mille.

J'ai soudain cette appréhension qui me glace le sang. Cette crainte qui me prend comme un banc de poissons croisant sur son chemin un triangle gris avançant la gueule ouverte, *ne le tue pas celui-là*, je n'ose rien lui dire. J'espère qu'il pense la même chose que moi. Mais Chouki conduit, le visage impassible, concentré, ne laissant rien filtrer. Et moi, je dis toujours, y faut pas, ne le fais pas, mais alors, on serait déjà au fond du trou. Deux macchab' à qui l'on ferait de respectueuses civilités. Et je préfère voir les autres dévorés. Finalement on ne peut pas s'en tirer sans bobo à l'âme ou au cœur, mais nous sommes encore vivants, en bonne santé et en pleine course.

Je regarde Chouki, j'aimerais lui exprimer toute ma joie de l'avoir près de moi. Mon ami. Il me console sans le savoir du déchirement de la rupture. Il ne me laisse pas seul. L'aventure continue, comme on dit. Il n'y a pas si longtemps, elle m'était étrangère ou se résumait à répéter chaque jour les gestes de la veille dans le même ordre. Trouver du travail pour ne pas décevoir les espoirs, passer tous les week-ends la même soirée. L'aventure abyssale quand je descendais chercher mon courrier, l'aventure ascensionnelle quand je remontais les courses.

L'aventure, c'était tout simplement d'attendre le lendemain. Aujourd'hui, j'espère vivre jusqu'au lendemain.

Je dois mettre un point d'honneur à conclure cette aventure avec lui. Après tout, nous sommes complices. Le suivre une dernière fois.

*

Il y a bien des ports en Mauritanie.

Nous avons roulé une vingtaine d'heures et arrivons à Bir-Gandouz le lendemain matin.

Garés à l'entrée du village, nous attendons nos deux passeurs. Chouki se repose dans la voiture, moi, je sors prendre l'air. Et s'ils ne venaient pas ? S'ils voulaient nous piéger, ou s'ils s'étaient fait tuer ou arrêter ?

Le vent et le silence se joignent à mon inquiétude. Ça fait plus d'une heure qu'on attend sous le soleil qui chauffe à mort maintenant, dans ce trou d'à peine cent âmes. Le stress monte et la litanie du paysage me met les nerfs à vif. Et la fatigue, cette ennemie intime qui ne se repose jamais, contre laquelle on lutte, mais qui croît à chaque seconde. Vicieuse et sournoise, elle trouble la vue, elle donne la migraine, elle rend nerveux, tire les traits et fait trembler les mains jusqu'à faire perdre la raison. C'est l'épine plantée au milieu du dos.

Et puis, il y a le désert. Terrain vague dépourvu de mer. Plage infinie, abandonnée, érotique et dangereuse. Grande comme un pays, plus forte qu'une armée entière, elle se laisse pénétrer, tendant ses bras, en murmurant :

Venez, entrez. Entrez dans mon corps pour ne plus jamais en sortir. Il y fait toujours beau et chaud. Ici la place est réservée aux rêves et aux illusions. Venez, voyez, il n'y a rien sur moi, je suis nue. N'ayez pas peur, vous n'en reviendrez pas. Voyez mes reliefs et mes courbes, ma chute de reins et mes genoux ronds. Regardez comme je suis belle allongée au soleil, bronzée

intégralement, sans un point d'ombre ou de marquage à l'horizon. Et la nuit, dans mes bras, vous ne me reconnâtriez pas. Je me pare d'un milliard de perles, quand le dieu qui m'a faite recouvre sa cage à oiseaux d'un foulard noir et scintillant. Je porte tous les soirs ma plus belle robe et arbore tous les jours mon plus beau sourire. Je ne me maquille jamais, et dormir au creux de mon épaule est si doux que l'on pourrait rester des siècles et des siècles sans jamais se réveiller.

Mon cerveau devient fangeux. Ensorcelé et malade de la chaleur, il est au bord du court-circuit.

Mais il y a cette femme mystérieuse, venant de nulle part. Elle s'avance vers moi. Est-ce une messagère ? Va-t-elle nous guider jusqu'au repaire secret où nous attendent Driss et Saïd ? Mais qu'est-ce qu'elle est belle. Ses longs cheveux clairs flottent au vent et son corps magnifique s'approche. Je n'en crois pas mes yeux. Arrivée tout près, elle me sourit tendrement, sans rien dire, et laisse apparaître cet amour profond dans ses yeux d'or et de sable. Son parfum, mélange de chèvrefeuille et de bois-de-santal, m'étourdit. Une douce ivresse court au fond de mes entrailles et remonte dans ma poitrine. Puis elle m'enlace et approche sa bouche pour m'embrasser. Je succombe à son charme, à sa beauté. Je ne pose aucune question. Je ferme les yeux. Sa bouche fine et humide descend sur mon menton et jusqu'à mon cou. Mais elle continue et me lèche le visage comme un chien lécherait un os. Je ne peux me retirer. Sa bave gluante trempe ma figure, et cette énorme langue de bœuf serpente maintenant au fond de ma gorge. Je me recule pour faire cesser cette pénétration aussi brutale qu'inattendue. Instantanément, elle devient animal dépravé, dénaturé. Une dentition de piranha surgit, bordant le trou béant, noir comme dans une caverne. Les pointes de ses cheveux deviennent des tiges urticantes qui lacèrent mon visage et ses yeux globuleux noircissent puis s'injectent de sang. Ses ongles s'allongent et durcissent pour donner des serres. Son visage se couvre d'un rictus sinistre et obscène remontant jusqu'à

ses oreilles boursouflées, disgracieuses, et des écailles de reptile géant se développent sur tout son corps. Son haleine de méthane semble sortir du fond des marécages où elle s'abreuve.

Je me débats comme je peux. À coups de poings, à coups de pieds, mais la créature me serre dans ses tentacules et rit, cynique. Elle est trop forte. Je bondis sur le capot de la voiture et me redresse brusquement.

— Chouki, attention ! Elle est là ! Mais où...

Je me retourne. Elle s'est évaporée. Elle a disparu.

Je délire, j'ai la migraine. Mon corps frissonne. Je remonte mes genoux sous mon menton et enfouis ma tête entre mes jambes. *Oh mon Dieu, mais quand vont-ils venir ? Quand vont-ils venir, nom de Dieu ?!*

Chouki, imperturbable, continue sa sieste. Il ne s'est même pas réveillé quand j'ai appelé à l'aide. D'ailleurs, ai-je appelé ? Mon cerveau frappe mon crâne comme s'il voulait en sortir.

*

Il est presque midi lorsque les passeurs nous rejoignent.

— Ah, mes amis. Vous bien trouvé, ça va ?

— Oui Saïd, c'était pas très compliqué. On s'est perdu qu'une fois, c'est tout.

— À la maison, tout le monde est gentil ?

— Oui, oui, parfait, merci.

— Viens, maintenant. Pas rester devant le village. Ça dangereux.

— Ah bon ?

— Ben ouais, c'est toujours dangereux de se montrer si on veut rester discret. Vous croyez pas ? Salut, les gars.

— Salut, Driss.

— Allez, en route. On a beaucoup de choses à voir.

— C'est qui, lui ?

— Ah oui, lui c'est Muhammed. Il vous accompagnera jusqu'en Mauritanie. Il a pour mission de vous foutre dans un bus après la frontière, direction Nouadhibou. C'est un fameux guide. Le meilleur de la région.

— Mais tu viens pas avec nous ?

— Et non, Rave.

— Mais je croyais que...

— Et la voiture que vous m'avez donnée, je la récupère comment ? Je retransverse le désert une fois que je vous ai escortés et je refais une troisième fois le chemin pour redescendre au Sénégal ? Non, je vous accompagne avec Saïd jusqu'au refuge dans le désert et on se quitte là-bas. On va d'abord laisser la voiture chez Muhammed, puis on récupère les bêtes. À cinq heures et demie au plus tard, on décolle. Allez, montez, je vous emmène.

Driss nous conduit chez Muhammed. Une petite maison avec une grange à l'arrière. Il gare la voiture à l'intérieur.

Nous prenons nos deux sacs si précieux.

— Il y a un peu d'affolement chez les animaux. C'est normal, ils voient pas tous les jours une voiture dans l'écurie. Et puis, si vous voyiez vos têtes les gars, vous feriez peur à un goret.

— Oh, ça va Driss, écrase !

— T'énervé pas, Rave, c'est vrai. Vous êtes fâchés avec les miroirs ou quoi ? Enfin bref, on a un peu changé les plans. Le coup des dromadaires, c'est bien joli mais vous seriez en Mauritanie en trois ou quatre jours. C'est trop long, beaucoup trop long.

— Alors ?

— Alors, mon cher Chouki, j'ai bien l'intention de t'arracher un sourire pour une fois. Voilà la surprise.

Et, sortant des boxes, apparaissent leurs grands yeux expressifs. Puis leurs membres fins et musclés s'avancent. Leurs silhouettes recouvertes de crins soyeux soulignent l'élégance de

cette race mythique. Des pur-sang arabes. Magnifiques coursiers puissants, beaux, endurants, aux sabots ronds, à la robe alezane.

— Alors, c'est pas beau ça, mes amis ? Vous savez faire du cheval tous les deux ? Toi, Chouki ?

— Ben, c'est la première fois que j'en vois en vrai. C'est avec ça que tu voulais me faire sourire ?

— Et toi, Rave ?

— J'en ai déjà vus, j'en ai jamais fait.

— Bon. Eh bien vous apprendrez sur le tas, comme on dit. De toute façon, on a pas le temps de vous donner des leçons d'équitation. Et puis, si ça avait été des chameaux, le problème aurait été le même. Vous n'avez jamais fait de chameau tous les deux ?

*

Il est dix-sept heures trente quand nous entrons dans le désert.

Deux heures à cheval dans ce four à ciel ouvert. La randonnée est plutôt agréable. Nous blaguons et écoutons les histoires désertiques du vieux Saïd. Ici, les ruines de tel ancien clan, là, les restes d'un refuge, au loin, une oasis où il avait pour habitude de s'arrêter avec le bétail. Et le sable du Sahara. Inaltérable. Il ne peut pas s'effondrer comme la montagne, il ne peut pas s'évaporer comme l'eau, ni s'éroder comme la terre, ni se faner ou prendre feu. On passe, on s'y arrête, mais on ne s'y installe pas. Comment voulez-vous seulement creuser des tranchées ou y construire un château ? Une route ou des tunnels, n'y pensons même pas. Il est traversé mais jamais violé.

Je commence à ressentir les premières douleurs de tout cavalier débutant. Mal aux reins et aux pommes. Heureusement, nous arrivons au refuge avant qu'elles ne deviennent de la compote.

La tente ressemble à une petite maison, ou plutôt une cabane. La toile, faite de laine et de poils de chèvre, est soutenue par une

armature en rondins de bois. À l'intérieur, d'épais tapis couvrent le sol et des matelas sont disposés autour de la pièce. Quelques tabourets, une table basse et une armoire meublent la tente.

Saïd allume les deux lampes à huile posées à l'entrée.

— C'est ici qu'on va rester jusqu'à la nuit. OK, je vais vous préparer un petit plat à ma façon, hi, hi, hi.

— On vous fait confiance, Saïd. Muhammed, moi je m'appelle Rave et lui, Chouki. Tu es né ici ?

— Te crève pas à faire la parlotte, il parle pas français. Ah, mais tant que j'y pense, voilà le colis pour les médicaments et quelques petites affaires pour le frère de Saïd. Tiens Rave, charge-le sur le cheval. Il y a l'adresse inscrite sur le paquet. Quand vous serez à Nouadhibou, vous vous y rendrez. Déconnez pas les gars, son frère a vraiment besoin de ces affaires. Rave ?

— T'en fais pas. Saïd nous a bien aidés. On lui rendra service.

— Chouki ?

— Ouais, ouais... On le fera.

— Comment ça, ouais, ouais ? Bien sûr tu vas le faire !

— Bien sûr je vais le faire, mais tu me donnes pas d'ordres ! On sait jamais ce qui peut arriver, aussi. Et puis j'ai mal au cul !

— Oh si, t'as intérêt à savoir.

— Eh, je suis pas un voleur !

Le soleil n'est plus qu'une demi-sphère rouge-orangée cassant la ligne d'horizon et, bientôt, rasant les dunes. On peut suivre seconde par seconde le jour se coucher et l'obscurité gagner l'espace, puis c'est la nuit.

— Il est quelle heure, Driss, demande Chouki qui commence à s'impatiser.

— Vingt-et-une heures.

— Et on part quand ?

— À vingt-deux.

La nuit est calme. Un silence intense impose sa loi, semblable à celui qui suit l'éboulement d'un pierrier au pied de la montagne.

Chacun à sa manière, on passe le temps.

Chouki taille une branche avec son couteau à l'entrée de la tente. Sans doute s'ennuie-t-il sans son vieil ami.

Driss, assis près du feu, relit pour la énième fois le plan et l'itinéraire avec Muhammed.

Le vieux a fini de ranger la vaisselle dans l'armoire. Il sort de la tente un verre de thé à la main puis, assis en tailleur, se plonge dans le vide et la réflexion. Il est plus mystérieux que les autres jours. Il est vrai que faire passer la frontière à des étrangers n'est pas sans danger.

Je me suis éloigné d'une trentaine de mètres pour venir m'asseoir dans la déclivité d'une petite dune. Un peu mal à l'aise, je regarde autour de moi. La lune est bien ronde ce soir, nous nous passerons de nos lampes torche. La lumière pâle donne au désert une couleur blond cendré. J'ai l'impression de voir en noir et blanc. Je me laisse tomber en arrière les bras écartés. J'ai le sable qui me colle aux mains, il est doux. Je revois ce monstre m'étouffant dans ses tentacules.

Nous sommes tous les cinq dans les mêmes dispositions. Concentrés et nerveux. Nous attendons l'heure précise, salutaire, tout en la craignant.

Saïd donne le signal du départ. Il jette le thé sur le feu.

— En route maintenant. Ça l'heure.

Muhammed libère les chevaux. Nous disons adieu à Driss et Saïd et merci pour tout.

Mais mon esprit est déjà ailleurs. Je suis excité. La fièvre de l'aventure me brûle et pique mon cœur qui s'emballe. Nous prenons la piste en vaisseau du désert dans cet espace lunaire extraordinaire et silencieux. Ah, je sens la pression monter, et c'est de la bonne. Oh, oui. La peur et l'angoisse m'oppressent, mais j'avance vers elles. Je m'enfonce sur leurs domaines, je les domine. Surmontant les dunes, une par une, avec plus de courage chaque instant.

C'est vrai que le désert ne se raconte pas, il se vit. Et pendant la nuit, quel univers ! On est seul, comme oublié du monde. Le temps ne tourne plus en rond, piégé dans son cadran, peut-être plus du tout. On se croit maître du néant, du Grand Rien. Sans même le vent, sans même le bruit qui semblent se reposer, on peut se passer de la pensée et de la raison. Qu'elle est belle, la liberté. Juste une sensation. Un tremblement au cœur. Perdu au milieu du terrain vague, dans le grand sablier, plus rien ne semble avoir d'importance.

Muhammed a l'air de bien maîtriser la piste. Pas besoin de la carte, ni de point de repère. Il fait bien son job. Tant mieux, car à ce moment précis, je serais bien en peine d'indiquer la bonne orientation, dans ce labyrinthe décloisonné ouvert aux quatre vents, où l'improbable sortie est partout. Il a certainement fait le chemin plus d'une fois. Mais combien de fois pour faire passer des clandestins ? J'ai le sentiment que nous progressons depuis des heures sans gagner de terrain. C'est comme marcher à contresens sur un tapis roulant. On fait des kilomètres et des kilomètres, on sue, on s'épuise, puis on s'arrête au même endroit.

Muhammed nous fait un signe, mais nous ne comprenons rien à ce qu'il veut nous dire. Il rigole.

— *Yallah !*

Ça, j'ai compris. Il part comme une flèche dans la lumière pâle.

— T'es prêt, Chouki ?

— Ouais. Enfin, j'suis pas sûr.

— Moi non plus. *YALLAH !*

Nous fendons l'air. Nous volons. Oui, c'est ça, nous volons ! Le galop léger et puissant me transporte aussi facilement qu'un grain de pollen accroché aux plumes d'un aigle. L'air frais sur mon visage, dans ma bouche. Le vent siffle à mes oreilles. J'entends à peine le tac-tac-tac rythmé des sabots foulant le sable. Nous avançons dans le lointain.

Muhammed ralentit puis arrête son cheval. Il rigole. Il rigole

toujours, celui-là.

— Eh, y's'fout de notre gueule ?

— Ben, je crois bien, Chouki.

J'ai du mal à parler. Putain, j'ai froid au visage.

Muhammed sort deux grands foulards et s'approche. Il s'avance d'abord vers moi. Toujours en rigolant, il prend le tissu par un des bouts et le met sur ma tête. Puis, avec la partie restante, il passe sur mon nez et ma bouche, enveloppe l'arrière de mon crâne et tourne, tourne et tourne au tour de mon front. Il finit par coincer le bout restant entre les bandes d'étoffe.

Le temps de boire un peu, de fumer une cigarette et nous repartons.

Au galop.

MY BROTHER



e jour se lève. Nous avons changé de pays, mais pas de décor. Les chevaux sont au pas. Muhammed, toujours tranquille, chante un petit air du pays. J'ai le dos et les reins tassés. En fait, j'ai mal partout et je suis épuisé. Chouki a lui aussi les yeux rouges et cernés.

Le guide nous emmène vers ce point noir là-bas, au milieu des plateaux. Qu'est-ce que c'est ? Un barrage, des pirates, la police, les douaniers ? Il chante, tout sourire. Ça m'énerve. Nous filons vers ce point au petit trot.

C'est un 4x4 Patrol perdu dans le désert.

Nous nous arrêtons à sa hauteur. Muhammed descend de sa monture. Nous en faisons autant, histoire de se dégourdir les jambes quelques minutes. Il se dirige vers la voiture et commence à parler au propriétaire. On se demande bien ce qu'il fout là. Ils ont le temps, ces nomades, rien ne les presse. Mais il y a encore de la route, Muhammed, on est pas arrivé.

Je m'approche et lui fais signe de continuer le trajet. Mais, croisant ses mains devant moi, il dit : « *finish, finish* ».

— Qu'est-ce qu'il raconte, ce con-là !

— T'énerve pas, Chouki, t'énerve pas.

— Putain, je vais le défoncer s'il nous amène pas au car. J'suis fatigué, c'est pas le moment de me faire chier !

— Bonjour. C'est vous pour aller à Nouadhibou ?

— Vas-y, parle, toi.

— C'est bon, Chouki, on se calme. Euh, comment ça, aller à Nouadhibou ?

— Non. Missieur Saïd, il a dit c'est pour vous le 4x4 pour Nouadhibou.

— Saïd ?

— Ça, oui. Il dit que vous allez là-bas.

— Oui, c'est vrai.

— Avec moi.

— C'était pas prévu.

— Si, si, missieur. Aller chez Rachid, ça frère de Saïd. Ça missieur très malade. Donner vite les médicaments. Allez, monte tous les deux.

— Mais Saïd ne nous a rien dit.

— Si, missieur à moi, il a dit d'attendre Muhammed.

— Putain, ça m'énerve ces changements de plan à la con !

— Moi aussi, mais comme on a son paquet, il a voulu faire au plus vite et il a appelé ce mec pour nous conduire directement. Et puis, c'est peut être plus sûr, non ?

— Toute façon, on a pas le choix, l'autre y veut plus continuer.

— Allez, Chouki, on prend nos affaires. Surtout oublie pas le paquet pour le vieux.

— Je prends déjà mon sac. C'est le plus important, non ?

— T'as raison. Celui-là, y faut pas le perdre. On en a assez bavé à cause de lui.

Nous chargeons les sacs et grimpons dans la voiture. Oh oui, que c'est bon ! C'est confortable, les sièges sont épais, il y a de l'eau.

De la fenêtre avant, je regarde partir Muhammed entouré de ses chevaux. Je lui fais un petit signe de la main.

— Attends ! Avant de partir, ça payer le voyage.

— En plus, y faut te payer ?! Combien ?! dit Chouki.

— 70 000 ouguiyas.

— Qui ?! C'est quoi ça ?!
— Ça payer dollars ou euros ?
— En euros.
— Attends... Oui, ça c'est 200 euros, si vous plaît.
— Deux cents. Putain ! Attends, j'ai l'argent dans le sac, dans le coffre.

— Vas-y, missieur. Y a pas de problème.
— Tu viens avec moi, Rave ?
— Ouais.
— Écoute, j'aime pas ça. J'aime pas ces changements de plan.
— On a pas le choix.
— On a jamais le choix !
— Je sais. On sera bientôt en ville, évitons de dormir. Encore un petit effort, Chouki, on est bientôt tiré d'affaire. Allez, donne lui sa tune et partons, vite.

— Ouais, je prends le sac avec moi.
— Merci, missieur. Installe-toi. Je connais le chemin sans la police, et sinon, je connais la police Ah ah ah ah ah ! Mais c'est mieux sans la police, non ?

— Allez roule, missieur.

La voiture tanguait sur la piste irrégulière.

Le chauffeur a mis une cassette de musique du pays. ou un truc dans le genre. Il fait chaud. Un nuage de poussière s'élève derrière nous. Et devant, les grands espaces vierges où rien ne bouge et rien ne pousse, où il n'y a personne, pareils à une nature morte. Ce mélange tourbillonne dans ma tête. Mes paupières tombent. J'essaie de me redresser et de garder les yeux ouverts. Encore un peu. Mes paupières tombent. Je résiste mais le soleil m'éblouit. Et cette musique, mélange de percussions, de violon berbère, de basse et de chant me donne la nausée. Quand toute cette aventure sera finie, je partirai. *Najate...* Voler, ah voler, ou voguer sur une mer calme... *les pavés dorés... la Golfe rouge... un coupe-papier...* Être comme en apesanteur... *la chambre d'hôtel... une voiture*

noire... partir en bateau... il a une cravate rouge autour du cou. Ça tangué... ils montent en marche arrière... il est où, ton fouet... je suis perdu dans le parc... cours, cours... quand vais-je partir... je pense à la belle... nous nous regardons les yeux dans les yeux à travers le reflet de la glace... Je supporte pas cette musique... le coupe-papier... Quoi, tu pars ? Mais tu n'es jamais allé nulle part... je t'aime habibi...

Le 4x4 saute entre les nids-de-poule et les bosses. Je suis projeté en avant puis revient brusquement.

— On est où ?

— On arrive tout à l'heure, missieur. Attends.

— Chouki ?

— Ouais.

— Ah, t'es là.

— Ben ouais, où veux-tu que je sois ? Heureusement que t'as dit qu'y fallait pas dormir. T'as rêvé ?

— Ouais, excuse-moi. Bof, pas terrible. Enfin, j'sais plus trop. T'es pas fatigué ?

— J'ai eu le coup de barre avant, mais maintenant ça va mieux.

— J'en peux plus. J'ai les yeux qui s'ferment tout seuls.

— T'inquiète pas, c'est bon. Repose-toi. Tu veux une cigarette ?

— Non, j'peux pas fumer mais j'veux bien d'l'eau.

— Tiens. Bois un coup et pense à ce soir.

— Pourquoi ?

— Ce soir, j'te paie une putain de suite dans le meilleur hôtel de la ville. Y a d'bons hôtels par ici ?

— Si, très bons.

— Écoute chef, tu peux pas arrêter la musique. J'ai mal à la tête.

— Dors, missieur. La musique, c'est bon pour ça.

— Ah ouais ?

— Si, si, le désert, la musique, le soleil. Tout ça, c'est bien.

— Ouais, si tu veux. Putain, j'suis trop crevé.

Je transpire, je pue, ça me gratte. Pitié, faites qu'on arrive au plus vite. *Allez dors, tu ne sentiras plus rien...* Je tiens la poignée au-dessus de la portière et ma tête se repose sur mon bras. Et ça tangué. Remarque, pour voir du pays c'est très réussi, c'est juste, comment dire, les rapports humains qui m'échappent à peu près tout le temps... *dos cerveza...* Je ne comprends pas pourquoi tout le monde se cache des choses ou se butte à tour de bras ! Ce n'est pas toujours comme ça ?... *Je ne regarde pas la ville une dernière fois... à reculons, en général...* En tout cas, c'est pas comme ça que j'imaginai le film. J'ai dû partir dans la mauvaise tranche horaire. La prochaine fois, je choisirai un itinéraire... *en bateau... l'exit vers l'exil...* j'ai du métier maintenant. Et le plaisir, j'en prends au moins ? Ouf, c'est dur à dire, mais quand tout est passé... *putain, mais qu'est-ce qu'y fout ?!*... et qu'on se retrouve en sécurité, on jouit enfin de l'ivresse que nous apporte l'alcool de risque. On se sent immortel, l'éternelle jeunesse... *pourvu qu'ils n'entrent pas... ils descendent l'escalier... mille marteaux... il est où, ton fouet...* On a avalé la force et la vigueur de cent mille brasiers insistants sous la violence des flammes. Alors au début, ça fout la trouille, mais quand on y goûte à nouveau, on s'aperçoit que c'est vraiment bon, puis on finit la bouteille et on en commande une autre, on n'est jamais rassasié... *des écailles de reptiles géants... il jette son thé sur le feu...* D'ailleurs, l'histoire est bientôt achevée, il faut partir. Par n'importe quel moyen ! Excepté le rapatriement sanitaire. Ce n'est pas glorieux de revenir sur un brancard... *On t'avait dit de ne pas partir... T'as vu maintenant ?...* Je voulais une comédie d'accord, mais pas en être le comique.

J'entends du bruit. J'ouvre les yeux. Nous sommes dans la ville. Enfin, si c'est une ville. Des maisons éparses, des routes en terre, pas vraiment de trottoirs, rien d'attractif.

Je me tourne vers Chouki. Il s'est endormi, son sac entre ses bras.

— On est arrivé ?

— Bientôt, missieur. On est à Dakhlet. C'est ici qu'il habite, Rachid. Regarde missieur, c'est beau, non ?

Je suis tellement dans le cirage que je n'ai pas fait attention au rivage de l'océan. Je le regarde comme un enfant. Après tant de dunes, d'arbustes brûlés par le soleil, de sols arides, poussiéreux : l'océan. Du bleu à perte de vue. Et sur la grève, le champ du repos des navires. Couchés sur la plage, comme des carcasses de baleines dévorées par le requin blanc, les tas de ferrailles semblent implorer un démembrement extraordinaire. Le temps, le sel et la rouille sont leurs prédateurs, déposant une lèpre lente et pernicieuse. Certains n'ont qu'un début de corrosion sur la coque, on voit encore le nom qu'ils portent, d'autres, déjà des épaves dépecées. Monceaux de taules gisant à côté de l'armature enterrée dans le sable. Cette beauté morbide emplît ma tête de cette mélancolie, comme le tableau d'un chêne solitaire isolé dans les champs nus, au cœur de l'hiver, que j'ai vu je ne sais plus quand ni où. Des centaines d'embarcations devant moi, sans que je puisse en choisir une seule. C'est ça l'enfer !

Le 4x4 s'arrête enfin.

— Voilà, c'est ici.

— Comment ça ? Au café, là ?

— Si. Rachid, il viendra vous chercher.

— Dans combien de temps ?

— Bientôt, bientôt. Attends un peu. Bois le thé sur la terrasse. Vas-y, vas-y.

— D'accord, on va l'attendre.

— Au revoir, missieurs.

— Eh Rave, c'est quoi ce coin pourri ?

— Ben, j'sais pas trop où on est, en fait. Dakhlet, non ? Ou Dakhlat ? Un truc comme ça.

— D'accord. Putain, tu rends service et tu te retrouves dans le coin le plus paumé du monde.

— Chouki, ils nous ont rendu service eux aussi. Eh,

franchement, t'aurais jamais pensé être là un jour ? On est quand même arrivé loin, tous les deux.

— Ah ouais, où ça ? Ici ?

— Ben, ouais. Mais ici ou ailleurs, c'est pas grave.

— J' préférerais être ailleurs.

Chouki est revenu en forme de sa sieste. Moi aussi, j'ai récupéré.

Nous nous installons tranquillement à la terrasse du café. Prenant le soleil, nous buvons notre verre de thé, regardant les passants s'affairer sur les routes, les trottoirs, dans les boutiques, à l'intérieur des bus. Et nous, nous restons là, dans un autre pays. Nous sommes encore passés. Et ici, je crois que personne ne viendra nous chercher. Ni les Espagnols ni la police. Contents de notre génie pour résoudre les affaires délicates, nous parlons maintenant en vrais professionnels :

— Tu vois Chouki, si on veut blanchir de l'argent en devises japonaises ou exporter plus facilement des ailerons de requin blanc ou des peaux de castor et à moindre frais, on ouvre une entreprise bidon à Milan, on fait le transport via un port d'Albanie, là, on en profite pour payer les douaniers qui ont toute façon rien à bouffer et nous arrivons dans le hangar 14 du port de Milano. Là, le collectionneur ou le milliardaire autrichien se pointe en limousine noire et règle l'affaire sans même sortir de la voiture.

— Ouais et même si ses hommes décèlent l'arnaque, parce que c'est pas du castor mais des queues de lapin et les steaks de requin ce sont des rats palmistes, on lui lance que si quelqu'un bouge, on fait tout exploser. Là-dessus, toi Rave, tu tiens tout le monde en joue, moi je prends le fric et je casse la gueule de ce vieux con et on se tire en moto.

— Ouais, ça c'est bon, ah ah.

— Et si tu veux braquer une banque, c'est pareil.

— Non, Chouki. Moi, je suis plus fourgon blindé, tu vois.

Genre, on connaît le trajet qu'il doit assurer, et en pleine campagne, on l'attend à bord d'un hélicoptère. Une fois en vue, on décolle et avec l'aimant super puissant sous l'hélico, on accroche le fourgon. Une fois en l'air, on déploie une bâche et grâce à l'aimant, tous les appareils radio, walkie-talkies et compagnie sont démagnétisés. On se pose sur une prairie. Sous le choc, les vigiles sortent sans broncher et après avoir récupéré l'oseille, on les attache à un arbre, culotte baissée et mouchoir dans la bouche.

— Ah ah ah ah, ouais, très bien, très bien. En fait, y a plein de fric à se faire. Il suffit d'avoir les bonnes idées, un peu d'imagination et puis une bonne paire de roustons. C'est ça, mon frère, le secret de la fortune : de la tête et des roustons en béton.

— Ouais, t'as raison. L'argent, c'est comme de la poussière, il y en a partout autour de nous mais on la voit pas, on arrive pas à la capter. Tu vois, regarde, nous on a fait les cons, on pourra pas dire le contraire. Bon, mais aujourd'hui, on a du fric et on l'a gagné sur d'autres qui l'ont volé. A-bso-lu-ment !! On est pas pire ou pas mieux. On est pas non plus comme eux.

— Mais alors, qu'est-ce qu'on est ?

— Qu'est-ce qu'on est, ben...

— Et ouais, mon pote, tu veux pas l'admettre mais on est comme eux.

— Attends ! Avant de venir, moi je connaissais rien, je demandais rien de tout ça. J'suis pas comme eux. J'ai pas choisi.

— Moi, je crois qu'on choisit, en bien ou en mal, mais on choisit sa vie, un peu quand même. D'accord, on commande pas tout. Mais en Espagne, quand je t'ai demandé de m'aider, tu m'as suivi et tu savais ce que j'avais fait. Je n'oublierai jamais ça. Pour moi, c'est comme le petit garçon qui sauve son frère de la noyade. Mais je te dis quand même que pour me suivre il fallait être fou, suicidaire ou filou. T'es pas fou, ça je le sais, t'es pas suicidaire parce que t'aurais pu mourir cent fois, alors t'es un filou. Écoute,

les preuves et les épreuves parlent d'elles-mêmes, non ?

*

— Monsieur Rave ?

— Oui, c'est moi. C'est vous Rachid ?

— Non, monsieur. Rachid vous attend chez lui. Venez avec moi. Je prends le paquet ? Merci. Venez, venez.

Nous traversons quelques rues étroites et désertes sans rien nous dire. Il semble pressé. Nous le suivons presque deux mètres derrière. On pourrait prendre un autre chemin qu'il ne s'en apercevrait même pas.

Rachid connaît sûrement des gens ici. Il faudra qu'il me trouve une place dans un bateau. C'est parfait. De toute façon, j'ai pas envie de rester dans cette ville.

Le guide nous fait pénétrer dans une petite maison anonyme perdue au coin d'une rue. Assis près de l'entrée, sur une petite marche, il y a un vieillard. Les yeux fermés, le visage contracté, il grimace de douleur. Tel un prêcheur devenu fou, les mots qu'il répète résonnent comme une prière, une rédemption. Il s'accroche de toutes ses forces incertaines, tremblotantes, à une canne de fortune fendue au bout. Il ne nous voit même pas passer.

Nous entrons dans le couloir. L'escalier est couvert de carreaux fissurés ou décollés des marches. La rambarde en fer est marquée de rouille là où la peinture noire a sauté. Le mur gris et sale est également fracturé à certains endroits, surtout dans les angles. Ça sent les poubelles. À certains étages, il n'y a pas de portes et j'entends des échos de voix et de vaisselle qui se chevauchent. Des fois, il y a simplement un rideau cachant un bouge. C'est cafardeux. Les carreaux des vitres sont brisés. Il y a des détritits collés au sol. À tous les étages, ça braille, ça gueule, ça hurle.

Le messager de Rachid venu nous chercher s'arrête un étage plus haut et frappe trois coups. On nous ouvre. Deux hommes nous accueillent. L'entrée est sombre. Nous marchons jusqu'au bout du couloir et arrivons devant une autre porte. L'un des hommes tape doucement avec son index puis tourne la poignée avec précaution, comme un visiteur ouvre la porte d'une chambre d'hôpital. La lumière du jour éclairant la pièce filtre à travers les épais rideaux.

La pièce est étonnamment luxueuse. De beaux meubles sculptés, des instruments de musique et des décorations accrochées aux murs, quelques dorures, et au fond, assis en tailleur sur un canapé, vêtu d'un boubou, auréolé d'un turban blanc, un vieillard masqué par une barbe épaisse fume un narguilé.

Debout, juste derrière lui, il y a un homme blanc bien habillé. Son docteur certainement.

— Rachid, c'est vous ? dis-je.

Il hoche la tête sans me lâcher de son regard calme et froid. Je m'avance pour me présenter mais je suis retenu par le bras. Un des hommes me plaque contre le mur et me fouille. Les deux autres se chargent de Chouki et le débarrassent de son couteau.

— Eh ! Qu'est-ce qui se passe ?! Monsieur Rachid.

— Vous avez quoi dans les sacs, demande le docteur.

— Notre linge sale, répond Chouki, ça vous intéresse ?

Le doc' s'adresse à un des hommes qui prend les sacs et sort de la pièce.

— Ton linge sale t'attendra dans le couloir. Relâchez-les.

Le guide déchire l'emballage et apporte le colis au vieillard. Tranquillement, il pose le long tuyau d'où sort encore de la fumée odoriférante et ouvre le paquet. Un sourire se dessine sur son visage. Un léger brouillard envahit la pièce. La fumée bleuâtre, presque immobile, flotte dans cette atmosphère énigmatique.

— Vous avez bien travaillé, messieurs, dit le doc'.

— Merci, j'espère que Rachid guérira vite, dis-je timidement.

Les trois hommes derrière nous et le doc' laissent échapper un rire. C'est vrai qu'il n'a pas l'air très malade et le docteur a de moins en moins l'air d'un docteur.

Après avoir tiré une bouffée, le vieillard élève la voix et la porte s'ouvre derrière nous.

— Salut, les gars. Heureux de vous revoir.

— Driss ?!

— Eh ouais, c'est moi, en personne. Ça vous la coupe, hein ?

— Qu'est-ce que tu fous là ? Tu le connais alors ?

— Bien sûr. Tu sais bien que je connais plein de monde. Je voulais juste m'assurer que vous veniez bien remettre les médicaments à Rachid.

À nouveau, les hommes se moquent.

— Mais j'comprends pas. Si t'es là, pourquoi tu les a pas donnés toi-même ?

— Rave, tu sais, c'est dangereux de faire passer de l'aspirine en douce. Non, je rigole, mais comme on vous a rendu service, vous nous en deviez un.

— Ce sont pas des médicaments, alors.

— Eh bien...

— Tais-toi Driss, dit le doc'.

— Mais, j'comprends pas.

— Rave, depuis le début tu comprends pas. Je t'ai pas dit que j'avais une affaire juteuse, une affaire en or ?

— Tu m'as surtout dit que tu t'étais fait plumer par un escroc.

— Conneries.

— Quoi ?

— C'est des conneries. Moi aussi, je sais démarcher les touristes, Rave. Quand on s'est rencontré au salon de coiffure, c'était pas par hasard. Tu te souviens du guide qui t'a mis la pression au port ? C'est lui qui m'a appelé pour me dire qu'il avait trouvé un pigeon. Il m'a même dit que t'avais presque chié dans

ton froc tellement t'avais peur. Après, moi, j'avais plus qu'à te rencontrer et attendre que tu viennes me chercher. Le seul bémol, c'est Chouki. Je pensais pas que vous étiez deux. M'enfin, ça s'est quand même bien passé, non ? En plus, vous aviez une voiture.

— Et Saïd ?

— Il va très bien, merci pour lui. Il est reparti à la maison et il vous passe un grand bonjour. Najate t'embrasse, d'ailleurs.

— Tout était organisé.

— Rave, je t'ai dit que j'étais dans un réseau, c'est vrai ou pas ? Mais vous n'avez rien voulu entendre. Il fallait bien que je fasse autrement.

— Et maintenant ?

— Vous avez rendu service, vous pouvez partir. C'est bon les gars, laissez-les.

— Ta gueule Driss, dégage le doc' qui s'avance.

— Quoi ?

— Depuis quand tu décides qui part ou qui reste ?

— Ils ont assez de problèmes. Vous inquiétez pas, ils n'iront pas raconter n'importe quoi.

— Moi, j'ai pas confiance. Je suis désolé mais je veille personnellement à la sécurité du patron et je peux pas vous laisser partir. Allez-y !

Les trois hommes se jettent sur nous. Chouki est frappé plusieurs fois au ventre et au visage.

— Attendez les gars, vous allez pas faire ça ? Je vous dis qu'ils sont *clean*, ils ne diront rien !

— T'as raison, ils ne diront rien et on va s'en assurer.

— Je vous conseille pas de faire ça, dit Chouki plié en deux, le souffle coupé.

— Ah bon, tu nous donnes des conseils. C'est bien. Et pourquoi je pourrais pas te mettre une balle dans la tête. À cause du bruit ? Tout le monde s'en fout ici.

— Tu sais qui je suis ?

— Un Noir qui va se faire trouer la peau.

— Si tu fais ça, tu pourras compter les heures qu'il te reste à vivre.

— Très bien, alors t'es qui ? Dis-le moi vite, j'en pisse dans mon froc.

À nouveau, ils rient.

— Je travaille pour le Député.

— C'est qui, ce connard ?

— C'est mon père. Alors pour des sauvages comme vous ça parle peut-être pas, mais si tu nous touches, toi et tous tes amis vous mourrez.

— Il est mort, dit le vieillard.

— Mort ? Tout le monde croit qu'il est mort. Assassiné à Barcelone, dans sa propre maison, vous y croyez vraiment ? Avec tous ses gardes autour de lui ? Non, il ne pouvait plus travailler. La police était sur lui, ses ennemis ont essayé de le supprimer alors, quitte à travailler dans l'ombre, autant se faire passer pour mort. Vous le connaissez ou plutôt, vous le connaissiez ? Il préfère qu'on parle de lui à l'imparfait.

— Un peu. On a traité ensemble une fois ou deux mais par personnes interposées. On s'est envoyé des colis de temps à autre. Tu sais ce que c'est ? Mais on ne s'est jamais rencontré. Je garde, je garderai un bon souvenir de nos arrangements.

Reprenant une longue bouffée de son narguilé, il lève les yeux vers nous.

— Vous allez où ?

Vas-y, c'est ta chance.

— Avant de rencontrer Driss, nous allions nous séparer. Chouki devait continuer vers le sud et moi je devais m'embarquer pour traverser l'Atlantique. Nous avons des contacts de l'autre côté. Je suis chargé de réorganiser le secteur là-bas. Mais tout ne s'est pas déroulé comme prévu. J'ai dû rester avec Chouki. En fait, nous avons pris beaucoup de retard. Je dois prendre une

embarcation le plus vite possible. Vous connaissez quelqu'un qui pourrait me rendre ce service ?

— Possible. Driss !

— Oui.

— Occupe-toi de ça.

— Oui, monsieur.

— Mais monsieur, vous êtes sûr...

— Oui, je suis sûr. Ce n'est pas utile d'entrer en guerre à cause de deux jeunes garçons. Laisse-les.

— Tu vas retrouver ton père, petit ?

— Oui.

— Je ne suis pas en conflit avec lui, rien ne nous oppose, alors je vous laisse partir. Aussi, pour le service rendu, veuillez accepter de loger dans une de mes villas ce soir. Vous partirez demain. Driss !

— Oui, monsieur.

— Loge-les où tu sais. Qu'ils ne manquent de rien.

— Oui, monsieur.

— Et mon couteau ?

— On te le rendra dehors, petit.

— Eh, le rouquin, me lance le doc' qui s'approche, je te laisse partir, t'as de la chance. Mais si je te revois, je te torturerai aussi longtemps que dure le Ramadan. Tu me crois pas ?

— Si, monsieur.

Il me sourit.

— Non, tu me crois pas.

Je regarde Chouki qui ne sait pas quoi répondre mais les deux gardes se jettent sur lui et l'immobilisent.

Sans pouvoir réagir, ma nuque est écrasée et ma tête plaquée sur la table. Le garde du corps m'attrape le bras et le tord. Tout à coup, tout tourne autour de moi. On me relâche. Je me redresse, titubant. La mer rouge dégoulinant du plateau de la table vient de moi. Cette cascade carmin perlant sur le sol me suit. Je renverse la

tête en arrière et me tiens le coude. Ma main est en sang.

En même temps que je regarde d'où vient la blessure, je l'entends dire :

— Eh le Noir, il coupe bien ton couteau. Et ça, le rouquin, c'est à moi. Je le garde, dit-il, me montrant le bout de chair qu'il m'a extrait.

Morceau d'auriculaire sectionné.

Et puis le noir.

*

Je savais pas que ça se terminerait comme ça, je te le jure. C'est grâce à vous si ça a marché. Grâce à toi, Chouki. Y faut me croire. Il se réveille, on dirait. Rave ? Rave ?

— Ça va, Rave. Ça va, mon pote. C'est Chouki. Non, calme-toi. Ça va, t'es en sécurité.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je sens les battements de mon poulx dans ma main gauche compressée. Je ne me souviens de rien. Ah si, je me souviens maintenant. Ils m'ont amputé.

— Comment tu te sens ?

— Ça va, je crois. Les sacs ?

— On les a récupérés. Ça va, t'es sûr ?

— Je crois, Chouki.

— Pardon, Rave. Je te jure, je savais pas que ça finirait comme ça.

— Tu m'as trouvé un bateau ?

— Euh, oui. Tu pars demain, demain matin. Putain, tu perds pas le nord, toi.

— On est où ?

— On loge ici ce soir. C'est une des maisons particulières de Rachid.

— J'ai mal. J'ai besoin de boire un verre. File-moi une clope,

Chouki.

— Tiens.

— On s'est vraiment fait rouler sur toute la ligne et même sur tout le chapitre.

— Je sais, Rave.

— Putain, quand j'y pense, même le mec en 4x4 a réussi à nous prendre du fric.

— Vas-y, fume et bois un coup.

— J'ai besoin de prendre un bain. Driss ?

— Pas de problème, Rave, j'm'en occupe.

Je suis né devant la glace, au milieu des robinets en or, des faïences, de la baignoire fumante. Je me regarde, j'essaie de voir où j'en suis. *Mon dieu, qu'est-ce qu'ils lui ont fait... il ne sera plus jamais le même... il a déjà trop changé...* (Allez ! N'y pense plus. L'humiliation, c'est le plus dur à supporter. Je n'ai même pas pu me défendre. Ils ne m'ont laissé aucune chance. Mais tu croyais quoi ? T'es pas dans un livre. C'est la vie, la vraie. Tu pensais que tu allais t'en tirer comme ça à tous les coups ? Les Espagnols, les Arabes, les frontières, l'argent, le vol, les coups de couteaux. T'es pas dans un film. Tu t'y croyais ? Voilà où t'en es. Allez, n'y pense plus.)

Je défais lentement la bande. J'ai trop mal. Tout doucement, je la déroule pour observer mon doigt mutilé. Il me l'a tranché au niveau de la première phalange. Je vois l'os et la viande autour. J'ai l'impression d'être difforme, comme déséquilibré. Asymétrique. On dirait un sexe qui pendouille au bout de ma main. Petit et sans vigueur, avec un moignon rouge au bout comme une inflammation. Il l'a gardé, le salaud. Peut-être est-ce un de ces trophées ou l'a-t-il tout simplement jeté aux ordures ? Peut-être joue-t-il avec ou l'a-t-il accroché autour du cou ou donné aux chiens ?

Je lave toute la crasse qui me recouvre et sors de la salle d'eau enfin propre. Chouki et Driss sont encore anxieux. Je les rassure

comme je peux.

— Où sont mes habits ?

— Au lavage, me répond Driss toujours gêné. Tu les auras demain. Ils seront bien propres. Tiens, je t'ai trouvé une boîte de pilules contre la douleur. Prends-en deux, ça te fera du bien.

— À boire, Driss. Chouki et moi, on a soif et on a faim.

— Pas de problème, les gars. C'est OK. En plus avec cette cloche, tu peux appeler directement le groom.

— Le quoi ? Le groom ?

— Ouais, enfin le servant. Demande-lui ce que tu veux.

La pièce où nous sommes est un grand salon avec deux canapés et quatre fauteuils en cuir épais entourant une table basse sur un tapis persan. D'un côté, il y a le bar déjà éclairé. Dans le coin opposé, un escalier en colimaçon conduit à l'étage. La maison a l'air immense. Chouki et moi, nous nous asseyons sur les canapés confortables en fumant une cigarette pendant que Driss s'occupe du service.

— Alors on a dit une double vodka frappée au champagne pour Chouki, une, et un gin-tequila citronné... voilà, avec une dose d'alcool de menthe pour donner du goût. Et voilà, chers amis. Ah, vraiment ça, un bar plein, ça remet sur pied. Champagne, vodka et glace sont dans le mini-frigo, whiskys et bourbons sont sous le comptoir. C'est magnifique. Et pour moi, un gros whisky ? Bof. Vous, vous m'avez commandé des super cocktails, alors je vais me faire un petit « *Au bonheur des Dames* » : crème de mûres, double dose de champagne, vodka, et, et, et oh, des litchis ! Alors avec un litchi. Et voilà, messieurs. Santé ! Tu prends le bateau demain, Rave.

— Je sais, tu me l'as déjà dit. Je vais où ?

— Tu traverses l'océan, mais je sais pas exactement où va le bateau. Tu t'en fous, toute façon. Tu veux juste partir ?

— Ouais, c'est vrai. J'm'en fous.

— Et toi, Chouki ? Tu vas vers où ?

- Qu'est-ce que ça peut te foutre ?
- Bon, d'accord. Allez, cul sec !... Ah, ça fait du bien par où ça passe. Je nous en refais un p'tit ?
- Fais-nous trois whiskys.
- C'est OK, Rave. J'veous fais ça. J'y retourne.
- Enfin Rave, pourquoi tu m'as pas dit que tu voulais partir. Tu me caches des choses à moi ?
- Mais non Chouki, mais j'ai jamais eu le temps de t'en parler et puis j'en étais pas très sûr. Alors quand on était chez le vieux, c'est venu comme un éclair. Et puis, on va pas se marier, non ?
- T'as raison, mon frère. On s'en est quand même sorti de toutes ces affaires. Mais je voulais...
- Attention, j'arrive. J'ai ramené la bouteille, c'est plus simple. Allez, cul sec ! À ton prochain voyage, Rave.
- Ouais. À ton retour triomphal chez toi, Chouki. Ahhh, ça fait du bien par où ça passe. Allez, deux autres.
- Quoi ?
- Deux autres !
- Déjà ? Oh Rave, j'ai même pas eu le temps de...
- Allez ! Du champagne plutôt.
- Bon, d'accord.
- Tu sais où tu veux aller ?
- Aucune idée, Chouki. J'le saurai quand j'y serai. Je t'enverrai une carte.
- Ouais, c'est ça. Avec un beau timbre. J'fais la collection.
- C'est vrai ?
- Mais non, débile. Qu'est-ce que tu veux que je foute d'un rectangle en papier à la con, qu'on peut même pas réutiliser.
- Il arrive ce champ', Driss ou merde ?
- Vos gueules, nom de Dieu !

*

C'est ma dernière soirée sur ce continent, la dernière avec Chouki. Notre aventure arrive au bout. Il est vingt-trois heures passées de quelques grammes et je me fais un cocktail bombardier, un frappe-tête : une grande bière dans laquelle j'immerge un petit verre chargé de cognac. Je bois à grosses gorgées, à m'en remplir les joues avant d'avaler, tant pour oublier mon ablation que pour atténuer la douleur. Je reprends deux pilules. L'apéritif s'éternise lorsque Driss fait tinter la clochette. Aussitôt le groom nous rapporte ce que nous lui avons commandé. De la viande, des cigares, d'autres bouteilles de champagne et quelques unes de rouge, des fruits, des gâteaux, du café et tout ce qui nous passe par la tête. En fait, on se prend assez vite au jeu. Du foie gras ? Attends, j'appelle le groom. Du parfum, des savons ? Pas de problème, j'appelle le groom. Nos affaires lavées, repassées, pliées, parfumées ? Le groom. Je veux changer de disque, OK, je sonne le groom...

Et toute la nuit nous nous mettons minables, cartables, en vrac, en kit, en toc.

À trois heures et demie du matin, il y a des dégâts. Driss est allongé à côté d'une bouteille de rhum dans son canapé.

Alors Chouki et moi buvons un dernier verre de champagne fraîchement débouché en nous faisant tourner un gros cigare. Accoudés au comptoir, nous trinquons et trinquons encore à tout ce qui existe sur la terre, puis à tout ce qui aurait pu exister, puis à tout ce qui existera un jour, au coucher du soleil de quelque part et au jour nouveau de l'autre côté. Nous portons des toasts à la lune, à la lumière dans l'appartement et à nos verres sans lesquels rien de tout cela n'aurait été possible. Et pour finir, une spéciale dédicace qui nous oblige à remplir une fois de plus nos godets. Nous appelons le vaisseau fantôme en perdition *DRISS LA FAILLITE* qui a vraisemblablement rompu tout contact avec notre galaxie.

— C'est pas OK cette fois-ci, c'est KO, hein Driss. Hé, Driss,

t'es même plus sur l'écran radar, rajoute Chouki plié de rire.

Il finit par se vautrer dans un fauteuil, je m'étale de tout mon long sur un canapé. Fin de l'acte.

*

On frappe à la porte.

— Messieurs ?

On frappe encore.

— Messieurs ?

On frappe encore et encore.

— C'est le groom. Vous m'avez dit de vous réveiller à huit heures.

Je crois que je suis le premier à reprendre connaissance.

— Oui, oui, très bien, dis-je mollement.

— Je peux entrer, messieurs ?

— Euh, groom.

— Oui, monsieur.

— Aspirines.

— Bien, monsieur. Des aspirines et trois petits-déjeuners, monsieur.

— Est-ce que quelqu'un est encore en vie ? Chouki, Driss ?
Eh les gars, y faut se lever pour partir, mais j'arrive pas.

— Ouais, ouais, je suis là.

— Qui c'est ?

— Chou-Chou-ki.

— J'ai rendez-vous à quelle heure, Driss ?

— À dix heures. T'arriverais à te traîner jusqu'à la salle de bain ? Moi, je me doucherai en dernier, OK ?

— Va te faire foutre, je me doucherai sur le bateau.

— Vos gueules les mecs, j'ai mal, hurle Chouki.

— Messieurs, c'est le groom, j'apporte les petits-déjeuners et les aspirines. Messieurs ? Messieurs ??

— Ouais euh, attends groom, euh, on arrive. Euh sinon, si vous pouvez rentrer tout seul, ça dérange pas.

— Très bien, monsieur.

Le groom entre et je le regarde d'un œil. J'peux pas plus. Il se fait discret lui aussi. Peut-être se sent-il ridicule ou gêné ? Il n'a pourtant aucune crainte à avoir de ce point de vue là. En entrant dans le salon, il a dû avoir un choc en voyant ce paysage terrible. Un champ de cadavres après la bataille. Il y en a partout et il faut maintenant les ramasser et l'appel des morts au combat est interminable :

Champagne; mort au combat,
Rhum ambré; mort au combat,
Vodka glacée; morte au combat,
Bières blondes, brunes ou ambrées; mortes au combat,
Tequila; morte au combat,
Cognac; porté disparu.

J'essaie tant bien que mal de me mettre en position verticale. Malheureusement mes jambes ne suivent pas et je me rassois sur le canapé. Je décide malgré moi de refaire un essai. Cette fois-ci, je suis debout. Mais ça tourne, ça tourne, ça tourne trop vite. Je pose une main sur mon ventre, l'autre sur ma bouche, je serre les dents et je cours. Je cours mais je sais plus où je suis. Je sors de la pièce, remonte le couloir et ouvre une porte. C'est une chambre. Je retourne au salon, le temps presse, je prends les escaliers en colimaçon, c'est trop dur, je monte les marches deux par deux une main devant la bouche, l'autre accrochée à la rambarde. Je sens que tout va remonter. Une porte au fond du couloir. C'est là ! Je l'ouvre. MERDE ! C'est une penderie. (Oh non, je peux pas faire ça là-dedans. Bon sang ! Où y z'ont planqué les chiottes ! J'me souviens plus.) Je reviens sur mes pas à tout berzingue et regarde autour de moi. De l'autre côté, le couloir donne sur une grande pièce où chaque mur dispose d'une porte (Oh non, pas ça.) Je ne l'ai pas encore visité, je crois. J'en ouvre une au hasard.

C'est un leurre, une bibliothèque se cache par là. (Où sont les chiottes, BORDEL ! Vite la porte de gauche et puis tant pis si c'est pas la bonne. OH oui, merci mon Dieu, c'est beau.)

Et je vomis.

C'est en me regardant dans le miroir de la salle de bain que j'apprécie l'étendue des dégâts. Un chef-d'œuvre en péril. Je suis sûr qu'on m'aurait donné de l'argent par charité si je m'étais montré en public.

— Eh, ça fait une demi-heure que t'es là-dedans, tu vas être en retard.

— J'arrive, Chouki. Deux minutes.

Vingt minutes plus tard, je me traîne misérablement à table, avale trois aspirines, des fruits et du sucre. Y'm'faut du sucre.

Trente-cinq minutes plus tard, nous sommes prêts. Sacs sur le dos et lunettes de soleil sur le nez. Particulièrement importantes aujourd'hui où je crois bien devoir faire le deuil de mon cerveau et de mon foie.

Nous nous faisons conduire au port par le chauffeur de Rachid. Il fait beau et la chaleur est déjà très vive. Malgré la reculée prise la veille, je me sens léger bien que la bouche pâteuse. Je sais que ça va être une bonne journée. La fin de la grande cavale.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demande Chouki.

— Qu'est-ce qu'on fait, qu'est-ce qu'on fait, on cherche son bateau. Voilà ce qu'on fait, répond Driss.

— Il s'appelle comment ? relance Chouki.

— Le *Nouveau Monde*. Ah, il est là. Putain, la classe !

DEUXIÈME ÉPISODE

EN MER



ous nous présentons devant ce splendide voilier d'une quinzaine de mètres de long, peut-être plus. La coque blanche renvoie un éclat lumineux intense d'où ressort avec plus de brillance encore le nom du bateau écrit en lettres majuscules et dorées. Le capitaine et son skipper nous accueillent presque aussitôt.

— Bonjour, messieurs. Je suis le capitaine de ce voilier et je vous souhaite la bienvenue à bord.

— Merci capitaine, répond Driss. C'est le rouquin-là qui partira avec vous.

— Bonjour, capitaine.

— Bonjour. Alors c'est vous l'ami de Rachid qui embarquez avec nous. Vous avez de la chance, nous aurions dû partir hier. Mais que vous est-il arrivé ? Vous vous êtes coupé ?

— Oh, un accident. Je dois garder ce bandage encore quelque temps.

— Très bien. Donc jeune homme, notre croisière se fera ainsi : Dakhlat/Cap Vert, Cap Vert/Kingston, Kingston/Cuba puis nous ferons un circuit à travers les Antilles.

— C'est parfait.

— Xavier est mon skipper et mademoiselle Florence que vous verrez plus tard vous fera visiter les lieux et vous conduira à votre cabine.

- C'est parfait, monsieur.
- Capitaine.
- Euh, oui, pardon capitaine.
- Ça peut paraître prétentieux mais j'y tiens.
- Pas du tout, capitaine.

Il porte de belles bacchantes, le capitaine. Brunes, légèrement grisonnantes. Il a un uniforme de capitaine et une corpulence de marin. Un roc de granit que rien ne semble pouvoir renverser. Et malgré sa voie rauque, il parle d'un ton rassurant, comme s'il transmettait une force magnétique ou quelque chose comme ça. Je ne sais pas bien donner un nom à ce... à ce personnage.

- Eh bien veinard, tu vas pouvoir te reposer là-dessus.
- T'as raison, Chouki.
- Bon euh, Rave, Chouki, moi je vous quitte là. Y faut que j'y aille. Je rentre à Tanger.

— Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ?

— Eh, le travail continue, Chouki.

— Tu rentres pas en France ?

— Mais t'es fou. Tu crois que je vais revenir dans ce pays de tarés où tu peux rien faire. T'es surveillé tout le temps, on retrouve ta trace dès que tu retires un bifton ou que tu passes un coup de fil. Y a les impôts, des alarmes dans les voitures, dans les maisons, même dans la niche du chien si ça se trouve. Alors non merci, moi je reste là. C'est plus sûr. Rave, excuse-moi encore pour ce qui est arrivé. Je te souhaite bonne route, enfin, bonne flotte ou je sais pas comment on dit et fais gaffe à toi.

— Salut, Driss. T'excuse pas, c'est comme ça. J'veais pas te remercier, non, t'attends pas à ça, mais tu sais ce que c'est, quand on joue trop longtemps avec le feu...

— OK, Rave. Bon, Chouki, tu veux que le groom et moi on te dépose quelque part ?

— Non. Je vais continuer seul.

— Alors bonne route, les gars. Adieu.

— Et toi mon frère blanc, qu'est-ce que tu vas faire sans moi ? Tu vas encore te perdre ?

— Je suis pas perdu. Mais c'est vrai que ce sera plus difficile sans toi. Et toi, tu sais même pas comment rentrer ?

— Et toi alors, quand je t'ai connu tu savais même pas faire tes lacets.

— C'est vrai.

— Allez mon frère, vas-y, va.

— Oui, merci Chouki et puis... salut. Salut, Chouki.

— Salut, fils. Attends ! Tiens. Dans cette enveloppe, t'as largement assez pour payer ton voyage et passer du bon temps. Beaucoup de bon temps. Tu l'as mérité.

Nous nous embrassons en nous serrant fort. L'adieu aux larmes au bord des yeux. Puis il s'en va sans attendre le départ. Lui non plus ne se retourne pas une dernière fois pour me saluer.

*

— Monsieur ?

— Oui ?

— Je m'appelle Florence. Bienvenue à bord du *Nouveau Monde*. Je vais vous montrer votre cabine. Vous pourrez y déposer vos affaires et vous y reposer.

— Merci.

— Suivez-moi. Le pont est en teck, les chambres ont été refaites il y a six mois seulement. D'ailleurs, la cabine où vous logerez n'a jamais été occupée. Il y a quatre cabines doubles et trois simples. Les commodités se trouvent au fond du couloir à droite, avant d'accéder au pont, mais vous disposez d'un lavabo dans votre chambre. Il y a aussi une armoire et une commode pour y ranger vos affaires. Les repas sont pris en général sur le pont sauf par temps...

— Mademoiselle Florence !

— Oui, j'arrive capitaine. Je dois vous laisser. Les autres passagers viennent sans doute d'arriver.

— Je vous en prie, mademoiselle.

— Tenez, la clef.

— Merci.

J'ai jeté mon sac au pied du lit et retourne sur le pont. Il fait trop chaud dans la chambre. J'ai besoin d'air frais. Tout le troupeau de voyageurs arrive sur le bateau en file indienne. Je n'ai pas très envie de parler. Heureusement, ils s'en vont faire à leur tour la visite du bâtiment.

Je traîne sur le pont les mains dans les poches, l'âme entre l'ivresse et la gueule de bois. Enveloppé dans un manteau de solitude, je divague. Mais le bateau est beau et je me sens en sécurité dans ce vaisseau de fer, de bois et de verre. Pourtant, cette magnifique machine marine n'est à mes yeux qu'un petit canard en plastique perdu au beau milieu d'une piscine. Je ne sais même pas si je supporte la mer. Je sens le navire bouger de temps en temps, ça me remonte l'estomac et me fait des gazouillis dans le ventre. Un coup à gauche, un coup à droite, je supporte mal cette petite danse d'équilibre. Le roulis me fait tourner la tête. Je fixe le pont, je regarde les planches, puis la mer. Combien de mètres a bien pu faire le premier marin de la terre ? Fatigué, les yeux gonflés, je me passe les mains sur le visage. J'ai l'impression d'avoir perdu trois années d'espérance de vie et d'avoir frôlé vingt ans de geôles marocaines. Un petit coup de blues peut-être ? Mais du blues bien lourd alors. J'ai sans doute perdu un peu de force physique et psychique, mais j'ai été acteur et témoin d'histoires qui pourraient remplir plusieurs vies, alors que je suis né il y a quelques semaines seulement, quelques semaines seulement...

Nous larguons les amarres juste avant midi. Au fur et à mesure que nous avançons, le bruit de la foule devient murmure et les silhouettes se fondent en de simples formes longilignes. Bientôt, on ne distingue plus que les contours du port, on entend tout

juste les vendeurs à la criée et les bruits lointains de la ville. Deux ou trois bateaux forment avec nous un banc de voiliers, puis plus rien.

Je ne suis pas habitué à tanguer comme ça. Ça tourbillonne de plus en plus fort dans ma tête. J'ai des haut-le-cœur et une sérieuse gueule de bois, en teck. Je rejoins la cabine pour aller me coucher sur mon lit simple. Je me sens vraiment mal maintenant. Je gémis. Je garde la bouche fermée et les mâchoires serrées. J'ai la gerbe. L'impression que l'armoire va tomber sur moi à chaque instant et que les coins de la table de nuit se déforment, devenant des angles convexes. Je n'y vois plus clair. La couleur vert pomme de la moquette me dégoûte à mort. Les murs blancs m'éblouissent, dessinant sur mon visage une grimace sinistre et pathétique qui aurait pu faire s'agenouiller devant moi tous les monstres de la terre s'ils avaient vu mon faciès d'humanoïde. Qui me parlerait d'amour ? Beaucoup m'abattraient pour ne pas laisser cette bête trop souffrir, ou par peur d'avoir rencontré un de ces vieux démons patibulaires, enfouis au cœur des légendes, planant comme une ombre sur le monde.

J'agonise maintenant. Je cherche de l'air par la bouche. J'ai les poches des yeux bleues et le visage livide. Je suis étendu sur le dos, fixant l'armoire, tel un zombi. Juste à côté, il y a un petit cadre en bois à l'intérieur duquel vogue un petit navire de pêche sous un rayon de lune. Il semble vide, aussi désert qu'une salle de bal après la fête. Le navire ne semble donner aucun signe de détresse. La nuit est claire, la mer calme et la lune pleine. La petite voile est déployée mais personne à la barre ni sur le pont. Le temps paraît suspendu et le silence oppressant, comme la minute précédant le meurtre de minuit. Mais je vois dans l'eau une ombre au tableau. Un animal du benthique probablement. Il termine bien en queue de poisson, mais le haut a une forme qui m'est familière. Peu à peu, mes yeux s'adaptent à la silhouette camouflée dans le bleu nuit de la mer. Je peux voir des yeux verts

pénétrant l'obscurité comme deux lasers puis, comme un écho, une douce rumeur.

Je tends l'oreille.

— Tu te sens mieux maintenant ?

— Qui ça, moi ? Qui parle ? Mademoiselle Florence ?

— Tu te sens mieux, mon bel ange ?

— Qui parle ? Tu, tu me parles ? Tu parles !?

— Ne sois pas surpris, oui je parle. Je parle comme toi et je te ressemble un peu, non ?

— Qui es-tu ?

— Écoute ma voix, tu me connais. Regarde-moi. Regarde mes yeux d'amandes douces, touche ma peau de pêche humide et délicate comme la rosée. Écoute ma voix.

— Que fais-tu si loin de la plage ? Tu te baignes en pleine nuit, entre tous ces rochers, c'est dangereux.

— Je t'ai vu et je suis venue à toi, mon héros. Tu as l'air si malade. Tu as l'air si fragile, si vulnérable. La mer soigne les maux. Viens, tu ne souffriras plus.

— Je me noierai.

— Non, tu vivras. Tu ne te noieras que dans le vert de mes yeux et le rouge ardent de mes cheveux. Tu t'agripperas à moi quand tu seras fatigué et je te conduirai dans les plus beaux endroits du monde, au plus profond de la mer. Les abysses t'attendent. Les plus grands mystères, les plus beaux trésors. Tu trouveras enfin ce que tu cherches. Viens te réfugier dans cette niche secrète et profonde, viens, je panserai tes plaies.

Je fronce les sourcils et la bouche entrouverte, je m'applique à observer cette chose des mers étonnante et très belle. Mon sang devient froid et ma tête pèse une tonne.

— Non, non, tu n'existes pas. Tu ne peux pas exister. Oh mon Dieu, je perds la tête. Tu ne peux pas, tu ne peux pas, tu mens.

— Tu mens ? C'est quoi, tu mens ? Je suis là devant toi mon héros et je te vois, je veux que nous soyons unis pour toujours,

pour toujours, mon amour. Viens avec moi. Plonge et ne souffre plus.

— Pourquoi moi ? Pourquoi moi et pas les autres marins ? Il y a des milliers de navires sur la mer, pourquoi le mien ? Et où est passé l'équipage du bateau ? On dirait qu'il n'y a personne ?

— Ils ne croyaient pas en moi. Je leur ai parlé comme à toi mais ils n'ont pas voulu m'écouter. Ils me jetaient des lances et des bâtons pour que je m'en aille, que je me taise. Ils disaient que c'était ma faute si le jour ne venait pas et que chaque fois que j'approchais, je faisais fuir l'aube. Désormais, ils l'attendront toujours au fond de la soute. Pour eux, il sera toujours minuit moins une. Ils ne verront jamais demain.

— Mais qu'est-ce que j'ai de plus ?

— Je suis venue pour toi parce que tu es perdu, mon héros. Je sais que tu es perdu et que tu es arrivé ici, pour nous, sans le savoir. Toi et moi, l'amour et l'hymen. Oh partons ensemble, mon tendre. Unissons-nous. Je jouerai et je chanterai les plus belles mélodies pour toi, au nom de notre amour. Le chant du silence.

— C'est beau le fond de la mer ?

— Plus que tout. On y trouve des trésors, des montagnes d'or et de bijoux. Des couronnes, des bracelets, des pierres précieuses, des pièces uniques. Des couleurs magnifiques pénètrent l'eau avec les rayons du soleil. C'est un monde imaginaire sans pareil. On suit les poissons dont je suis la reine, qui nous emmènent autour des plus belles plages du monde. Il y a les algues marines, les coraux, les étoiles de mer et les femmes poissons. On aperçoit même des humains, mais eux, ils ne nous voient pas. On les appelle, on nage vers eux, mais ils ne nous regardent pas.

— Pourquoi je te vois, moi ?

— Tu es malade et malheureux, mon amour. Je le lis dans tes yeux gonflés, je le vois sur ta figure blême. Je t'attends depuis si longtemps. Je veux que tu sois roi. Je commande les mers et les océans, donne vie aux animaux et fais pousser les plantes

aquatiques. Je ne me montre qu'à certains êtres d'exception. Tu en es une. Et toi aussi tu auras ces pouvoirs.

— Comment t'appelles-tu ?

— Laure.

— C'est vrai que je deviendrai comme toi ?

— Ferme les yeux et laisse-toi aller. Ne pense plus à rien. Viens voir le monde que je t'ai promis. N'écoute que ma voix. Tu vois la bouche rose et gonflée d'où sortent mes mots d'amour, mon nez aquilin, tu vois ces pommettes à côté, prêtes à être croquées, et tu devines la forme de mon visage en remontant sur mes joues lisses et colorées. Enfouis ta main au fond de ma chevelure rousse et lumineuse. Descends jusqu'à mon cou fragile comme une coupe de cristal. Bois-en. Oh, c'est bon, mon héros. Goûte à mes épaules et découvre mon buste. Il est protégé par un corsage de coquillages et de perles fines. Défaïs-le de tes mains fortes, chaudes et rassurantes. M'aperçois-tu ?

— Oui, je vois ton regard romantique et soumis. Il soulage mon cœur comme un remède qui efface la plaie. Tu as l'air si triste et pourtant si douce. Qu'est-ce qui te ronge, ma Laure ? Tu as la beauté tragique et bouleversante, pleurant et chantant doucement. Tu es comme l'automne, mystérieuse et nostalgique, comme la pluie mêlée au soleil. Dis-moi ce qui te coûte tant, ma belle. Pourquoi me supplies-tu ?

— Je t'attends depuis si longtemps. Je me sens si seule, mon ange. J'avais quelquefois l'impression que le temps s'était arrêté et que, pareille aux marins enfermés dans la soute, j'attendais l'aube. Je priais, je suppliais, mais personne ne m'entendait. Je suis lasse de n'appartenir à personne. Accompagne-moi. De quoi as-tu peur, mon beau garçon ?

— Je sais que les sorcières les plus terribles sont les femmes les plus belles. Une fois dans l'eau, je serai à ta merci. Et si un jour tu ne m'aimais plus ?

— Souviens-toi de celles qui t'ont aimé et trahi. Elles ne t'ont

jamais porté dans leur cœur, elles se servaient de toi, de ton âme fragile. Le destin nous a fait nous rencontrer.

— Le destin ? C'est quoi, le destin ? Qui se charge de mon destin sans me demander ? C'est ma vie ! Qui trace le destin de ceux qui naissent malades, qui vivent pauvres et qui meurent seuls ? Qui a tracé la vie d'un enfant roi ou le suicide d'un adolescent ? Je suis parti pour fuir mon destin, pas pour le rencontrer. On se fait soi-même. Le hasard fait mieux les choses. Il sème des zigzags, des courbes et des obstacles. Il a plus de relief que la longue ligne droite et monotone du destin.

— Mais elle est tellement plus sereine. Si tu la suis, elle te conduira à des jours heureux, je le sais. Je veux te montrer tout ce que ton destin peut t'offrir. La beauté, la joie et le bonheur, des chants, des danses avec toute leur panoplie de couleurs. Moi, j'aurai toujours un regard d'amour et d'affection pour toi. Si tu crois à ce destin-là, il te guidera. Viens maintenant, essaye mon chéri, tu aimerais tant savoir, je le sais.

— Je suis si faible, ma Laure. Je me sens si fatigué de continuer. Pourquoi toujours marcher ? Je me sens incapable de réfléchir, ma Laure. J'ai la tête qui tourne, je sais plus ce que je dis, qui je suis. Je sais plus. Je ne crois même plus ce que je vois. Je ne sais pas choisir.

— Écoute ma prière. Décide, décide une seule et dernière fois, et tu n'auras plus jamais de questions à te poser. Toi aussi tu gouverneras les océans, comme un dieu.

— Laisse-moi me reposer mon amour, je souffre trop.

— Mais à ton réveil, je serai partie.

— Juste pour retrouver des forces, je t'en supplie, attends-moi, ne t'en va pas. Quelques heures, rien que quelques heures.

— Ferme les yeux mon amour et écoute. Écoute la mélodie du bonheur, celle qu'on n'entend qu'une fois.

— Oui, oui, ça y est, je l'entends. Je viens mon amour, je vais plonger avec toi. J'arrive ma Laure, je suis à toi. Fais ce que tu

veux de moi.

— Vite, vite !

— Qu'y a-t-il, mon cœur ?

— Vite, ils arrivent, ils arr...

Laure s'effraie. La tête tournée vers le bruit des coups, elle se raidit comme une statue. Je me retrouve allongé au sol, l'œil hagard, perdu sur la moquette. Il me semble que les meubles autour se déhanchent comme de la gélatine.

La porte s'ouvre.

— Ah monsieur, vous êtes si malade que ça ?!

Comme les yeux du boxeur KO aux pieds de l'arbitre, je regarde mademoiselle Florence debout devant moi. Je ne m'aperçois pas tout de suite que je suis vautré dans mon vomi et que j'en ai jusqu'à la tête. De la cabine émane une odeur mêlée de sueur et de bile.

— Vous avez dormi presque un jour entier. C'est un sacré mal de mer que vous avez là. Je me suis même permise, sur ordre du capitaine, d'entrer dans votre cabine pendant que vous dormiez. Vous aviez l'air heureux. Attendez, je vais vous aider. Là, asseyez-vous sur le lit. Je reviens tout de suite, je vais chercher des médicaments.

Je me lève lentement et me traîne jusqu'au lavabo pour me débarbouiller. J'enlève mon t-shirt sale et moite et le jette dans un coin de la pièce. Ma bouche est pâteuse et irritée, comme attaquée par des millions de fourmis parcourant l'intérieur de mes joues et rongant mon palais. J'évite de regarder le sol tant il me fait horreur.

Je m'approche du lavabo et de la glace au-dessus pour me rafraîchir, mais je m'arrête net devant un petit tableau. Il y a un bateau de pêche sur lequel un homme lance un filet à la mer et deux autres marins s'affairent sur le pont. Troublé comme à la vision d'un souvenir lointain et flou, je m'approche de la toile. Les voiles sont repliées et l'aube pointe ses rayons pastellés. Sur la

gauche, il y a peint une drôle de forme. Je me concentre un instant, essayant de me souvenir. – Laure, ma Laure !

Je m'approche d'elle pour la voir au grand jour, mais ce n'est plus ma Laure, ce n'est plus cette femme-poisson qui me parlait d'amour. C'est juste une ombre, non, un reflet. Le rose pâle d'un lever de soleil frôlant les vagues.

Je perds la tête pour de bon.

Je fouille dans mon sac et attrape les pilules que Driss m'a données. J'en prends trois. J'ai trop mal. Je me passe un peu d'eau sur le visage et, en relevant la tête, je me retrouve face au miroir. *Et si tu rentrais ?* Si je rentrais, je serais accueilli et fort bien même. On ferait des fêtes pour mon retour, on écouterait avec attention mes histoires, mes aventures. Mais j'aurais l'impression d'être un de ces soldats vaincus aux yeux des autres, pas un héros. Un combattant plein de courage mais perdant toutes les batailles, rentrant chez lui après en avoir vu de toutes les couleurs, un *happy loser*. Alors j'en rajouterais. Tout le monde comprendrait pourquoi je suis rentré. Je me sentirais comme un... pseudohéros pathétique. Obligé de mentir pour plaire et ne pas perdre la face. Revenu de loin, revenu de tout, mais revenu quand même. Et ça, mon monde le saurait, malgré tout. Au bistrot, on me demanderait comment était ceci ou cela, pourquoi les gens de là-bas font comme ça et qu'est-ce qu'on boit dans ce pays-là ? Et moi, en jeune loup devenu vieux briscard, je ferais mine de me souvenir d'une recette des temps anciens, que seuls les vieux du village connaissent et qui reste un secret. Les filles me regarderaient avec des yeux admiratifs, les hommes me respecteraient, on me paierait à boire, j'aurais des amis partout et en m'invitant chez eux, ils me prépareraient des plats exotiques ou épicés, craignant que je sois las de la nourriture trop classique, moi qui connaîtrais tout. Je serais bien loti, protégé, chouchouté, cajolé et considéré. *Alors si t'es parti pour rentrer, autant le dire tout de suite.*

Ah, je sais pas. La belle œuvre que j'ai entreprise lors d'un

matin ordinaire, gris et silencieux, et en laquelle je croyais, devient un flou artistique, une rature puis un gribouillis d'enfant. C'est mon histoire et je n'ai pas à en rougir ou en avoir honte. Mais j'aurais toujours en moi ce sentiment de déconvenue. J'imagine le regard de complaisance de la meute, voyant mon retour, et son sourire en coin, une pointe de pitié au fond des yeux, comme on regarderait un chien s'appliquer à marcher avec des chaussons aux pattes. Peut-être n'ai-je rien à faire ici ? Et puis, si je rentrais, je pourrais toujours dire que c'est pour un prochain départ. Je serais tellement bien avec ma Laure, tout serait déjà fini alors. Dormir mille ans avec mon amour.

— Ça va mieux, monsieur ? Tenez, prenez ça. Ça vous soulagera.

— Merci.

— Vous avez l'air très fatigué. Avec tout ce que vous avez dormi... Je changerai vos draps pendant que vous prendrez votre douche. Après, j'irai laver vos affaires, elles en ont aussi besoin. Moi aussi au début je me sentais mal, mais on s'habitue. Le capitaine me fait vous dire que le dîner est prévu ce soir à dix-neuf heures trente. Étant donné que vous ne vous êtes pas présenté au repas d'hier, le capitaine désire vous avoir à ses côtés.

— Très bien mademoiselle Florence, merci. Alors je vais me préparer, aller me doucher et tenter d'être plus présentable que lorsque vous m'avez sauvé... euh, trouvé.

— Très bien. À tout à l'heure.

À dix-neuf heures trente pétantes, je me présente sur le pont avec une figure plus humaine, propre et peigné. Je n'ai pas de costume, alors je fais avec les moyens du bord. Au fond de mon sac, j'ai retrouvé des affaires que Chouki m'a laissées. Une chemise orange à manches longues ornée de boutons blancs à pression. Je la porte les poignets et le haut du col déboutonnés, avec un pantalon blanc et une ceinture noire et métal. Mes vieilles chaussures, et là je n'y peux rien, ce sont mes vieilles tennis

rouges délavées.

J'ai un peu récupéré, les médicaments anesthésient ma main et l'alizé entrant dans ma chemise me donne des forces vives et un peu de fraîcheur.

J'allume une cigarette. Je n'ai pas fumé depuis deux jours et pas bu depuis... tout autant.

Mais maintenant que ça va mieux, je rejoins le petit bar où le capitaine et les autres passagers prennent l'apéritif. Il y a trois couples de touristes, un enfant et moi. Je sais, avant même de me présenter, que je sors du lot. Je suis celui qu'on attend, qu'on a remarqué par son absence. Le voyageur singulier. Je fais la traversée seul, sans femme et sans enfants, presque sans bagages et sans but précis. Je m'approche d'eux et j'entends tout ce petit monde lancer des « *Abhh, ehbb, le voilà, enfin...* » Je déteste ça ! Ils me regardent un peu comme une curiosité, tels des enfants devant l'exception qui confirme la règle. Le capitaine me présente au groupe. Je voudrais être ailleurs que devant ce... ce jury. J'aimerais me faire discret et silencieux, caché derrière mon anisette, mais c'est impossible.

« D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Qu'allez-vous y faire ? Combien de temps ? Pour y travailler ? »

Toutes ces questions me dérangent. Je ne sais pas y répondre mais je m'y oblige. Ils ne comprendraient pas. Alors, je renvoie aussitôt d'autres questions. C'est très efficace. Ça évite de trop parler de soi, et en plus, ils croient que ça m'intéresse de savoir ce qu'ils foutent sur ce bateau.

Enfin, mademoiselle Florence nous appelle et c'est l'heure du repas. Nous dégustons en entrée un plateau de fruits de mer suivi d'un pavé de saumon flambé, de la mâche et des pâtes faites maison accompagnées d'une sauce blanche épaisse et poivrée. Le tout arrosé d'un blanc sec. Ça me va.

Assis autour de la table oblongue en merisier, le capitaine occupe la place d'honneur, au centre des débats. L'enfant,

Thierry, le fils des touristes français, est à côté de lui. Le capitaine tient à lui offrir une place de choix. Peut-être s'ennuie-t-il avec les grands ? Après toutes ces années à écouter la banalité de leurs commentaires en regardant l'étendue bleue. À ingurgiter leurs pensées philosophiques qui ne sont en fait que des lieux communs, et les mêmes questions quant à la conception du bateau ou les techniques de navigation, les assourdissantes jacasseries aussi plates que la mer. Sans doute que le plus terrible pour le capitaine, c'est d'avoir affaire à un client qui a déjà navigué, tentant de parler avec lui d'égal à égal. « *Entre marins, on se comprend. N'est-ce pas, capt'ain ?* »

Moi, j'ai la seconde place d'honneur, à la gauche du capitaine.

En face de moi, il y a Madeleine, la Française, qui tient un salon de beauté, et son mari, Roger, assis à côté d'elle. Il possède une affaire de location de voitures de luxe. Des limousines, des sportives, des blindées ou des berlines... Ils traversent l'océan pour affaires, alliant ainsi travail et plaisir. Il s'agit néanmoins d'un très gros contrat, comme il dit.

À côté de moi sont assis Greta et Ludwig. C'est un industriel allemand. Quoi de plus classique ? Je crois que sa femme ne travaille pas. En tout cas, ils ont bien dû travailler leur accent. Un vrai accent qui sent la saucisse.

En face des Allemands dînent le couple d'Américains, Betty et Karl. Eux sont simplement de riches touristes, chemise bariolée et bermuda.

— Alors comme ça, vous étiez au Maroc et en Mauritanie ?

— C'est exact.

— Mais, depuis une bonne heure que nous nous connaissons, on ne sait toujours pas votre prénom, jeune homme. Enfin, votre vrai prénom. Rassurez-nous, Rave, c'est un pseudo ?

— Eh bien, Roger, je vais vous dire, depuis que je suis parti de chez moi, on ne m'a plus jamais appelé par mon prénom. Des pseudonymes, des surnoms mais jamais par mon prénom. À

croire que les gens ont décidé de me... je ne sais pas comment dire, de me métaphoriser, de me rebaptiser.

— Métaphoriser ? Quel drôle de mot. Mais peut-être désirez-vous rester anonyme ?

— Non, pas du tout, Madeleine.

— En tout cas, ça très bien un homme *mysterious*. Vous devez raconter pleine de choses ?

— Oh Betty, sans doute ne me croiriez-vous pas si je vous racontais tout ce qui m'est arrivé.

— Hmmm ! C'est absolument succulent. Mes compliments à mademoiselle Florence.

— Ils seront transmis Madeleine, mais c'est Xavier le maître cuisinier.

— Vraiment ?

— *Ja köstlich. Was meinst du, Ludwig ?*

— *Sehr gut, capitain, sehr gut.*

— Merci, Herr Kuntzmann.

— Abelez-moi Ludwig dou gour.

— *And, Mister Roger, comment se porte votre society ?*

— Très bien Karl, merci. Pourtant quand j'ai commencé, je n'avais pas de grands moyens. Disons, pour être franc, que tout appartenait aux banques. Et puis ça a marché du tonnerre. Et maintenant le croiriez-vous, mon banquier n'oublie jamais de m'envoyer une carte de vœux et une caisse de champagne à chaque nouvel an.

— Ah ah ah, *oh yes, very good.*

— Que faites-vous, demandé-je à Karl pour remettre un pied dans la discussion.

— Arkitek, arkitect ?

— Architecte.

— *Yes, architecte.*

— Et vous, Betty ?

— *Well*, je suis à la maison, vous savez. Et vous, vous avez *a*

job, un métier, *mister mysterious* ?

— C'est vrai ça, nous devons vous trouver un nouveau pseudonyme. À chaque escale, une nouvelle vie, un nouveau nom.

— Pourquoi pas, capitaine.

— Que diriez-vous de *le Français* ?

— Ou alors *le foyacheur*, *nein* ?

— Oh, je veux dire moi aussi. *I like, the runner*.

— Et Bourly ? dit Thierry.

— Bourly ? Pourquoi ?

— J'ai appris le mot bourlinguer. C'est comme voyager mais pas pendant les vacances.

— Effectivement, je dois avouer que c'est une définition assez juste mais...

— Très bien, alors à l'unanimité, ce sera Bourly. Alors quel est votre métier, à moins bien sûr, qu'il ne faille aussi inventer un mot pour cela ? dit le capitaine.

Encore un surnom à la con. Le caractère du mot me convient, pourquoi pas, mais quelle horreur tout de même. Et maintenant, je dois encore sortir une parade pour me tirer de cette question sans réponse. Pire encore qu'une question métaphysique. Je ne sais rien faire.

— Vous savez, j'ai jamais eu de plan de carrière...

— On s'en serait douté, coupe Roger en plaisantant, cherchant du regard quelqu'un dans l'assemblée pour rire avec lui.

— ...mais j'ai lu quelques livres, j'ai travaillé à l'usine, plus deux ou trois autres choses.

— Vous êtes difficile à cerner, Bourly. Votre entourage doit avoir du mal à vous suivre.

— Vous savez, je ne donne pas souvent de mes nouvelles. Tout ça c'est fini maintenant, bien fini.

— Nous ne sommes pas du même monde.

— Nous sommes dans le même bateau, Roger.

— Pas pour les mêmes raisons.

— Peu importe.

— Si. Vous, vous êtes un peu le rebelle à bord. Sans vouloir porter un jugement, ni vous faire offense, Bourly, nos vies sont bien différentes.

— Pour notre plus grand plaisir à tous les deux, Roger. (Surtout le mien, Ducon).

Le dessert arrive juste à temps pour clore la discussion. Dans des coupoles en verre, je fonds de bonheur en dégustant une glace vanille entourée de myrtilles, le tout arrosé de son coulis et d'un zeste de vieille prune. Nous prenons ensuite le café et le cognac XO sur de beaux canapés blancs.

Je ne tiens déjà plus debout. Fatigué, fatigué. Et puis j'ai moins de patience que le capitaine. Je ne peux plus les écouter. De toute façon, il y a encore quelques jours de croisière. J'aurai tout le temps de me farcir leurs assommantes histoires. Je tire ma révérence. En plus, je suis sûr que ça va jaser sur mon dos dès que je serai parti. Je suis un sujet de conversation tout trouvé en ce début de voyage.

*

Après quelques jours en mer sans escale, nous nous arrêtons dans plusieurs îles sucrées et colorées.

Je ne quitte pas le voilier. Je me désaltère toute la journée enfilant des verres de rhum-orange que Xavier prépare à la perfection.

Le matin, depuis le pont, je m'amuse à regarder les vieux marchés du port, installé bien confortablement sur une chaise. Je crois que ça m'aide à guérir des douleurs improbables qui me restent autant dans la tête que sur mon corps. Je ris à nouveau. Ma main continue de me faire mal, mais la cicatrice ne s'est pas infectée. Dans ces marchés, le stand des animaux défendus à la vente a un réel succès auprès des pingouins européens. Hier

matin, le couple d'Allemands a ramené sur le bateau un iguane dans un tombeau en carton percé, les Français ont ramené des bijoux en or sertis et certifiés par le camelot, les Américains, eux, se procurent à toutes les escales des statuettes et des masques de dieux vaudous pour, disent-ils, décorer le couloir dans l'entrée et les murs du salon.

Ce que j'apprécie par-dessus tout, c'est le retour des couples qui tour à tour me disent :

— Vous buvez du rhum le matin, M. Bourly ?

Ou alors :

— Je suis folle d'avoir pris tout ça, mais je ne peux pas m'en empêcher. C'est tellement beau, n'est-ce pas, mon chéri ?

J'ai même eu droit à un :

— M. Bourly, pourquoi ne vous achetez-vous pas un compagnon pour le poser sur votre épaule quand vous repartirez sur les routes ?

— Merci Madeleine, j'y penserai.

En mer, quand nous sommes les uns sur les autres, prisonniers du voilier, je suis obligé de partager les discussions sur des sujets qui ne m'intéressent que très moyennement. Enfin, je les connais toutes, ces discussions. Je me sens étranger, insensible aux problèmes du monde. Et puis, qu'est-ce que je peux y faire, moi, aux problèmes du monde ? Il s'intéresse à mes problèmes, le monde ? S'intéresse-t-il seulement à ma main, le monde ? Et c'est parti avec la faim et la soif dans les pays pauvres, la pauvreté dans les pays riches, les conflits, les espèces qui disparaissent chaque jour de la surface de la terre. Ça va de la différence entre les promotions et les soldes jusqu'à celle entre les chômeurs et les fainéants, le pouvoir du fric dans le foot et du fric en général. Tout y passe. Il y a des gens sur ce bateau très bien placés pour parler argent. Plus que pour parler de famine. Et ils en parlent, des milliards de milliards placés, cotés, vendus, achetés en bourse, alors qu'il y a tant de misère dans le monde, disent-ils, ce qui nous

ramène inexorablement au premier sujet de conversation, la faim dans le monde. Et la boucle est bouclée et continue à s'enrouler. Je retrouve là les conversations redondantes du passé. Sentiment de déjà vu, déjà vécu. Mais au moins, j'entends ces énormités sur un bateau, c'est déjà ça.

Ceci dit, j'en ai rien à foutre de ce qu'ils pensent, disent, font, achètent. Mais je donne le change. Roger, mon préféré, a un avis sur tout, sur rien, et surtout sur rien. Il a un esprit critique et il croit que ses opinions sont la vérité gravée dans le marbre. Mais il y a pire encore, c'est quand il se lance dans l'humour. Il n'a que des blagues qui commencent par : c'est deux fous à l'asile... ou alors : c'est un con qui en rencontre un autre... Les blagues sur les fous ou les cons ne me font pas rire. Les fous et les cons sont deux genres dont on ne peut se moquer. Trop facile. On pardonne tout aux fous, moins aux cons, enfin... Par contre, les gens d'influence, les respectables et sans reproches, les gens de paix et de patience, ceux qui sont aimés de tous, ceux-là tiennent dans mes calembours la place des fous et des cons. En gros, il se rassure comme il peut, ce brave Roger. Et bien sûr, il est très fier de lui. Certains blâment les plus coupables, d'autres blâment les plus capables. Nous sommes différents, bien différents, et c'est très bien comme ça.

À la dernière escale, à la fin du voyage, un repas est prévu avec les passagers et l'équipage. Poissons frits et bières à quai.

Je préfère partir, m'excusant auprès du capitaine, remerciant et saluant tout le monde. Il ne prend pas très bien ce refus du dernier repas, c'est comme une marque de mépris. Il n'a pas tort, ce n'est pas très classe de ma part mais j'en peux plus de ces gens. J'ai besoin de rester un moment ici, seul. J'ai encore pas mal d'argent.

Non, on obtient pas sa liberté avec de la volonté, on ne la trouve pas non plus dans les livres. Pensées bourgeoises. On l'achète si on peut, c'est tout. Est-ce sale, méritoire ? C'est ainsi.

Je viens d'arriver et je suis prêt à nouveau. Je pars à la conquête de la vie des hommes et de leurs paysages. À la conquête des femmes, à la découverte de leurs parfums. Apprendre à vivre leurs vies et puis m'en aller, grandi, chargé d'envie. Alors je vais me fondre dans la masse. Je trouverai bien un quartier populo, un petit boulot. Quatre murs, une moustiquaire à la fenêtre, plus un ventilateur pour balayer l'air chaud et les moustiques en infraction. Une vie à reconstruire en somme.

Mais oui, c'est peut-être ça la source et l'issue de ma faim !
Avoir eu plusieurs existences dans ma vie.

Une fois que la maison est construite vient, non pas le plus difficile, mais le plus pénible. L'entretien. Maçon ou serpillière : drôle de choix. Je n'irai pas dans les beaux quartiers. Non pas que je n'aime pas le luxe, mais je n'aime pas ceux qui y vivent. D'ailleurs, dans ces pays pauvres, on ne rencontre pas les autochtones dans les cinq étoiles. Ils ne sont pas très loin pourtant.

À peine à quelques rues.

Sous les étoiles, ils dorment.

LE FLINGUE



uelle chaleur ! Je n'ai jamais connu ça. Si je pouvais m'arracher la peau, je le ferais. Et aucun courant d'air dans ma petite chambre.

Il n'y a même pas ça.

Tout juste de quoi m'allonger sur ce matelas épais comme un carton, sur ce lit rouillé qui grince.

Tout juste de quoi poser mon assiette sur cette table qui, ô bonheur suprême, possède un tiroir. Tout juste de quoi m'asseoir et même inviter du monde, j'ai deux chaises. J'ai une vieille armoire qui sent le renfermé. Les toilettes, elles, sont communes. Les poubelles sont au fond d'une cour intérieure qui sert autant de bureau aux dealers du coin que de déchetterie de quartier.

Dans deux heures, je m'en vais au boulot. Une usine d'embouteillage de jus de fruit. C'est un peu fatigant, peu intéressant, enfin, c'est l'usine.

En tout cas, c'est mieux que mon précédent job, commis de cuisine. Il y faisait vraiment trop chaud et trop sale. J'y ai d'ailleurs jamais mangé, dans ce rade. Ou caissier de supérette. Ça, pour voir passer des gens, j'étais servi. Mais alors, rester planté là, des journées entières, à attendre qu'on vienne déranger mon ennui, c'était trop, ou trop peu. Y avait bien un *rush*, mais c'était à la sortie de l'école, et là, le cauchemar commençait. Des mômes partout dans le magasin. Ils n'achetaient jamais rien mais

repartaient toujours avec des bonbons plein les poches.

Ce que j'aime bien avant d'aller au boulot, c'est boire un café au bistrot du coin, comme on dit chez nous. Je l'aime bien, ce quartier. Y a de l'ambiance. Tous les soirs, y a des filles sur les trottoirs et le café est bondé. Paraît qu'y a un caïd qui règne dans ces rues. Quelquefois ça chauffe et, sous la surveillance des rôdeurs nocturnes, la vie s'organise de règlements de comptes en fiestas enflammées.

J'ai fait la connaissance d'un p'tit gars du quartier, Armand. Un receleur de hifi-vidéo, appareils photos, ordinateurs, entre autres. C'est un p'tit mec sympa qui sourit tout le temps. J'adore ces gens qui vous sourient tout le temps et qui vous arnaquent à la première occase.

C'est Martha, la voisine qui habite au rez-de-chaussée, qui m'a conseillé d'aller le voir :

— Si vous avez besoin d'un appareil, d'un robot *mixer*, d'un fer à repasser, d'une télé ou d'une radio, allez donc voir Armand.

— C'est vrai que j'achèterais bien un poste radio. Ça me ferait de la compagnie. Mais pourquoi aller voir Armand ?

— Oh, vous savez, c'est beaucoup moins cher qu'en magasin. C'est comme les soldes mais toute l'année. En plus, à Noël, il lui arrive d'être grand seigneur et d'offrir un petit cadeau avec la commande. Il est très commerçant, mais son service après-vente est fermé et les garanties toutes dépassées. Vous pouvez aller lui parler si vous voulez. Dites-lui que vous venez de ma part. Vous le trouverez au café.

Et c'est vrai. Toute la journée, il attend qu'on vienne le voir, Armand. C'est le fournisseur officieux du quartier et son bureau est ouvert tous les jours, de l'ouverture à la fermeture du rade. Je l'avais déjà remarqué avant que Martha ne m'en parle. Je me demandais ce qu'il pouvait bien attendre toute la journée et de quoi il vivait. Je me doutais qu'il avait une affaire. Il n'y a pas de source d'amour et d'eau fraîche par ici. J'irai le voir demain matin

avant le boulot. Je travaille de jour cette semaine. C'est mieux, la journée de toute façon j'arrive pas à dormir, trop de chaleur. Le soir, il fait un peu plus frais. Et bien que les moustiques travaillent plutôt de nuit, la fatigue l'emporte, quand j'arrive à dormir.

L'usine est à vingt minutes du quartier. Quand j'arrive au bistrot pour boire un café, il est huit heures tout juste. Je suis parmi les premiers clients.

À travers la grande glace, je vois Armand lire son journal devant son expresso. Je viens à sa table et me présente. Je lui dis que c'est Martha qui m'a conseillé de venir le voir, et tel un vendeur, il me demande ce que je veux comme radio. Il énumère les différents modèles qu'il a en stock, les marques et les prix. C'est comme au magasin, c'est vrai. Après avoir discuté l'affaire, il me donne rendez-vous en fin de journée, à son magasin, enfin un garage où sont entreposés tous ses produits. Ça va de la machine à laver à la calculette. Il me montre quelques postes qu'il me vante comme étant les plus modernes, et esthétiques en plus. Nous concluons l'affaire dès mon retour du travail.

— Et tu vends autre chose ?

— Il te fallait autre chose ?

— Non pas spécialement, c'est pour savoir.

— Si tu me demandes, c'est qu'il te faut autre chose.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Écoute, j'ai pas fait de catalogue cette année, alors tu me dis ce qu'il te faut et je te dis oui ou non.

— Le quartier est un peu dangereux. Enfin, on me laisse tranquille, mais...

— Une arme.

— Quoi ?

— Tu veux un flingue.

— Un flingue, euh oui.

— Un flingue... Tout le monde en a un ici, mais ça c'est pas mon *business*. Je connais des mecs qui en vendent. Si tu veux je te

présente, mais y faut faire attention avec eux, ils fournissent du lourd, c'est pas des télés ou des vibros qu'ils vont te montrer.

— Je veux pas les rencontrer ces mecs, et j'ai encore moins envie que tout le quartier soit au courant que je veux acheter un flingue.

— Alors n'en achète pas.

— Oui mais tout le monde en a un, c'est bien ce que tu m'as dit.

— Tout le monde en a un parce que c'est comme ça ici. De toute façon, il n'y a qu'un revendeur dans le quartier et il sait très bien à qui il vend des armes et qui n'en a pas.

— Je suis prêt à mettre le prix si tu restes discret.

— Bon écoute, tu me plais bien étranger, je te le répète, c'est pas mon *business*, alors ça reste entre nous.

— Tu proposes quoi ?

Il fouille au fond de sa poche, reprend son trousseau de clés et nous rentrons dans le magasin.

— Neuf millimètres automatique.

— Fais voir.

— Je ne l'ai pas ici. Reviens ce soir à huit heures et amène l'argent. C'est deux mille.

— Ah, c'est cher.

— Eh oui, mais c'est pas sans risque. T'imagines, s'ils apprennent que je les double. À ce soir.

Dans la rue, c'est comme dans un petit village. Tout le monde se connaît, se salue, se parle, et si l'on se plie aux codes intrinsèques du quartier, il n'y a aucun problème. Le plus dangereux, c'est de se promener dans la rue le soir, et d'être pris sous le feu d'une bagarre à la sortie des bars, après des discussions âpres, surchauffées par l'alcool fort.

Mais je ne sors pas si souvent.

*

En rentrant dans mon réduit après avoir acheté l'automatique, comme presque toutes les nuits quand je ne travaille pas, je regarde accoudé à la fenêtre le défilé des fêtards. Profitant de la vue plongeante sur la ruelle étroite. Si petite qu'une voiture passe à peine et doit braquer à fond pour tourner dans la ruelle adjacente. Les lumières fragiles, les chats rôdeurs, les chiens orphelins et les ordures éventrées donnent une touche de poésie urbaine à la ruelle souillée.

Et bien souvent, j'écoute les bavardages de mes voisines discutant avec celles de l'immeuble en face. Elles ne font pas attention à moi, elles croient que je ne comprends rien. Mais depuis deux mois que je me suis installé, j'arrive à comprendre à peu près ce qu'elles racontent. J'ouvre ma fenêtre, la radio allumée en bruit de fond, j'écoute et je regarde. Cela me permet d'assimiler du vocabulaire et de connaître les derniers potins du quartier.

Ainsi, les oreilles grandes ouvertes aux langues bien pendues, j'apprends qu'un jeune qui s'appelle Rafaël a trouvé du travail à deux cents kilomètres de là et va partir. Un enfant du quartier qu'elles disent, les femmes aux fenêtres. Sabrina, une jeune fille, s'est séparée d'Eduardo, et Madame Barsiglia range toujours dans son sac une petite fiole de liqueur. C'est Madame Marquez qui l'a vu en passant derrière elle à la caisse, chez l'épicier.

Avec tous ces dossiers, les femmes peuvent tenir le crachoir pendant des heures, quelquefois jusqu'à minuit et même plus tard. Elles sont intarissables sur les sujets de proximité et incollables sur l'histoire du quartier.

À force de changer tout le temps d'horaire, j'ai du mal à trouver le sommeil. Je prends la lune pour le soleil et ne m'allonge pour dormir que trois ou quatre heures par nuit, ou par jour. Je crois aussi que certains de mes cauchemars ont frappé de terreur mon ciboulot, inhibant celui-ci et me laissant, pauvre bougre,

sous l'ampoule nue accrochée au plafond, les yeux fixés sur des pensées, des rêves éveillés et des songes jusque très tard. Perdu dans mes nuits, c'est le vrombissement des mobylettes et ce petit courant d'air qui me ramènent à la réalité silencieuse et solitaire de ces bouquets d'heures sans saveur et sans couleur. Mis à part ces problèmes céphaliques, je préfère, plutôt que de tourner dans mon lit, jouer au concierge, écoutant chaque bruit, regardant par la fenêtre ce qu'il s'y passe, marcher en caleçon et en débardeur dans ma chambre, m'arrêter devant le miroir, ouvrir puis refermer l'armoire pour vérifier si le flingue est toujours sous ma pile de vêtements et revenir m'accouder à la fenêtre pour guetter et fumer.

Vous venez de passer une nuit avec moi.

C'est ennuyeux ? Tout dépend si l'on supporte cette fatigue de l'âme qu'on appelle l'ennui. Ce compagnon transparent, nyctalope, fidèle et discret. Alors, on prend bien du plaisir à rajouter des heures à ses nuits. Ce n'est d'ailleurs qu'à ce moment de la journée qu'il se montre, se glisse et remplit l'espace de sa présence gazeuse. Je pense mes nuits.

Je me sens rassuré d'avoir cette arme. C'est drôle, j'en ai pas besoin. C'est peut-être devenu une habitude d'être armé, une assurance disons. Ce n'est pas que je sois passé du mauvais côté, enfin je ne crois pas, c'est plutôt que... en fait, il ne faut pas être trop naïf. Si j'étais chez les riches, à siroter des cocktails à quinze dollars dans un salon à l'ambiance feutrée où tout le monde se vouvoie, se fait des courbettes et des politesses de circonstance, je n'aurais pas besoin de cette... garantie. Un club de golf et un gros cigare suffiraient.

C'est que, je ne sais pas pourquoi, il me la faut.

*

C'est jeudi, et comme hier, comme tout au long de la semaine

d'ailleurs, il est juste huit heures quand je m'arrête pour prendre mon café là où j'ai rencontré Armand. Je devrais aussi lui acheter une cafetière, tant que j'y suis.

Il n'est pas encore là ce matin. Je suis en compagnie des éboueurs et des autres ouvriers du quartier qui corsent leur café d'un petit verre d'alcool. Parmi eux, il y a un type assez petit, un mètre soixante-cinq environ, très propre sur lui et l'air frimeur.

Il s'approche de moi.

— Salut étranger, me dit-il, tu me connais ?

— Bonjour, non.

— Ouais, je m'appelle Bronco.

— Enchanté, Bronco.

— Et toi, tu t'appelles Jean.

— Oui c'est exact, comment le sais-tu ? On ne s'est jamais vu et je ne connais pas grand monde ici.

— C'est vrai, toi tu ne connais personne, mais nous on te connaît tous. Je t'ai vu le jour où tu es arrivé en taxi. T'avais un sac à dos et tu es rentré dans l'immeuble où tu habites au deuxième étage. La classe, non ?

— Oui c'est vrai, c'est tout à fait vrai. Et toi Bronco, tu... tu travailles dans le coin ?

— Prestataire de services. Je sais tout ce qui se passe à chaque instant dans le quartier. Si tu as besoin de quelque chose ou si tu as une question à poser pour trouver quelqu'un, c'est à moi que tu t'adresses. Je sais et je connais tout. Les autres, ce sont des connards. Tu travailles toujours à l'usine ?

— Oui.

— Et la radio, ça marche ?

— Oui.

— La classe, non ?

— Oui, oui, c'est la classe, Bronco.

— Bon, je me sauve, j'ai rendez-vous. Et n'oublie pas, tu peux acheter mes services pas cher et ça peut être utile. Le café, c'est

pour moi. On se verra un de ces quatre.

Et il sort du bar salué et remercié par le patron et quelques habitués. C'est le genre d'homme à faire du bruit autour de lui comme une mobylette trafiquée, mais je ne sais pas s'il va vite ou s'il n'est que bruyant. Bref, je ne lui trouve que peu d'intérêt.

Quand je sors du café, je croise Armand qui commence lui aussi sa journée :

— Tu bois un café avec moi, Jean ?

— Non merci, je vais bosser.

— Un travail de merde, encore.

— À l'usine d'embouteillage.

— Alors ramène-moi du jus d'orange, j'adore ça. Après le boulot rejoins-moi ici, je te paie l'apéro.

— D'accord. À tout à l'heure.

Jean.

Jean, c'est le nom d'emprunt que je me suis attribué. C'est transparent, discret, anonyme. Une syllabe que l'on prononce et qu'on oublie presque aussitôt. Je ne suis pas obligé de montrer mes papiers pour louer la chambre, alors Jean c'est bien. Un nom qui ne parle à personne et quand on l'évoque, il faut qu'on dise : « Jean ? Ah oui, je le connais sans plus, enfin je crois... ». Je veux pas me faire remarquer, même si tout le monde me connaît.

J'arrive juste à l'heure à l'usine et ça commence. Embouteiller, trier et ranger des palettes, charger des camions, déplacer des stocks, décharger des arrivages. Le hangar est une immense armoire frigorifique contenant des vivres pour supporter bien des guerres.

Je m'engage dans cette vie simple à l'autre bout du monde. C'est une vie simple, certes, mais pas ordinaire. Ah oui, tout ce que je fais ici, je pourrais le faire chez moi, sans avoir besoin de changer de trottoir, de ville, de village ou de vie. Il y a des gens qui tentent ainsi de décourager cette soif d'ouverture, non pas pour nous protéger ou parce qu'ils nous aiment ou je ne sais quoi.

Ils veulent nous retenir parce qu'on a le courage qui leur a manqué. Ils ne veulent pas finir seuls et surtout, ils ne veulent pas se dire un jour qu'ils ont eu tort. *T'as qu'à y aller en vacances. Ça suffit.* C'est ce qu'ils disent, en tout cas. C'est ce que mon monde, feu mon monde, me disait. Mais non, ça suffit pas. Ça ne me suffit pas de savoir que le soleil est plus chaud ou l'air plus glacial selon l'endroit où l'on se trouve, que les gens, les peuples sont hétérogènes et que l'évolution et la diversité viennent du mouvement.

C'est le vécu qui compte, plus que le savoir.

RENNVOYÉ



l'heure de la pause, certains collègues me demandent ce que je viens faire là. Pourquoi venir ici alors qu'il n'y a rien à voir, pourquoi ne pas rester chez moi pour y faire la même chose ? Souvent ces questions reviennent, car personne ne comprend ce que je peux bien trouver d'agréable à leur vie. Peut-être prennent-ils ça comme une insulte qu'un type vienne jouer les pauvres chez eux, peut-être trouvent-ils ça bizarre d'arriver dans leur quartier plutôt que de le fuir, peut-être que certains s'amusent de voir quelqu'un sans problèmes, ne venant de nulle part, ne faisant rien d'illégal venir vivre ici, peut-être s'en foutent-ils tout simplement.

Mais à force de n'être plus rien, il peut à nouveau tout m'arriver. Il paraît qu'il y a des gens à qui il n'arrive jamais rien et d'autres sur qui tout tombe. Il y a aussi les gens qui vivent et ceux qui, éteints comme des tombes, se font happer un beau jour, sans s'en rendre compte. Sous l'herbe verte qu'ils chérissent tant, ils resteront. Il y a aussi ceux qui ne rêvent que d'une seule histoire. Enfin, il y a tous ceux qui se baladent en dehors de la fourmilière, sur la marge.

Je suis toujours à la recherche de ce trésor qui ne doit son existence qu'à l'intime conviction. Y a-t-il seulement un butin ? Est-ce de l'or, est-ce une arme ? Un grand amour ou un endroit idéal ? L'avènement d'un sentiment inédit, inattendu ?

Au diable ces questions superflues. Et ça m'agace d'entendre mon cerveau se les poser. Je ne suis né ni journaliste ni philosophe et je préférerais laisser de côté ces questions millénaires, puisque je n'y répondrai sans doute jamais.

— Salut, Armand.

— Jean. T'as terminé tôt, c'est bien. Qu'est-ce que tu bois ?

— Une bière. C'est étrange, à part toi et Martha, je ne connais personne ici. Enfin, je dis bonjour aux gens du quartier mais je bois pas de bières avec eux.

— C'est qu'on est méfiant dans le quartier, on se confie pas à un inconnu. Et puis tu sors pas assez, c'est la nuit que tu rencontres du monde. En plus avec ta gueule, tes cheveux rouillés et ton prénom à tomber par terre, c'est normal qu'on se jette pas à tes genoux. Fais quand même attention à qui tu fréquentes dans le quartier.

— Mais je connais que toi.

*

— Alors, tu vends quoi en ce moment ?

— Rien. Je travaille pas en ce moment. C'est pour ça que je voulais te voir.

— T'as pris des vacances ?

— C'est ça, on va dire que je suis en vacances.

— Mais tu pars pas ?

— Ça se voit que t'es nouveau dans le quartier. On m'a fait fermer boutique.

— Qui ?

— Qui ? Celui qui dirige les affaires dans le quartier, *El Grande*, comme il aime se faire appeler.

— C'est sa bande qui dirige le quartier ?

— Oui. Elle est partout et il sait tout.

— Mais qu'est-ce que t'as fait ?

- J'ai vendu un flingue.
- Merde !
- Tu peux le dire, trois fois même.
- Il sait à qui ?
- Oui.
- Il sait que...
- Il te connaît, il sait où tu habites, il sait que t'as une arme et d'où tu l'as.
- Patron, deux bières.
- Il sait où tu travailles et comment tu t'appelles. Je crois même qu'il saurait si t'avais tiré un coup dernièrement et combien de temps ou combien de fois.
- Mais il n'y avait personne, ce soir-là.
- Ben, faut croire que si. Et ça peut être n'importe qui. Il est très connu dans le quartier. Même pas un de ses hommes, mais un gamin aurait pu nous voir ou une amie d'une amie qui aurait parlé. Si c'est le cas, c'est une vraie conne. Il fait interroger n'importe qui ici et il paie en plus, pas comme la police. Mais surtout, c'est grâce à lui que j'ai cette affaire. Quand je suis arrivé dans le coin, on m'a dit de me présenter à lui pour expliquer mon projet. *El Grande* m'a donné ma chance. Je lui ai expliqué comment fonctionnait l'affaire, mes réseaux. J'avais même déjà acheté du matériel et j'avais fait des prévisions sur les recettes. Lui, il m'a permis de m'installer dans le garage. Ce salaud, il a le plus bel ensemble hifi-vidéo de la ville grâce à moi et il ferme mon magasin. En plus, je lui ai remboursé le prix du flingue. Et il veut que tu en fasses autant. « *Pour une perte, double profit* », c'est ce qu'il m'a dit.
- Je n'ai pas la somme là mais je peux lui rendre le flingue.
- Eh, c'est pas un service après-vente qu'il tient. Et puis si tu savais ce qu'il a chez lui.
- Je peux te donner l'argent demain ?
- Ça vaudrait mieux pour toi, Jean, et pour moi aussi. Je

savais ce que je faisais, toi aussi d'ailleurs. Je t'ai prévenu, j'ai pas le droit de vendre des armes. Peut-être que *El Grande* me pardonnera mon erreur. Toi, tu pourras toujours dire que tu savais pas. Il a de la classe, tu sais. L'ordre et le business dans le quartier, c'est lui qui les organise, mais y faut pas le prendre pour une bille. Comme il dit toujours : « *Dans la vie, vaut mieux passer pour un salaud que pour un con* ».

— Tu vas faire quoi ?

— Rien. Et j'ai même plus le droit de prendre des commandes jusqu'à nouvel ordre.

— Il va savoir qu'on s'est rencontré.

— Pour te dire la vérité, c'est lui qui m'a conseillé de te voir.

*

J'en étais sûr. Comme une prémonition que j'avais eue l'après-midi. Juste avant d'arrêter le travail, j'étais dans le réfrigérateur numéro cinq à stocker un arrivage de bananes qui avait eu deux jours de retard. Le camion qui les transportait était frigorifique mais le chargement commençait à mûrir et il fallait retarder la maturation pour le transport du lendemain chez les commerçants.

Un travail qui permet de réfléchir ou de penser à autre chose, car la seule difficulté est de placer correctement les cagettes les unes sur les autres en faisant au maximum quatre colonnes de six lignes. La place commence à manquer dans l'entrepôt, ce n'est pas le seul arrivage en retard et en attente de départ pour le déballage sur les marchés. Je pensais alors à Jean, si simple, si douillet, si placide et à sa vie tranquille et stable. Je ne me reconnaissais pas dans le miroir et malgré ce déguisement, je glissais lentement vers l'oblique.

Je rentre avec ce nœud à l'estomac. Je regarde déjà partout autour de moi. Sensation qui me ramène à des souvenirs douloureux. Je me sers un verre de gin frais et m'allonge,

transpirant à grosses gouttes comme une volaille dans un four.

La solution matérielle est toute trouvée pour le problème d'Armand. Je vais rembourser *El Grande*. C'est vrai qu'il est puissant. Sans le connaître ou que nous ayons été présentés, il m'a déjà mis KO et va me prendre du fric.

Un poing s'abat sur la porte, faisant trembler le petit meuble à vaisselle contre le mur.

— Qui est-ce ?

— Rico.

— Connais pas.

— Ouvre. J'habite au premier, je vis avec Sam la grande fille brune. Tu l'as déjà croisée dans l'immeuble.

Trois fois encore, il cogne.

J'ouvre la porte. La chair de poule hérisse les poils de mes bras. Une vraie volaille.

— Je peux entrer ?

— Bien sûr.

— Oahh ! C'est rupestre chez toi, enfin je veux dire, sommaire. Sam, elle aime bien décorer, mettre des babioles un peu partout. Tu sais, elle, avec deux ou trois chiffons, elle te transforme un appart' poisseux en une chambre d'hôtel romantique. Elle a l'art de la déco. On s'est jamais croisé ici ou dans la rue, alors je suis venu me présenter. Je suis souvent occupé. Le travail, tu sais ce que c'est. En tout cas, t'as déjà vu Sam. Elle me l'a dit.

— Sam, oui, c'est une grande fille brune et toujours très bien habillée, si je peux me permettre.

— Oui, elle est secrétaire. Ça donne au moins un salaire fixe par mois. Dis-moi Jean, c'est ton prénom Jean ?

— Oui.

— Je suis venu te parler de la part d'un ami qui n'a pas pu se déplacer.

— Qui ?

— *El Grande*.

— C'est... c'est un ami à toi ?

— Oui. En fait, on travaille ensemble. Enfin, je lui rends des services comme de venir te parler pour ton bien. Il m'a chargé de te dire comment ça marchait, la loi ici. Mais Sam m'a dit qu'elle te trouvait sympathique et que je devais pas trop te... t'embêter. En plus, tu habites dans l'immeuble et je veux pas te causer d'ennuis.

— Sam, elle est au courant de l'affaire ?

— Tout le monde, Jean. C'est une vie de quartier ici. Les gens, les réseaux et les connexions existent par centaines dans ces quelques rues.

— Mais *El Grande*, il vit pas ici ?

— Non, il loge à l'hôtel de l'autre côté du grand boulevard. De là, il surplombe toute la banlieue. Tiens, de chez lui, il ne manque pas grand-chose pour qu'il puisse nous observer de sa véranda. Il est partout et tout le monde roule pour lui.

— D'accord Rico, merci de me prévenir et tu remercieras...

— Non, tu ne m'as pas compris. Tu dois partir. Il te laisse jusqu'à demain.

— Partir ? Mais enfin...

— Ça ne se discute pas.

— Mais j'ai promis à Armand de lui donner de l'argent pour payer sa dette.

— C'est très bien, mais quand tu auras l'argent c'est à moi que tu le donneras. Je le remettrai à qui tu sais personnellement.

— Et pour Armand ?

— T'occupe pas de lui. Il connaissait les règles du jeu. C'est une affaire entre Armand et *El Grande*. Une dernière chose.

— Oui, quoi ?

— Le flingue, donne-le moi.

— Je vais le chercher... Voilà.

— Très bien, c'est très bien. Alors, adieu Jean.

— Salut, Rico.

— Traîne plus dans le coin.

Putain, j'suis viré. C'est pas possible. Heureusement, j'ai encore ma gueule en un seul épisode.

Je dois lui obéir. Dans chaque entreprise, il faut obéir, bon gré mal gré. La laisse qui tord le cou et qui rit de nous voir reprendre notre souffle, c'est le lien du maître à l'esclave. Dans une entreprise, on peut briser la chaîne. Mais dans le milieu, c'est un collier étrangleur qu'on enroule à la trachée-artère.

Je me sers un verre mais l'idée même d'avoir mon nom sur une liste de ce patron m'empêche de boire le gin orange qui me brûle le thorax. Peut-être trop corsé ?

EL GRANDE



e soir comme tant d'autres, le sommeil s'est fait la belle, et pour cause. À sa place, la construction délirante de mille scénarios insensés qui font la courte échelle monte jusqu'à la fenêtre de mes yeux. J'en imagine d'improbables dans cet état de somnolence. Comme quand on s'assoupit dans un autobus faisant un trop long trajet, ou allongé dans une pièce mitoyenne à des discussions de fin de soirée. On se sent lentement partir, mais au moment de fondre sans résister dans l'inconscience, comme le beurre dans l'huile, une voix forte, un coup de klaxon, un éclat de rire ou un grincement de chaise ravivent l'éveil et laissent s'envoler ce début de plénitude.

C'est ce bruit de moteur qui me tire vers l'éveil. Je me lève, par habitude maintenant, pour voir. J'entrouvre les rideaux fins et je vois une moto remonter vers le grand boulevard.

Rien de spécial, mais je sens qu'il y a quelque chose qui cloche. Il y a quelque chose de bizarre, c'est sûr... c'est sûr. Je retourne à la fenêtre. Rien à signaler. Mais qu'est-ce qui cloche ? Y a un truc. Y a un truc inquiétant mais je sais pas... Y a personne ! Y a personne dans la rue ce soir ! C'est vide, désert. Mais, par-dessus les toits, un dôme lumineux éclaire la cime des immeubles, et sa lumière inhibe celle des étoiles. On dirait une montgolfière prête à décoller dont le ballon orange ressemble au fruit du physalis. Son volume croît et devient immense. C'est magnifique. J'attends de

voir l'envol de l'engin, en me demandant qui a pu faire de notre quartier le point de départ d'un voyage en aérostat. Mais l'explosion craque comme le tonnerre et propulse dans le ciel une colonne de feu.

Je descends les escaliers et cours vers la lumière. Ils sont tous là. Tous les gens du quartier groupés autour du feu, devant le magasin d'Armand. Et personne ne bronche. Le silence plane autour des flammes. Je ne vois pas Armand. J'espère qu'il n'est pas là, juste devant nous, à rôtir.

Je préfère rentrer. Faut pas qu'on me voie ici.

Il commence doucement à pleuvoir. Ce changement de temps me donne la migraine. Je monte les escaliers lourdement. La fatigue soudaine et brutale me raidit la nuque et me clôt les paupières. La main dans la poche, je tire ma clef. Les marches grincent et me saoulent.

Je rentre et je m'allonge.

Demain, les enfants iront visiter les décombres pour récupérer les restes et les anciens discuteront en les regardant fouiner.

L'odeur de la fumée traîne dans le quartier, s'invite chez moi et m'anesthésie.

Compte à rendre, incendiaire, feu de forêt... Un feu de ville... heureusement que les maisons ne sont pas en pin. Bizarre que je n'aie pas pris feu avec ma gueule de bois. Il faut charger les palettes de pommes demain et ça, c'est du bois dur, bleu, consigné... comme le houx, comme Hollywood. Hard comme le platane d'une nationale. Est-ce que Hollywood est plus hard que ses actrices ? La forêt vierge n'est pas encore dépeuplée de ses énormes troncs... « Jah ! Jah ! Jah ! Jah ! » Qui est-ce qui crie « Jah » ? Qui est-ce qui hurle : Jah ! Yaon ! Yaon ! »

Ce cri animal brise mon demi-sommeil. (*Debout, concierge.*)

Je vois un homme courant à perdre haleine. C'est lui qui lance ces cris à effrayer un cerf en plein brame.

— Jean ! Jean ! Au secours... Ils vont me tuer.

Armand !

Il court comme un dératé pour atteindre l'entrée de l'immeuble.

Mon intestin grêle faisait un nœud coulant autour de mon estomac, le pendant ainsi haut et court.

Le bruit d'une moto légère dévale la rue. Je l'ai déjà vue, cette moto.

— Non ! Jean, à l'aide ! Ils vont me tuer. Jean, Jean ! Ils vont me...

La moto accélère. L'homme à l'arrière lance une longue chaîne qui le frappe dans le dos. Armand s'écroule. La moto s'arrête, le temps d'attacher la chaîne aux pieds de la bête, puis accélère en traînant derrière elle la carcasse.

Dans le virage, avant de sortir de la rue, Armand réussit à s'accrocher à un poteau et il hurle, comme une dernière prière à l'Éternel :

— Jean, les laisse pas m'emmener ! Jean, je t'en supplie.

L'homme à l'arrière de la moto descend tranquillement et s'accroupit devant lui, un Zippo à la main. La flamme caresse les poignets d'Armand. Les hurlements résonnent dans toute la rue.

Mais avant de remonter sur la moto, le bourreau, casque sur la tête, visière baissée, se tourne vers ma fenêtre et, passant son pouce lentement sous sa gorge, m'avertit que l'hallali a sonné pour moi aussi. Le bruit de la moto s'éloigne en même temps que les cris.

Glacé, je reste là sans réagir, sans savoir...

Si, je sais. Il n'y a pas de temps à perdre.

Je me précipite chez Rico et frappe plusieurs fois à la porte. Je frappe mais personne ne répond. Puis j'entends à nouveau le ronronnement. Je descends à l'entrée de l'immeuble. Armand ! Il a réussi à se libérer. Ses bras soutiennent ses côtes, et sa gueule pelée par le bitume cherche l'oxygène.

Mais la moto arrive lancée et revient comme un missile. Il est près de l'immeuble, mais ça va trop vite. Ils sont revenus et

s'arrêtent devant lui. Sans descendre de moto, le bourreau sort l'arme de son blouson et, à bout portant, exécute la bête. Trois coups de pétards retentissent et c'est la fin.

Je recule d'un pas dans l'ombre du couloir et les motards s'enfuient au cœur de la banlieue.

Je traverse la rue. Il est allongé là, devant moi, les yeux ouverts. Je prends sa tête dans mes mains comme pour l'accompagner au royaume des martyrs où tout est pardonné. La pluie fait briller le bitume et dilue son sang qui coule dans le caniveau.

Il n'y a toujours personne. Personne n'a entendu les coups de feu, aucune lumière ne s'est allumée, aucun volet n'a grincé.

— Armand, je suis là, Armand. Allez, vas-y. Vas-y Armand, n'aie pas peur. Bon voyage.

Je pleure devant son visage défiguré, aussi jeune que le mien, et son ombre inachevée.

Les sirènes de police s'amènent. Je ne veux pas être interrogé, je fuis. (*Vaut mieux passer pour un salaud que pour un con, ou un coupable.*)

Je remonte au premier, chez Rico. Je frappe encore. J'espère qu'il n'était pas sur la moto.

— Rico ? Sam ?

La porte reste fermée. Où sont-ils à cette heure- ci ?

Je remonte à l'appartement pour prendre ma veste et le cran d'arrêt qui me sert à couper le film transparent autour des palettes. Pour éviter les flics, je sors par l'arrière de l'immeuble, traverse plusieurs cours et arrive quelques rues plus loin. Il faut que je trouve une arme, une vraie. Je m'arrête devant le garage en cendre. À l'odeur de la fumée s'est ajoutée celle du plastique fondu. Il devait quand même garder une arme, là-dedans.

J'entends du bruit au milieu des décombres. Je passe le périmètre de sécurité laissé par les pompiers, sors mon couteau et avance vers l'entrée carbonisée. Tapi dans l'ombre, j'attends qu'il sorte. (*Je te vengerai, Armand ! Je te vengerai et ils apprendront à leurs*

dépens que personne ne me chasse à coups de pompes dans le cul. Personne ! El grande, moi je vais te pourrir et soulager le quartier de ta minable et misérable existence. T'as ma parole.)

C'est Bronco. Tout s'explique maintenant. Il sort juste du garage et s'apprête à partir quand je pointe mon cran d'arrêt dans son dos.

— Bouge pas !

— Qui c'est ? Qu'est-ce que vous faites-là ?

— Donne-moi ton arme.

— Qui est-ce ?

— C'est Jean. Tu reconnais pas ma voix ?

— Eh Jean, mais qu'est-ce...

— Espèce de salaud. À genoux, que je t'exécute.

— Quoi ?

— C'est toi qui l'as vendu, donné à *El Grande*.

— Non, non, écoute, il l'a mérité. Chez nous, on fait pas ça au chef. Il te prend quelque chose, sinon.

— Une vie pour un flingue ?

— Il n'avait rien d'autre, Jean. Rien à lui offrir et le bruit courait qu'il voulait s'enfuir.

— C'est toi, sale fumier, qui es au courant de tout ce qui se passe ici. Les yeux et les oreilles du quartier. Pour combien ? Combien il t'a donné pour que tu trahisses ?

— Je suis obligé, Jean. Je voulais pas me retrouver à sa place, tu comprends ?

— Conduis-moi à lui.

— Non, j'peux pas. J'peux pas faire ça.

— Conduis-moi à ton maître ou je mettrai plusieurs heures à te tuer, je te le jure.

— Jean, arrête, tu ne sais pas... Il est devenu fou. Il trouve qu'on ne le respecte plus. Entre un de ces receleurs qui vend des armes dans son dos et un autre qui n'exécute pas ses ordres, il a décidé de remettre les choses à leur place. T'imagines pas, il est

devenu fou.

La crosse du pistolet s'écrase sur sa gueule et il s'écroule au milieu des cendres. Tordu de douleur, il couvre son oreille ensanglantée.

Je le relève et le traîne en dehors des décombres.

— Qui n'exécute pas ses ordres ?

— Bronco. Il aurait dû te casser la gueule, mais il t'a rien fait. Ça a pas plu à *El Grande*.

— Allons-y.

— Tu mourras, Jean, si tu y vas et moi aussi. Je veux pas mourir.

— Tant mieux si tu ne veux pas mourir. Je suis sûr alors que tu ne me trahiras pas. Parce que si y en a un qui peut te tuer, quand il le veut, c'est moi. Montre-moi son hôtel et amène-moi devant sa porte. C'est toi qui l'as donné. Tu nous a vus le jour où il m'a vendu la radio et tu as entendu le reste de la conversation. Reste tranquille ! Je te jure que si tu essaies de t'enfuir, je te tue et je n'hésiterai pas, pas une seconde. Je t'abattrai comme un chien, comme ils ont tué Armand. De toute façon, ils m'ont vu. Je suis un témoin et il le sait, ton maître. Pas vrai, Bronco ? Alors il va me supprimer.

Je porte le second coup avec la bouche du pistolet. Un coup sec et pointu dans le dos de ce chien, juste pour passer mes nerfs.

Nous longeons une rue parallèle au grand boulevard, à la frontière entre le quartier et le quartier général.

— Voilà, l'hôtel est juste là.

— Quel étage ?

— Dernier.

— Tu sais comment rentrer ?

— Moi, je viens toujours en journée et j'ai encore une gueule présentable pour passer devant le portier.

— On passera par le parking et on prendra l'escalier de service. Allez avance, dépêche-toi !

Je le tiens par les cheveux, sa tête en arrière, tandis que son pistolet lui embrasse les reins. Ses indications suffiront, il connaît le lieu. Il guide mais je me méfie à chaque seconde. Depuis le Maroc j'ai appris à me méfier des *bad* guides.

— Il y a des hommes devant la porte de sa chambre ?

— Non.

— T'es sûr, Bronco ?

— Oui, oui, j'te jure.

— À partir de maintenant, tu parleras quand je te le dirai. Sinon, tu fermes ta gueule. J'veux plus t'entendre.

Nous montons jusqu'au troisième étage avant de prendre l'ascenseur. (*Putain de musique d'ascenseur ! Elle veut pas fermer sa gueule, cette musique de jazz à la con !*)

La porte s'ouvre sur le couloir de la mort. La moquette épaisse porte des motifs en losanges rouge, marron et orange. Les appliques murales éclairent le chemin. Nous arrivons devant la grande porte ornée de deux gros boutons d'or. Il y a de la lumière sous la porte. Il doit regarder le spectacle de police depuis sa baie vitrée.

Je frappe. Des pas pressés se dirigent vers la porte.

— Qui c'est !

— Bronco.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est important, j'ai des informations sur l'étranger.

Le gros bouton tourne doucement et la porte s'entrouvre. J'en profite pour l'enfoncer et défoncer tout ce qui se trouve derrière. *El Grande* est au sol.

— T'es qui toi, putain ? Tu m'as pété le nez !

— C'est pas grave. Il ne te sert plus à rien puisque de toute façon, je vais te péter la tête.

Je ferme la porte. Il est à genoux devant moi, une main sur la fracture. Bronco le rejoint.

— Non, non ! Je te connais pas et puis je fais du bien au

quartier.

— Pourquoi ?

— Quoi pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux mec, à la fin ?

— Pourquoi Armand ?

Il arrête soudainement de se triturer le nez et me regarde une seconde d'un air étonné. Il s'affaisse sur ses mollets puis éclate de rire. Il se moque.

— Pauvre cave, tu fais ça pour lui ? Ah, mais je te donne sa place si tu veux. Qu'est-ce que j'en ai à foutre de ce petit con, il avait qu'à pas me baiser. C'est moi qui baise ici. Je baise tout le monde quand je veux.

Il me dégoûte tant que je ne suis même plus sûr de vouloir le tuer. Une telle insolence au moment de mourir. Ce cynisme obscène, comme si c'était lui qui me braquait. J'hésite au moment de... Et puis, au fond d'une cave, je vois un jeune homme qui prie pour continuer à vivre, une cravate dégoulinante autour d'un cou ouvert, des asticots mangeant les restes d'un champ de bataille.

Le couteau sort de ma poche, il y a le clic et mon bras qui se tend. Son corps est parti en arrière au moment de l'impact, la lame plantée dans le front. J'ai tué l'insolent Lucifer.

J'ai envie de vomir. Je sens le jet monter jusqu'à mon œsophage puis stopper net. Bronco m'étrangle. Il serre et serre encore, de toutes ses forces autour de mon cou, et il frappe à gros coups de béquilles dans mes côtes.

J'appuie, ça sent la fumée et il s'effondre sur moi. Ses mains lâchent prise, un dernier sursaut avant de mourir la gueule contre la porte d'entrée. Le coup de feu est parti tout seul.

Je me dégage de ce poids mort et reste sur la moquette, essoufflé, au milieu des corps.

GARDE À VUE

Disponible uniquement dans une des versions payantes.

13

LA FOLIE

Disponible uniquement dans une des versions payantes.

14

LE VIEUX

Disponible uniquement dans une des versions payantes.

REMERCIEMENT

À Régis Kanté, ami précieux qui m'a offert son temps et prodigué bien des conseils quand j'étais devant la feuille vierge.

Table des matières

<u>PROLOGUE</u>	7
<u>PREMIER ÉPISODE</u>	11
<u>BARCELONE</u>	13
<u>TIRER À VUE</u>	18
<u>LA FUITE EN AVANT</u>	36
<u>L'ARNAQUE</u>	43
<u>LES DUNES CHARNELLES</u>	60
<u>DANS LE DÉSERT</u>	84
<u>MY BROTHER</u>	96
<u>DEUXIÈME ÉPISODE</u>	119
<u>EN MER</u>	121
<u>LE FLINGUE</u>	141
<u>RENOVYÉ</u>	150
<u>EL GRANDE</u>	157
<u>GARDE À VUE</u>	165
<u>LA FOLIE</u>	166
<u>LE VIEUX</u>	167

Design de couverture : © Laure Isenmann. Retrouvez ses créations graphiques sur laureisenmann.com

Photo de couverture : © Fotosearch

Ce livre vous a plu ? Il vous a déçu(e) ? Créez votre compte sur www.sloop-intermedia.com et n'hésitez pas à donner votre [avis](#) afin que d'autres fans de polar puissent en profiter ! C'est simple et gratuit !

Vous pourrez aussi commander en ligne les livres déjà parus dans notre collection ou télécharger les e-books correspondants.

À noter que chacun de nos polars est en téléchargement gratuit dans sa quasi-intégralité. Il ne vous manquera que le dénouement (le ou les derniers chapitres...). De quoi vous faire une bonne idée avant d'acheter ou d'offrir !

La clé de l'énigme en un clic !



Autres titres parus

Lee Esterboyd, *Psyché par terre*

Pascal Holtzer, *La vengeance du caméo*

Jean-Yves Mussino, *Le boucher*

Lee Esterboyd, *Meurtres au sirop*

Dépôt légal : juin 2013

ISBN : 978-2-919706-18-1